This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UC-NRLF
$B 320 557

P G
3385
B57
1906
v.1
MAIN

Digitized by Google

EX LIBRIS

831t
B61
Fb
v. 1

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LÉON TOLSTOÏ

—

Vie et OEuvre

Mémoires

SOUVENIRS, LETTRES, EXTRAITS DU JOURNAL INTIME
NOTES ET DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES

réunis, coordonnés et annotés par

P. BIRUKOV

révisés par LÉON TOLSTOÏ

traduits sur le manuscrit par J.-W. BIENSTOCK

AVEC DE NOMBREUSES GRAVURES

TOME I

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVI

Digitized by Google

PRESERVATION
COPY ADDED
ORIGINAL TO BE
RETAINED
JUN 13 1994

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

3541

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA
PG 3385
B57
1906
v.1
MAIN

INTRODUCTION

Avec crainte et vénération, avec la conscience de ma faiblesse, je me suis mis à cette œuvre, sacrée pour moi, de réunir les matériaux biographiques de la vie de mon maître, du grand vieillard Léon Nikolaievitch Tolstoï.

Il y a quelques années, quand je vivais la plupart du temps dans le voisinage immédiat de Léon Nikolaievitch et passais chez lui des heures et des journées entières, j'étais si loin de cette pensée que je ne pris jamais aucune note et ne tins aucun journal de ce que j'entendais soit de Léon Nikolaievitch lui-même, soit des personnes de son entourage.

Maintenant, à l'étranger où je vis en exil à cause de mes opinions religieuses, loin de Tolstoï, j'ai entrepris cette œuvre importante.

Sachant bien qu'on ne peut écrire la biographie d'une personne vivante sans son consentement et celui de sa famille, j'écrivis à la comtesse Tolstoï, lui demandant de me faire savoir si elle ne serait

331403

Digitized by Google

pas opposée à ce que j'écrivisse la biographie de Léon Nikolaievitch; et je reçus une bonne réponse qui m'encouragea. J'en extrais les passages se rapportant à cette autorisation.

«... Sans doute il serait bon que ce fût vous qui prissiez le soin d'écrire la biographie. Léon Nikolaievitch pourrait vous répondre lui-même sur plusieurs questions que vous pourriez lui poser. Seulement il faut se hâter. Cette vie chère à nous tous a failli s'éteindre, mais maintenant, Dieu merci, Léon Nikolaievitch se sent bien et s'est remis au travail. »

Cette lettre date du 19 juillet 1901. Elle fut écrite peu après la dure maladie qui avait accablé Léon Nikolaievitch.

Ne voulant pas déranger Tolstoï lui-même, et convaincu d'avance qu'il ne mettrait aucun obstacle à mon entreprise, dès que j'eus reçu la lettre précitée je me mis au travail.

Quand je commençai à prendre connaissance des matériaux biographiques, à réfléchir à l'importance et au plan de mon travail futur, plusieurs fois je me sentis effrayé de son énormité, mais, d'autre part, j'étais de plus en plus entraîné par l'intérêt qu'il m'offrait, et je m'y suis habitué si bien que je le regarde maintenant comme une œuvre de ma vie, indépendamment de toute autre considération.

Le travail préparatoire consistait à réunir les matériaux biographiques. Ces matériaux ou sources pour la biographie de Tolstoï je les répartis en quatre catégories, selon leur importance et leur valeur :

Digitized by Google

Première catégorie. — J'y introduis : *les notes personnelles autobiographiques de Léon Nikolaievitch lui-même, ses lettres à diverses personnes, les extraits de son journal.* Les matériaux autobiographiques présentent une importance particulière quand leur auteur vit encore, puisque chaque contradiction qu'on rencontre entre eux et les témoignages des autres sources peut être expliquée par l'auteur lui-même, et le fait rétabli dans toute sa vérité.

Deuxième catégorie. — J'y classe les divers souvenirs et récits biographiques des personnes qui ont connu de très près Léon Nikolaievitch : ses parents, ses amis, etc., des personnes qui furent en rapports directs avec lui et dont les récits méritent toute confiance. Dans cette catégorie je classe aussi diverses données officielles et les matériaux des archives, par exemple les notes de service, l'extrait de naissance, divers documents des bureaux de l'enseignement, des copies des dossiers judiciaires et administratifs, etc.

Troisième catégorie. — J'y classe les articles et écrits de Tolstoï, et les faits pris à d'autres sources, ainsi que ses propres œuvres, bien qu'il faille y apporter une grande réserve au point de vue biographique, puisque des faits réels y sont unis aux productions de la fantaisie artistique.

Quatrième catégorie. — J'y place divers petits articles et volumes entiers, composés très mal ou sans système, ou dont les auteurs ne méritent pas

Digitized by Google

pleine confiance, mais qui, cependant, peuvent avoir une certaine valeur relative, en comblant parfois les lacunes des autres sources.

La littérature étrangère est très pauvre en données biographiques sur L.-N. Tolstoï, surtout en ce qui concerne la première période de sa vie.

Quand j'eus fait sur les matériaux que j'avais reçus les préliminaires de mon travail, pour le continuer je sentis le besoin d'entrer en rapports directs avec Léon Nikolaievitch lui-même, car lui seul pouvait m'expliquer beaucoup de points obscurs qui se présentaient à moi. Longtemps j'hésitai à l'inquiéter. Mais enfin je me décidai à lui écrire en lui disant que je l'importunais par des questions, sachant qu'il ne refusait pas aux artistes sculpteurs ou peintres, même aux photographes amateurs, de poser pour eux, bien que cela ne doive pas lui être très agréable, et je le priais de poser aussi pour le portrait écrit de sa personne que j'avais commencé à composer. Cette fois encore je reçus son consentement formulé ainsi dans sa lettre du 2 décembre 1901 : «... Je suis très heureux de poser pour vous et je répondrai catégoriquement à toutes vos questions.»

Une autre aide importante m'est venue de mon ami V.-G. Tchertkov, qui a consenti d'ouvrir pour mon travail ses très riches archives contenant la correspondance particulière de L.-N. Tolstoï et des extraits de son journal.

Des conditions désavantageuses pour mon travail provenaient de ce qu'étant éloigné de la Russie

Digitized by Google

par une inepte ordonnance administrative (1), je me trouvais privé de la possibilité de communiquer directement avec celui dont je décrivais la vie, et de me documenter dans les bibliothèques publiques russes et dans les archives. Cette circonstance m'a beaucoup gêné pour mes recherches dans les vieilles revues, et si j'ai pu sortir en partie de cette difficulté, c'est grâce à l'amabilité de quelques bibliophiles russes à l'étranger et grâce à la richesse de la section russe du Museum britannique. Pour vaincre cet obstacle, j'ai fait tout ce que j'ai pu, suivant ma conscience et ma raison. J'ai même adressé une requête au Ministre de l'Intérieur, où je sollicitais l'autorisation de rentrer en Russie, ne fût-ce que pour deux mois, et j'ai reçu un refus formel.

Pour montrer au lecteur combien il était difficile à Léon Nikolaievitch de se mettre à écrire ses souvenirs, et pour lui indiquer comment il doit les envisager, je citerai quelques extraits de ma correspondance avec lui à ce sujet.

J'avais écrit plusieurs fois à Tolstoï et à quelques personnes de son intimité, en demandant de noter au moins les récits de Léon Nikolaievitch sur son enfance, ce qu'on pouvait faire dans les simples causeries du soir. Enfin je reçus de lui-même la réponse suivante :

« ... Tout d'abord j'avais pensé que, malgré tout mon désir de le faire, je ne pourrais pas vous aider dans la composition de ma biographie. Je

(1) Voir le supplément, à la fin de l'introduction.

Digitized by Google

craignais le manque de franchise propre à toute autobiographie. Mais maintenant il me semble avoir trouvé la forme sous laquelle je puis accéder à votre désir, en vous désignant le caractère principal des périodes de ma vie : de l'enfance, de la jeunesse, de l'âge mûr. Dès que je me serai arrangé pour être en état d'écrire, j'y consacrerai absolument quelques heures et tâcherai de le faire. »

Dans une lettre postérieure il m'écrit :

«... Je crains de vous avoir donné en vain l'espoir que j'écrirai pour vous mes souvenirs. J'ai déjà essayé d'y réfléchir et je me suis aperçu de la difficulté terrible qu'il y a pour éviter Charybde — la glorification de soi-même (en se taisant de tout ce qu'on y sent de mauvais) et Scylla — la franchise cynique sur toute la lâcheté de sa vie. Décrire avec sincérité, avec plus de sincérité même que Rousseau, toutes mes bassesses, mes sottises, mes débauches, ce serait un livre ou un article très séduisant. Des gens diraient : Voici un homme que plusieurs placent si haut, et voilà quel lâche il était; alors, à nous, simples mortels, c'est Dieu lui-même qui ordonne d'être lâches. Sérieusement, quand j'ai commencé à me rappeler toute ma vie, quand j'en ai vu toute la sottise (précisément la sottise) et la lâcheté, j'ai pensé : Comment sont donc les autres, si moi, tant vanté par plusieurs, suis aussi misérable, aussi stupide? Et cependant on pourrait encore l'expliquer par une habileté très grande de ma part. Je ne dis pas du tout cela pour

Digitized by Google

la beauté du style, mais tout à fait franchement, j'ai vécu tout cela ! »

Voyant les hésitations de Tolstoï et sentant toute l'importance de cette œuvre, je continuai d'insister et pour lui donner, si je puis m'exprimer ainsi, le canevas sur lequel il pourrait broder, je lui envoyai le plan que je m'étais tracé de sa biographie.

Dans ce plan j'ai adopté la division conventionnelle de la vie humaine en périodes de sept années. Cette division j'en avais eu connaissance par Léon Nikolaievitch lui-même qui, un jour, dans une conversation à laquelle j'assistais, exprima l'idée qu'à l'instar de certains physiologistes qui partagent la vie physiologique de l'homme en périodes de sept années, on peut diviser la vie spirituelle de l'homme en pareilles périodes, de sorte qu'à chaque période de la vie physiologique correspondent des conceptions spirituelles particulières.

En dressant de telle façon la liste des faits de la vie de Léon Nikolaievitch, nous obtenons le schéma suivant :

Années	Age de L.-N. Tolstoï	Périodes
1° 1828-1835..	1-7...	L'enfance.
2° 1835-1842..	7-14..	L'adolescence.
3° 1842-1849..	14-21..	La jeunesse. — Etudes. — Université. — Commencement des occupations agricoles dans son domaine.
4° 1849-1856..	21-28..	Débuts littéraires. — Service militaire. — Caucase, Danube, Sébastopol. — Pétersbourg.

Digitized by Google

5°	1856-1863..	28-35..	Retraite. — Voyages. — Mort de son frère. — Activité pédagogique. — Arbitrage territorial. — Mariage.
6°	1863-1870..	35-42..	Vie de famille. — Guerre et Paix. — Exploitation de ses biens.
7°	1870-1877..	42-49..	Famine à Samara. — Anna Karénine. — Apogée de la gloire littéraire. — Bonheur de famille et fortune.
8°	1877-1884..	49-56..	La Crise. — Confessions. — L'évangile. — Ma religion.
9°	1884-1891..	56-63..	Moscou. — Que devons-nous faire ? — Activité littéraire populaire. — La maison d'éditions Posrednick. — Propagation des idées de Tolstoï dans la société et dans le peuple. — Ses critiques.
10°	1891-1898..	63-70..	La famine. — Le Royaume de Dieu est en vous. — Les Doukhobors. — La persécution des partisans de ses idées.
11°	1898-1905..	70-77..	Résurrection. — Excommunication. — Maladie. — Dernière période. — Appels aux soldats, au peuple, au clergé, aux hommes politiques. — La guerre. — La Révolution.

En parcourant rapidement ce schéma, le lecteur est frappé de la particularité intellectuelle que présente chaque période.

Ce schéma ou canevas ne fut pas dressé en vain. Bientôt, je reçus de Léon Nikolaievitch une lettre où il écrivait entre autres : «... Au sujet de ma biographie, je dois vous dire que je désirerais beaucoup vous aider et écrire au moins le principal.

Digitized by Google

J'ai résolu d'écrire parce que j'ai compris qu'il serait intéressant et peut-être utile de montrer aux hommes toute la vilenie de ma vie jusqu'à mon éveil, et, sans fausse modestie, toute la bonté (au moins dans les intentions qui, par faiblesse, ne sont pas toujours réalisées) après mon éveil. C'est dans ce sens que je voudrais vous écrire. Votre division en périodes de sept années m'est très utile, et aide en effet à se rappeler. Je tâcherai de m'occuper de cela aussitôt que j'aurai achevé un travail commencé. »

Enfin, un peu plus tard, je reçus les précieux feuillets avec les souvenirs jetés au brouillon par Léon Nikolaievitch lui-même. Je me hâtai d'en profiter et de remplacer par ses couleurs brillantes les pages incolores de la biographie que j'avais déjà écrites et, à la première occasion, j'envoyai à Tolstoï le commencement de mon travail avec la demande de m'écrire ce qu'il en pensait.

A cela je reçus une lettre dans laquelle Léon Nikolaievitch m'écrivait : « Mon impression générale est que vous tirez très bon parti de mes notes, mais j'évite d'entrer dans les détails, car je pourrais ainsi me laisser entraîner dans un travail de correction que je ne veux pas faire; de sorte que je vous livre à vous-même. Je vous demanderai seulement d'ajouter dans votre biographie, à tous les passages de mes notes : *Notes mises à ma disposition, en brouillon, et non corrigées.*

J'ai raconté tout ceci pour dégager Léon Nikolaievitch de toute responsabilité littéraire, et, con-

Digitized by Google

formément à sa demande, je mentionne à chaque citation cette phrase soulignée dans la préface. Voilà dans quelles circonstances encourageantes j'ai poursuivi mon travail.

Les deux premiers volumes contiennent la description généalogique de Léon Nikolaievitch et les premières périodes de sa vie : enfance, adolescence, jeunesse, vie célibataire, et se terminent par son mariage. S'arrêter à ce point est très favorable, puisque Léon Nikolaievitch lui-même regarde ce moment comme le commencement d'une nouvelle vie pour lui.

Dans les volumes suivants, j'espère étudier la période de la plus grande gloire littéraire de Léon Nikolaievitch, de son bonheur de famille et de sa fortune ; la crise qu'il traversa ensuite et son éveil à une nouvelle vie spirituelle, c'est-à-dire la période de 1863 à 1884, ou la vie de Tolstoï de trente-cinq à cinquante-six ans. Enfin, étudier cette période de la vie où se trouve encore Tolstoï, et qui je l'espère, pour notre joie, ne se terminera pas encore bientôt.

Selon la juste remarque d'un biographe, la vie de Léon Nikolaievitch est semblable à une pyramide renversée, dont la base est en haut et qui continue de croître et de s'élargir. Ses matériaux biographiques se groupent dans les mêmes proportions. La quantité, très restreinte à la naissance, augmente, en arrivant à nos jours, jusqu'à être impossible à saisir.

Digitized by Google

Je n'essayerai pas dans cette préface explicative de faire la caractéristique de L.-N. Tolstoï; l'opinion universelle l'a caractérisé depuis longtemps déjà par le mot *génie*.

Je citerai seulement quelques faits desquels je laisse au lecteur le soin de tirer sa conclusion. D'après les calculs des bibliographes, les œuvres de Tolstoï sont traduites et éditées déjà en 45 langues et idiomes. Pendant les dix années de ma gérance, la maison d'éditions *Posrédnik* vendait chaque année, en moyenne, trois millions de brochures, presque toutes étaient des récits de Tolstoï, cela pendant les premières années de l'existence de la maison, et ensuite avec des articles et des récits de divers auteurs qui exprimaient aussi l'un ou l'autre côté des opinions de Léon Nikolaievitch et qui, pour la plupart, étaient choisis d'après ses indications.

La maison *Posrédnik* existe depuis déjà une vingtaine d'années ; en admettant qu'en certaines années ses éditions aient été moins répandues, nous pouvons dire cependant qu'elle a vendu, en chiffres ronds, cinquante millions de livres et de brochures exprimant plus ou moins les idées de Tolstoï. Et le courant bienfaisant de ses idées s'est élargi de plus en plus au fur et à mesure qu'il se répandait à travers la terre russe, détruisant tous les obstacles de l'église et du gouvernement.

15 octobre 1904.

Digitized by Google

P.-S. — J'avais déjà terminé le premier volume, quand, grâce à l'adoucissement temporaire du régime russe, je reçus l'autorisation de rentrer en Russie, autorisation dont j'ai profité. Là, j'ai complété considérablement les matériaux biographiques des premiers volumes par des conversations personnelles avec Léon Nikolaievitch ainsi que par la lecture de son journal et de sa correspondance. J'exprime ici ma profonde reconnaissance à la comtesse Sophie Andréievna Tolstoï, qui m'a ouvert la précieuse collection des matériaux biographiques réunis par elle et donnés en conservation au musée historique de Moscou, dans la salle Léon Tolstoï.

Il est très probable que mon travail, commencé dans les conditions plus favorables de maintenant, aurait pris une autre forme, beaucoup plus parfaite ; mais il ne m'est pas loisible de le recommencer, c'est pourquoi je le laisse tel qu'il est, n'y apportant que les modifications imposées par les nouveaux matériaux que j'ai réunis durant mon voyage en Russie. Je laisse aussi ma préface telle qu'elle était, puisqu'elle présente fidèlement les circonstances qui accompagnèrent mon travail.

P. BIRUKOV.

11 mars 1905.

Digitized by Google

PRÉFACE

DE L.-N. TOLSTOÏ A SES SOUVENIRS

Mon ami P. B., qui a entrepris d'écrire ma biographie pour l'édition française de mes Œuvres complètes, m'a demandé de lui communiquer quelques notes biographiques.

Je désirais beaucoup accéder à son désir, et je me mis, en imagination, à composer ma biographie. D'abord, insensiblement pour moi, de la façon la plus naturelle, je commençai à me rappeler uniquement le bon qu'il y a dans ma vie. Ce n'est que comme des ombres à un tableau que s'ajoutaient à ce bon les côtés mauvais, sombres, les actes vilains. Mais, en réfléchissant plus profondément aux événements de ma vie, j'ai remarqué qu'une pareille biographie, bien que n'étant pas complètement mensongère, n'en serait pas moins trompeuse à cause de l'éclairage inégal, de l'exposé du seul côté bon et du silence sur tout ce qui fut mauvais. Et quand je réfléchis pour écrire la vérité tout entière, sans rien cacher de ce qu'il y eut de mal dans ma vie, je fus terrifié à la pensée de

Digitized by Google

l'impression que produirait une pareille biographie. A ce moment je tombai malade, et pendant l'oisiveté forcée de la maladie, ma pensée retournait sans cesse à mes souvenirs, et ces souvenirs étaient terribles.

J'ai ressenti très fortement ce que dit Pouschkine dans son poème *le Souvenir*.

Quand pour un mortel s'apaise la journée bruyante,
Quand sur les rues muettes de la ville
Tombe l'ombre à demi transparente de la nuit,
Et descend le sommeil, récompense des travaux du jour.
Alors dans le silence se traînent pour moi
Les heures de la veille tourmentée.
Dans l'inaction nocturne brûlent en moi plus fort
Les remords vipérins de mon cœur.
Les idées bouillonnent.
Dans l'esprit opprimé par l'angoisse
Se heurtent une foule de pensées douloureuses.
Silencieusement devant moi le souvenir
Déplie son long rouleau
Et, lisant ma vie avec dégoût,
Je tremble et maudis,
Je gémis plaintivement et verse des larmes amères,
Mais je n'efface pas les tristes lignes.

« Au dernier vers je ferais seulement le changement suivant : au lieu de *tristes*, je mettrais *honteuses*. Sous cette impression j'ai écrit dans mon journal :

« 6 janvier 1903.

« J'éprouve maintenant les souffrances de l'enfer. Je me rappelle toute la lâcheté de ma vie passée, et ces souvenirs ne me quittent pas et empoison-

Digitized by Google

nent ma vie. Ordinairement on regrette que la personne ne garde pas le souvenir après la mort. Quel bonheur qu'il en soit ainsi! Quelle souffrance ce serait si, dans cette vie, je me rappelais tout ce qui tourmenta ma conscience, tout le mal que je commis dans la vie précédente! Et si l'on se rappelle le bon, il faut aussi se rappeler tout le mauvais! Quel bonheur que le souvenir disparaisse avec la mort et qu'il ne reste que la conscience, la conscience qui représente comme la synthèse générale de tout le mal, comme une équation compliquée réduite à sa plus simple expression : x égale une quantité positive ou négative, plus grande ou plus petite.

« Oui, l'absence du souvenir est un grand bonheur. Avec le souvenir, on ne pourrait pas vivre joyeusement. Tandis qu'avec la disparition du souvenir nous entrons dans la vie avec une page blanche, immaculée, sur laquelle nous pouvons écrire de nouveau et le bon et le mauvais. »

Il est vrai que toute ma vie n'a pas été aussi mauvaise qu'elle le fut durant une période de vingt années. Il est vrai aussi que dans cette période ma vie ne fut pas uniquement mauvaise, telle qu'elle se présentait à moi durant la maladie, et que, même pendant cette période, s'éveillaient en moi des élans vers le bien, de peu de durée, il est vrai, et bientôt étouffés par des passions sans frein. Mais néanmoins, ce travail de ma pensée, surtout pendant ma maladie, m'a montré clairement que ma

Digitized by Google

biographie, écrite comme on écrit ordinairement les biographies, en taisant toute la lâcheté et la criminalité de ma vie, serait un mensonge, et que, s'il faut écrire une biographie, il faut écrire toute la vérité. Seule une pareille biographie, quelque honte que j'éprouverai à l'écrire, peut avoir un certain intérêt pour le lecteur et lui être profitable. En me remémorant ainsi ma vie, c'est-à-dire en l'examinant au point de vue du bien et du mal que j'ai fait, je me suis aperçu que toute ma longue vie se divise en quatre périodes : Cette période merveilleuse, surtout en comparaison des suivantes, la période innocente, joyeuse et poétique de l'enfance, jusqu'à quatorze ans. Ensuite la deuxième période, les terribles vingt années, ou la période de dépravation grossière, de l'ambition, de la vanité, et, principalement, de la lubricité. Puis la troisième période, d'une durée de dix-huit ans, depuis mon mariage jusqu'à mon éveil spirituel, période qu'au point de vue du monde on pourrait appeler morale. En effet, pendant ces dix-huit années j'ai vécu de la vie régulière, honnête, familiale, sans m'adonner à aucun des vices blâmés par l'opinion publique. Mais tous mes intérêts se bornaient aux soucis égoïstes de la famille, à l'augmentation de ma fortune, à la recherche des succès littéraires et des plaisirs de toutes sortes.

Enfin, la quatrième période, qui dure depuis vingt ans et où j'espère mourir, et de laquelle je vois toute l'importance de ma vie passée, période à

Digitized by Google

laquelle je ne voudrais rien changer, sauf ces habitudes du mal qui sont devenues miennes pendant les périodes passées. Je voudrais, si Dieu m'en donnait la force et le temps, écrire l'histoire véridique de ma vie durant ces quatre périodes. Je pense qu'une pareille autobiographie, même avec de grands défauts, serait plus utile aux hommes que tous ces bavardages artistiques qui remplissent les douze volumes de mes œuvres et auxquels les hommes de notre temps attachent une importance imméritée.

Maintenant, je veux le faire. Je décrirai d'abord la première période joyeuse de l'enfance qui me séduit particulièrement, et ensuite, quelle qu'en soit ma honte, je raconterai, sans rien céler, les horribles vingt années de la période suivante; puis la troisième période qui peut-être intéressera le moins, et enfin la dernière période, celle de mon acheminement vers la vérité, qui m'a donné le suprême bonheur de ma vie et le calme joyeux en vue de l'approche de la mort.

Pour ne pas me répéter dans la description de l'enfance, j'ai relu mes récits qui portent ce titre et j'ai regretté de les avoir écrits. C'est si mauvais, c'est écrit avec si peu d'honnêteté littéraire! Et il n'en pouvait être autrement : 1° parce que mon idée n'était pas d'écrire mon histoire, mais celle des amis de mon enfance, c'est ce qui explique ce mélange confus des événements de leur enfance et de la mienne; 2° parce que quand j'écrivais cela je

Digitized by Google

n'étais pas du tout libre de la forme de l'expression, je me trouvais alors sous l'influence très grande de deux écrivains : Sterne, *Sentimental Journey*, et Tœpffer : *Bibliothèque de mon oncle*.

Maintenant, je désapprouve surtout les deux dernières parties, *l'Adolescence et la Jeunesse*, dans lesquelles, sauf un mauvais mélange de vérité et d'invention, il n'y a que le faux, le désir d'exposer comme bon et important ce qui me semblait tel alors : mes opinions démocratiques. J'espère que ce j'écrirai maintenant sera meilleur, et surtout plus utile aux hommes (1).

(1) Notes mises à ma disposition, en brouillon, et non corrigées. P. B.

Digitized by Google

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

LÉON NIKOLAIEVITCH TOLSTOÏ

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIERE PARTIE

ORIGINE DU COMTE L.-N. TOLSTOI

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

LES ANCÊTRES PATERNELS DE L.-N. TOLSTOÏ

Les comtes Tolstoï descendent d'une vieille famille noble, issue, selon les récits des chroniqueurs, d'un honnête chevalier Indris, venu de pays allemand à Tchernigov, en 1353, avec ses deux fils et une bande de trois mille soudards. Il se fit baptiser, reçut le nom de Léontï, et devint le chef de plusieurs familles de la noblesse. Son arrière-petit-fils André Kharitonovitch, qui passa de Tchernigov à Moscou, reçut du grand-duc Basile l'Aveugle le surnom de Tolstoï (le Gros). Ce fut l'ancêtre de Tolstoï. (Dans la branche des comtes Tolstoï, le comte Léon Nikolaievitch Tolstoï appartient à la vingtième génération à partir de l'ancêtre Indris).

Un de ses descendants, Pierre Andréievitch Tolstoï, en 1683, était chambellan à la cour et fut l'un

Digitized by Google

des principaux instigateurs de la révolte des Strélitz. La chute de la princesse Sophie força P.-A. Tolstoï à changer complètement de front et à passer du côté du tsar Pierre. Mais pendant longtemps celui-ci se montra très méfiant à l'endroit de Tolstoï. On raconte que souvent, pendant un festin, le tsar aimait à arracher la grande perruque de P.-A. Tolstoï, et à le frapper sur la nuque en lui disant : « Tête, tête, si tu n'étais si intelligente, depuis longtemps tu serais séparée de ton corps. »

La méfiance du tsar ne disparut pas même avec les prodiges militaires de P.-A. Tolstoï, lors de la deuxième campagne d'Azov (1696).

En 1697, le tsar envoya « des volontaires » à l'étranger, et Tolstoï demanda à partir pour étudier la marine. Deux années passées en Italie imprégnèrent Tolstoï de la civilisation européenne. A la fin de l'année 1701, il était nommé ambassadeur à Constantinople, poste très important et très délicat. Lors des complications de 1710-1713, Tolstoï fut deux fois emprisonné au château des Sept-Tours, c'est pourquoi ce château figure dans le blason des Tolstoï.

En 1717, Pierre Andréievitch Tolstoï rendit au tsar un service important qui consolida pour toujours sa situation. Envoyé à Naples où, près de cette ville, au château St-Elme se cachait le tsarévitch Alexis avec sa maîtresse Euphrosine, Tolstoï, aidé de cette dernière, réussit habilement à tromper le tsarévitch par la peur et les fausses promesses, et

Digitized by Google

L'aïeul de Tolstoï, le premier comte Tolstoï

Digitized by Google

Digitized by Google

le fit revenir en Russie. Pour sa participation active dans l'internement, le jugement et l'exécution du tsarévitch, accomplis par ordre du tsar, avec le concours de Roumiantzev, d'Ouchakov, de Boutourline (1), Tolstoï fut récompensé par des terres et mis à la tête de la chancellerie secrète qui, à cette époque, avait beaucoup de besogne, à cause du bruit et des émeutes provoqués dans le peuple par le sort du tsarévitch Alexis. A dater de ce moment Tolstoï devint « persona grata » du tsar.

L'affaire du tsarévitch Alexis le rapprocha aussi de l'impératrice Catherine, et le jour de son couronnement, le 7 mai 1724, il reçut d'elle le titre de Comte.

A la mort de Pierre le Grand, Pierre Andréievitch Tolstoï avec Menchikov contribua énergiquement à l'avènement de Catherine ; aussi jouit-il auprès d'elle d'une grande faveur. Mais avec l'avènement de Pierre II, fils du tsarévitch Alexis, tué, sa disgrâce était inévitable. Malgré son grand âge, 82 ans, P.-A. Tolstoï fut déporté à la mer Blanche, au couvent Soloviétzki, où il vécut peu de temps et mourut en 1729.

Le journal du voyage de Tolstoï à l'étranger en 1697-1699 a été conservé. C'est un spécimen caractéristique des impressions des Russes, au temps de Pierre le Grand, quand ils venaient en Europe occidentale. En outre, P.-A. Tolstoï composa, en

(1) A. Roumiantzev, lettre à D.-I. Titov. *L'étoile Polaire*, n° IV. édition Herzen. Londres, 1857.

Digitized by Google

1705, une description détaillée de la mer Noire. On connaît aussi ses deux traductions : *les Métamorphoses d'Ovide* et *l'Administration de l'Etat turc.*

Pierre Andréievitch Tolstoï avait un fils, Ivan Pétrovitch, président du tribunal ; disgracié en même temps que son père, il fut également envoyé au couvent et y mourut peu après son père.

C'est seulement le 26 mai 1760 que l'impératrice Elisabeth Pétrovna rendit aux descendants de Pierre Andréievitch le titre de comte, dans la personne de son petit-fils, André Ivanovitch, arrière-grand-père de Léon Nikolaievitch Tolstoï.

« Sur André Ivanovitch, qui épousa très jeune la princesse Stchetinine, j'ai entendu de ma tante le récit suivant : Sa femme, par un hasard quelconque, devait aller au bal sans son mari. A peine la jeune comtesse, qui avait dix-sept ans, avait-elle quitté la maison, probablement dans une voiture dont on avait ôté la banquette afin que la capote n'abîmât pas sa haute coiffure, qu'elle se rappela n'avoir pas dit adieu à son mari et revint à la maison. Elle y trouva son mari en larmes. Il pleurait parce que sa femme était sortie sans lui dire au revoir (1). »

Sur son grand-père et sa grand-mère paternels, Léon Nikolaievitch raconte dans ses souvenirs :

« Ma grand'mère, Pélagie Nikolaievna, était la fille du prince aveugle Nicolas Ivanovitch Gortchakov, qui avait amassé une grande fortune. Autant que

(1) Ajouté par L.-N. Tolstoï en parcourant le manuscrit. P. B.

Digitized by Google

je puis m'en rendre compte, c'était une femme peu instruite et peu intelligente. A la mode d'alors, elle savait beaucoup mieux le français que le russe (son instruction s'arrêtait là). Elle fut toujours très gâtée, d'abord par son père, puis par son mari, et ensuite, comme je l'ai vu personnellement, par son fils. De plus, en qualité d'aînée de la famille, elle jouissait du grand respect de tous les Gortchakov : de l'ancien ministre de la guerre, Nicolas Ivanovitch, ainsi que d'André Ivanovitch et des fils du fameux libre-penseur Dmitri Pétrovitch : Pierre, Serge et Michel, celui de Sébastopol. Mon grand-père, Ilia Andréievitch, me paraît aussi avoir été un homme borné, mais très doux, très gai et non seulement généreux, mais prodigue, et principalement très confiant.

« Dans sa propriété — Polianï, pas Iasnaia Poliana, mais Polianï, du district de Believ, c'était sans cesse des spectacles, des bals, des dîners, ce qui, joint au penchant de mon père pour le gros jeu à l'hombre et au whist, qu'il jouait mal, à son habitude de prêter à tout venant, sans jamais se faire rembourser et, principalement, aux entreprises qu'il faisait, fut cause que la grande propriété de sa femme fut bientôt criblée de dettes, qu'il n'y avait plus de quoi vivre et mon grand-père dut solliciter, et obtint, grâce à ses relations, le poste de gouverneur de Kazan.

« Mon grand'père, m'a-t-on raconté, ne prenait point de pots de vin, sauf du fermier de l'alcool,

Digitized by Google

ce qui était alors la coutume admise partout, et il se fâchait quand on lui en proposait. Mais on m'a raconté aussi que ma grand'mère, à l'insu de son mari, acceptait volontiers des « cadeaux ».

« A Kazan, ma grand'mère maria sa fille cadette, Pélagie, à Uchkov; l'aînée, Alexandra, quand ils habitaient encore Pétersbourg, avait épousé le comte Osten-Saken.

« Après la mort de son mari, à Kazan, et le mariage de mon père, ma grand'mère s'installa avec mon père à Iasnaia Poliana; c'est là que je l'ai connue, déjà une toute vieille femme que je me rappelle très bien.

« Grand'mère aimait passionnément mon père et nous, ses petits-enfants. Elle s'amusait avec nous. Elle aimait ma tante, mais il me semble qu'elle n'aimait pas beaucoup ma mère, ne la jugeant pas digne de mon père et se montrant jalouse de son affection pour elle. Avec les domestiques elle ne pouvait pas être exigeante, parce que tous la regardaient comme la personne principale dans la maison et s'efforçaient de lui plaire, mais avec sa femme de chambre Gacha elle se livrait à ses caprices et la tourmentait en lui disant : « Vous, ma chère, » et exigeant d'elle ce qu'elle ne lui avait point commandé. Et, chose étrange, Gacha — Agafie Mikhailovna (1) que j'ai bien connue, avait pris les façons capricieu-

(1) La vieille Agafia Mikhailovna est morte, il y a quelques années, à Iasnaia Poliana, où, depuis plusieurs années, elle coulait ses jours en repos.

Digitized by Google

ses de grand'mère avec sa fille, avec son chat, et, en général, envers toutes les personnes avec qui elle pouvait être exigeante.

« Mes souvenirs les plus lointains sur ma grand'-mère, avant notre voyage à Moscou et notre installation dans cette ville, se réduisent à trois fortes impressions liées à elle. La première, c'est que grand'mère se lavait avec un savon particulier et faisait entre ses mains d'admirables bulles, qu'elle seule, me semblait-il, pouvait faire. On nous amenait chez elle exprès, probablement notre admiration devant ces bulles de savon l'amusait, quand elle se lavait. Je me rappelle sa camisole blanche, son jupon, ses mains blanches de vieille et les grosses bulles qui se formaient entre ses doigts, et son visage blanc, content, souriant.

« La deuxième impression, c'est celle des valets de pied de mon père le ramenant, sans cheval, sous le bras, dans le cabriolet jaune à ressorts dans lequel nous allions nous promener avec notre précepteur Féodor Ivanitch, dans le petit bois, pour cueillir des noisettes qui, cette année-là, étaient particulièrement abondantes. Je me rappelle le bosquet de noisetiers au milieu duquel Pétroucha et Mitioucha (les valets), en écartant et brisant les branches, introduisaient le cabriolet jaune; comment ils inclinaient vers notre grand'mère les branches portant des bouquets de noisettes mûres, et comment grand'mère les cueillait elle-même, les mettait dans un sac, et nous, nous tirions les branches de l'au-

Digitized by Google

« Léon Stépanitch poursuivait de sa voix douce, sénile : « Petite sœur préférée, dit-elle, racontez-nous un de ces contes si étranges que vous savez si bien raconter. » — « Volontiers, répondit Schéhérazade, je vous raconterai aussi l'histoire remarquable du prince Kamaralzaman, si notre souverain y consent. » Après avoir reçu le consentement du Sultan, Schéhéraza de commence ainsi : « Un roi puissant avait un fils unique... » Et évidemment, Léon Stépanitch répétait mot à mot l'histoire de Kamaralzaman. Je n'écoutais et ne comprenais pas ce qu'il disait, tant j'étais absorbé par l'air mystérieux de grand'mère toute blanche, par son ombre qui dansait sur le mur, par l'aspect du vieillard aux yeux blancs, que je ne voyais pas, mais sentais assis immobile sur la fenêtre et prononçant d'une voix lente des mots quelconques, étranges, qui me paraissaient solennels et se détachaient un à un, dans l'obscurité de la chambre éclairée seulement de la lueur vacillante de la veilleuse. Je m'endormais probablement aussitôt, car je ne me rappelle plus rien d'autre, et seulement le matin je m'étonnais de nouveau en admirant les belles bulles de savon que faisait grand'mère en se lavant les mains (1). »

Le tableau généalogique ci-dessous donnera au lecteur une idée nette de la parenté de L.-N. Tolstoï.

(1) Des notes mises à ma disposition, en brouillon, et non corrigées. P.B.

Digitized by Google

Le grand-père paternel de Tolstoï
Comte Ilia Andréiévitch Tolstoï

Digitized by Google

Digitized by Google

Généalogie des comtes Tolstoï depuis Indris.

N° 15 Pierre Andréievitch, le premier comte Tolstoï † 1726.

|

— 16 Ivan Pétrovitch † 1728.

— 17 André Ivanovitch † 1803.

— 18 Ilia Andréievitch (gouverneur de Kazan) † 1820.

|

— 19	Alexandra Comtesse Osten-Saken	Nicolas † 1837	Pélagie épouse de V.-J. Uchkov	Ilie mort sans enfants.
— 20	Nicolas	Serge	Dmitri	Léon	Marie (1)
Nés en	1823	1826	1827	1828	1830

La famille Tolstoï a donné beaucoup de représentants en diverses branches de l'activité sociale. Nous pensons qu'il sera intéressant pour le lecteur de savoir à quel degré de parenté se trouvent quelques-uns de ceux-ci avec Léon Nikolaievitch. Nous mentionnerons ici : Féodor Pétrovitch Tolstoï, peintre très connu, graveur en médailles, vice-président de l'Académie des Beaux-Arts, cousin germain du père du feu poète, Alexis Constantinovitch Tolstoï, lequel, à son tour, était cousin issu de germain de Léon Nikolaievitch.

L'ancien ministre Dmitri Andréievitch Tolstoï, le fameux réactionnaire, est un parent plus éloigné de Léon Nikolaievitch ; leur parenté remonte à un arrière-cousin : Ivan Petrovitch Tolstoï, fils du premier comte Tolstoï, mort au couvent Soloviétzkï, où il avait été déporté avec son père (2).

(1) *Comte L.-N. Tolstoï étudiant*. N.-P. Zagoskine, « Istoritcheskï Viestnik » (Messager historique), janvier 1896, page 82.

(2) Renseignements fournis par L.-N. Tolstoï (voir le Dictionnaire encyclopédique de Brokhaus et Effron, vol. 33, page 4621).

Digitized by Google

CHAPITRE II

LES ANCÊTRES MATERNELS DE L.-N. TOLSTOÏ

Les princes Volkonskï font remonter leur origine à Rurik.

A Iasnaia Poliana on conserva longtemps l'arbre généalogique de la famille Volkonskï, peint à l'huile au temps du grand-père, le prince Volkonskï (1)... L'ancêtre des princes Volkonskï, saint Michel, prince de Tchernigov, tenait à la main l'arbre dont les branches portaient les noms de ses descendants.

Le treizième descendant de Rurik, le prince Ivan Urievitch, au commencement du XIe siècle, reçut l'apanage Volkonskï (au bord de la rivière Volkona, qui coule dans le gouvernement de Kalouga et dans celui de Toula). C'est de là qu'ont tiré leur nom les princes Volkonskï (2).

Son fils Féodor Ivanovitch fut tué dans la bataille livrée à Mamaï en 1380.

Parmi les aïeux de Léon Nikolaievitch, nous mentionnerons son arrière-grand-père, le prince

(1) D'après les renseignements pris, cet arbre généalogique a été détruit.

(2) Généalogie des princes Volkonskï, p. 7.

Digitized by Google

Serge Féodorovitch Volkonskï, dont la vie est entourée de la légende suivante :

Le prince S.-F. Volkonskï prit part à la guerre de Sept ans en qualité de général. Pendant la campagne, sa femme eut un rêve : une voix quelconque lui ordonna de faire peindre une petite icône représentant, d'un côté, la Vierge dite « Source de vie », de l'autre saint Nicolas, et de l'envoyer à son mari. Elle fit peindre ces images sur une petite planchette, et, par le feld-maréchal Apraxine, l'envoya au prince Serge. Le jour même où il reçut cette icône, un courrier lui apporta l'ordre d'aller en reconnaissance. Serge Féodorovitch invoqua l'aide du Seigneur et mit l'icône sur sa poitrine. Dans une attaque de cavalerie, une balle ennemie vint lui frapper la poitrine, mais l'icône l'arrêta et ainsi lui sauva la vie. Longtemps après, cette image était encore chez son fils cadet, le prince Nicolas Serguéievitch. Le prince Serge Féodorovitch mourut le 10 mars 1784 (1).

Léon Nikolaievitch, qui connaissait sans doute cette légende, s'en est inspiré dans *Guerre et Paix* pour peindre le sentiment religieux de la princesse Marie Volkonskï avant le départ du prince André à la guerre. Le lecteur de *Guerre et Paix* se rappelle que la princesse Marie supplie son frère de porter cette image. En la remettant au prince André, elle lui dit : « Pense ce que tu veux, mais fais-le pour moi. Porte-la, je t'en prie : le père de notre

(1) Généalogie des princes Volkonskï, p. 697.

Digitized by Google

père, notre grand-père la porta dans toutes ses campagnes (1). »

Nous voyons ici comment la vérité artistique se mêle à la vérité historique, et si la seconde donne à la première le caractère de la véracité, la première donne à la deuxième ce souffle de vie dont sont animés tous les personnages de *Guerre et Paix*, et par quoi ils nous frappent tant.

Le fils cadet de Serge Féodorovitch, Nicolas Serguéievitch, fut le grand-père maternel de Léon Nikolaievitch. Voilà ce qu'on sait de lui d'après le livre généalogique des Volkonskï.

« Nicolas Serguéievitch, général d'infanterie, fils cadet du prince Serge Féodorovitch Volkonskï et de la princesse Marie Dmitrievna, née Tchaadaieva, est né le 30 mars 1753. En 1780, il se trouve dans la suite de l'impératrice Catherine II, à Mogilov, et assiste à sa première entrevue avec l'empereur Joseph II. En 1786, Nicolas Serguéievitch accompagne l'impératrice en Tauride. En 1793, il est nommé ambassadeur extraordinaire à Berlin à l'occasion du mariage du prince héritier, plus tard roi sous le nom de Frédéric-Guillaume III. Il mourut le 3 février 1821, dans son domaine de Iasnaia Poliana, où il passa les dernières années de sa vie, et que son petit-fils a immortalisé dans le roman *Guerre et Paix* sous le nom de Lissia-Gorï. Ses

1) *Guerre et Paix*, tome VII des Œuvres complètes de L.-N. Tolstoï, édition Stock, page 226.

Digitized by Google

restes reposent dans le célèbre couvent de Saint-Serge (1) ».

Voici ce que dans ses souvenirs, Léon Nikolaievitch raconte de son grand-père maternel :

« De mon grand-père, je sais qu'après avoir atteint, sous le règne de Catherine II, le grade élevé de général en chef, il perdit d'un coup sa situation à la suite de son refus d'épouser Varenka Engelgarth, la nièce et maîtresse de Potemkine. A la proposition de Potemkine, il répondit : « A quoi me juge-t-il capable d'épouser sa garce? » Cette réponse, non seulement entrava sa carrière, mais lui valut son renvoi dans la province d'Arkhangels (1), où il fut nommé gouverneur et il y resta, paraît-il, jusqu'à l'avènement de Paul Ier. Alors il prit sa retraite et, après avoir épousé la princesse Catherine Dmitrievna Troubetzkoï, il s'installa dans le domaine de Iasnaia Poliana, qu'il avait hérité de son père, Serge Féodorovitch.

« La princesse Catherine Dmitrievna mourut bientôt, laissant à mon grand-père une fille unique, Marie. C'est avec cette fille qu'il aimait tendrement et sa demoiselle de compagnie, une Française, que mon grand-père vécut jusqu'à sa mort, en 1821.

« Mon grand-père avait la réputation d'un maî-

(1) Généalogie des princes Volkonskï, page 707.

(2) Un document très intéressant, conservé au Musée historique de Moscou, témoigne du séjour du prince Nicolas Serguéievitch à Arkhangels : c'est l'ordre de prendre des mesures contre l'attaque attendue des Français à Arkhangels, en 1799. Il est évident que le prince Volkonskï lui-même avait fait un rapport secret sur cette attaque. L'ordre est signé personnellement de l'empereur Paul Ier.

Digitized by Google

tre très sévère, mais je n'ai jamais entendu de récits de châtiments, de cruautés, si habituels alors. Je ne crois pas qu'il n'y eut rien à en dire, mais le respect enthousiaste qu'inspiraient son grand air, son esprit, était si grand chez ses serviteurs et ses paysans que j'eus beau questionner, je n'obtins aucune parole de blâme à l'égard de mon grand-père et n'entendis que des louanges de lui pour son esprit, sa sollicitude pour les paysans, et surtout pour son immense domesticité, tandis que j'ai entendu parfois des blâmes à l'adresse de mon père. Il avait fait construire de très beaux bâtiments pour les domestiques, et tenait à ce qu'ils fussent non seulement rassasiés, mais bien vêtus et gais. Pour les fêtes il organisait pour eux des jeux, des escarpolettes, des rondes, etc.

« Il se souciait encore davantage, comme chaque propriétaire intelligent d'alors, du bien-être des paysans, qui étaient d'autant plus heureux que la haute situation de mon grand-père, inspirant le respect des policiers, les débarrassait des oppressions administratives.

« Il devait avoir le sentiment du beau très développé. Tout ce qu'il a fait construire est non seulement solide et confortable, mais excessivement élégant; tel est le parc qu'il fit planter devant la maison. Probablement qu'il aimait aussi la musique parce qu'il organisa, exclusivement pour lui et pour ma mère, un orchestre petit, mais excellent. J'ai trouvé ici même un gros orme de trois bras-

Digitized by Google

sées, qui croissait dans l'allée des tilleuls, et autour duquel étaient installés des bancs et des pupitres pour les musiciens. Le matin, il se promenait dans l'allée et écoutait la musique. Il détestait la chasse, mais aimait les fleurs et les plantes de serre.

« Le hasard le réunit de la façon la plus étrange avec cette même Varenka Engelgarth, qu'il avait refusé d'épouser, refus qu'il paya si cher tout le temps de sa carrière. Cette Varenka avait épousé le prince Serge Féodorovitch Golitzine, à qui ce mariage valut des grades, des décorations, des récompenses de toutes sortes. Ce fut avec ce Serge Féodorovitch et sa famille, et, par conséquent, avec Varvara Vassilievna, que mon grand-père se lia jusqu'à tel degré que ma mère, toute jeune encore, fut fiancée à l'un des dix fils Golitzine, et que les deux vieux princes échangèrent les portraits de famille (exécutés probablement par des serfs peintres). Tous les portraits des Golitzine sont encore chez nous. Il y a là le prince Serge Féodorovitch avec le ruban de l'ordre de Saint-André, et la grosse rousse Varvara Vassilievna en dame d'honneur. Cependant cette alliance n'eut pas lieu. Le fiancé de ma mère, Léon Golitzine (1), mourut de la fièvre typhoïde avant le mariage (2).»

(1) Ma tante m'a raconté que ce Golitzine s'appelait Léon, mais c'est évidemment une erreur, puisque Serge Féodorovitch n'avait pas de fils de ce nom ; c'est pourquoi je suppose que les fiançailles de ma mère à l'un des Golitzine est un récit véridique, tandis que le fait qu'on m'a donné le prénom de Léon, parce que le fiancé portait ce nom, est faux. *Note de L.-N. Tolstoï.*

(2) Notes mises à ma disposition, en brouillon, et non corrigées. P. B.

Digitized by Google

En examinant la généalogie des princes Volkonskï, j'ai trouvé un personnage très intéressant : la cousine germaine de la mère de L.-N. Tolstoï, la princesse Varvara Alexandrovna Volkonskï, témoin de plusieurs événements qui se passèrent dans la maison du grand-père de L.-N. Tolstoï. Voici ce qu'il est dit d'elle dans la généalogie.

« Le princesse Varvara Alexandrovna Volkonskï (fille du prince Alexandre Serguéievitch, c'est-à-dire la nièce du grand-père de Tolstoï), après la mort de sa mère, vécut très longtemps avec son père dans la maison de Nicolas Serguéievitch, frère de son père. Là, elle rencontra beaucoup des personnages desquels parle Léon Tolstoï dans son roman *Guerre et Paix*. Les détails sur ces personnages, au milieu des événements contemporains, restèrent vivants dans sa mémoire, jusque dans l'extrême vieillesse...

« A la fin de sa vie elle s'installa au village voisin Sogalévo, qui appartenait aussi à ses parents. Elle s'y fit bâtir une maisonnette près de l'église, et elle vécut là avec quelques vieilles serves qui n'avaient pas voulu se séparer d'elle, se nourrissant des souvenirs du passé et lisant et relisant *Guerre et Paix*.

« Oubliée depuis longtemps par tous, la vieille princesse restait l'objet du respect et du dévouement des paysans. A un visiteur, venu par hasard chez elle en 1876, elle raconta avec attendrissement comment les paysans d'un village vendu depuis longtemps et qui était déjà passé en de troisièmes

Digitized by Google

mains, lui apportèrent, pour ses quatre-vingt-dix ans, un sac de farine, et un rouble d'argent, comment les femmes lui offrirent un rouble, des poules et de la toile. Elle racontait cela non seulement avec un sentiment de reconnaissance, mais avec fierté, comme le témoignage des souvenirs que le peuple avait gardés de ses parents (1). »

« Je fis connaissance avec la cousine germaine de ma mère, une charmante vieille, dans les années que je vécus à Moscou. Fatigué de la vie mondaine que je menais alors à Moscou, j'allai chez elle, dans sa petite propriété du district de Kline, où je passai quelques semaines. Elle brodait au métier, s'occupait de son petit ménage et me fit manger de la choucroute, du lait caillé, du nougat, qu'il y a toujours chez les propriétaires de pareils petits domaines, et elle me parlait du vieux temps, de ma mère, de mon grand-père, des quatre couronnements auxquels elle avait assisté, et c'est chez elle que j'écrivis *Trois morts*. Ce séjour chez elle est resté pour moi l'un des souvenirs les plus purs, les plus clairs de ma vie (2). »

Enfin mentionnons encore un personnage de la famille Volkonskï, bien qu'il ne soit pas un ancêtre direct de L.-N. Tolstoï, mais son parent : le prince Serge Grégorévitch Volkonskï, le décembriste.

Le prince Serge Grégorévitch était cousin issu de germain de la mère de L.-N. Tolstoï et le petit-

(1) Généalogie des princes Volkonskï, p. 720.
(2) Addition faite par L.-N. Tolstoï, à la lecture du manuscrit.

Digitized by Google

fils de Siméon Féodorovitch Volkonskï, frère du prince Serge Féodorovitch, dont nous avons parlé plus haut. Le prince S.-G. Volkonskï naquit en 1788. Il participa à la campagne de 1812. Il appartenait à la société secrète du Sud. Pour avoir pris part à la conjuration des décembristes, il fut déporté en Sibérie orientale où il resta trente années; il fut soumis, les premières années, aux travaux forcés, dans les fers, et ensuite il resta en déportation (1). Son frère Nicolas Grégorévitch Volkonskï, par décret de l'empereur Alexandre Ier, en 1801, reçut l'autorisation de prendre le nom de Riépnine, nom de son grand-père maternel, qui n'avait pas de descendance mâle. Il était dit dans le décret : « Que la famille des princes Riépnine, qui a servi si glorieusement sa patrie, ne s'éteigne pas avec son dernier descendant, et qu'elle reste avec son nom, son exemple, dans le souvenir éternel de la noblesse russe. »

Le prince Nicolas Grégorévitch Volkonskï prit part à toutes les campagnes contre Bonaparte et à la guerre nationale. Pour la bataille d'Austerlitz, il reçut la décoration de Saint-George du 4e degré. Il commandait un escadron et participa à l'attaque bien connue des régiments des cavaliers-gardes, décrite dans *Guerre et Paix*. Une balle lui effleura la tête. Les Français le ramassèrent sur le

(1) Mémoires du prince S.-G. Volkonskï, décembriste. Le voyage et l'arrivée de sa femme, la princesse Marie Nikolaievna, sont décrits dans un poème très connu de Nékrassov.

Digitized by Google

Le grand-père maternel de Tolstoï
Prince Nicolas Serguéiévitch Tolstoï

Digitized by Google

Digitized by Google

champ de bataille et l'emportèrent à l'ambulance. Le lendemain, Bonaparte, apprenant cela, ordonna de l'amener dans sa tente et, par respect pour sa bravoure, il lui proposa de le délivrer ainsi que ses officiers, à condition de ne pas reprendre les armes pendant deux ans. N.-G. Volkonskï remercia Napoléon, mais lui répondit qu'il avait fait serment de servir son empereur jusqu'à la dernière goutte de son sang et que, par conséquent, il ne pouvait accepter son offre (1).

Peu après être sorti de prison, le prince, à cause de ses blessures, fut admis à la retraite.

Dans la *Rousskaia Starina* (l'Antiquité russe) de 1890, page 209 du volume 68, il y a une lettre de ce prince Riépnine à Mikhailovsky Danilievski (l'historien de la guerre nationale). Dans cette lettre, le prince Riépnine raconte en détail l'épisode décrit dans *Guerre et Paix* et cite les paroles de sa conversation avec Napoléon. La première partie de cette conversation est reproduite exactement dans le roman *Guerre et Paix*.

(1) Généalogie des princes Volkonskï, pages 704-714-715.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LES PARENTS DE L.-N. TOLSTOÏ

Voici comment L.-N. Tolstoï nous décrit ses parents, dans ses notes autobiographiques :

« Je ne me rappelle pas du tout ma mère. J'avais un an et demi quand elle mourut. Par un étrange hasard, il n'existe d'elle aucun portrait, de sorte que je ne puis me la représenter comme un être réel, matériel ; j'en suis presque content, car la représentation que j'ai d'elle est ainsi toute spirituelle. Et tout ce que je sais d'elle est beau. Or, je ne crois pas que tous ceux qui m'ont parlé de ma mère ne m'en aient dit exprès que du bien, mais je crois qu'en effet, en elle, il y avait beaucoup et beaucoup de ce bien. Cependant, non seulement ma mère, mais toutes les personnes qui entourèrent mon enfance, depuis mon père jusqu'aux cochers, toutes se présentent à moi comme des créatures exclusivement bonnes. Il est probable que mon cœur pur, aimant, comme un rayon clair, découvrait chez les hommes leurs meilleures qualités (il y en a toujours) ; et le fait que toutes

Digitized by Google

ces personnes me semblaient exclusivement bonnes est beaucoup plus près de la vérité que de n'avoir vu que leurs défauts.

« Ma mère n'était pas jolie. Elle était, pour son temps, très instruite. Outre le russe que, contrairement à l'usage d'alors, elle connaissait parfaitement, elle savait encore et écrivait quatre langues : le français, l'allemand, l'anglais et l'italien. Elle avait probablement beaucoup de goût pour les arts et jouait très bien du piano, et ses amies m'ont raconté qu'elle narrait merveilleusement des contes qu'elle inventait au fur et à mesure de son récit. Mais sa qualité la plus précieuse était, selon les récits des domestiques, de savoir dominer son caractère emporté. « Elle devenait toute rouge, pleurait même, m'a raconté sa femme de chambre, mais jamais elle ne disait de mots grossiers. » Elle n'en savait même pas.

« Je possède quelques lettres d'elle à mon père et à des tantes et le journal de la conduite de Nikolenka (mon frère aîné) qui avait six ans quand elle mourut, et qui, je pense, lui ressemblait le plus. Tous deux avaient ce trait de caractère qui m'est si cher, que je suppose à ma mère d'après ses lettres, mais que je connaissais parfaitement bien chez mon frère : leur indifférence pour l'opinion des hommes et la modestie poussée jusqu'à tel point qu'ils tâchaient de cacher aux autres les avantages de leur esprit et de leur vertu. Ils paraissaient avoir honte de ces avantages. Je le connaissais très bien chez

Digitized by Google

mon frère, de qui Tourgueniev a dit si justement « qu'il n'avait pas ces défauts qui sont nécessaires pour être un grand écrivain ».

« Ce même fait, je l'ai retrouvé dans les lettres de ma mère. Moralement, elle était indiscutablement supérieure à mon père et à sa famille, à l'exception peut-être de Tatiana Alexandrovna Ergolskï, avec laquelle j'ai passé la moitié de ma vie et qui était une femme remarquable par ses qualités morales.

« En outre, chez tous deux existait un autre trait qu'expliquait, je pense, leur indifférence pour les jugements des hommes : c'est qu'ils ne disaient jamais de mal de personne. J'en suis sûr pour mon frère avec qui j'ai passé la moitié de ma vie. La plus mauvaise opinion d'un homme s'exprimait chez mon frère par une bonne humeur et un bon sourire. Je vois la même chose d'après les lettres de ma mère et l'ai entendu de ceux qui l'ont connue.

« Dans la *Vie des Saints*, de Dmitri Rostovsky, il y a un récit qui m'a toujours beaucoup touché. C'est la description très courte de la vie d'un moine qui avait, au su de tout le couvent, beaucoup de défauts, et, qui malgré cela, apparut en rêve au supérieur, occupant dans le paradis la première place parmi les saints. Le vieillard, étonné, demanda par quelles pratiques il avait mérité cette récompense. On lui répondit : Parce qu'il n'a jamais médit.

« S'il existe une récompense pareille, je pense que ma mère et mon frère l'ont reçue.

Digitized by Google

« Encore un trait qui différenciait ma mère de son milieu, c'était la franchise et la simplicité du ton de ses lettres. A cette époque, c'était la mode des lettres exprimant des sentiments exagérés. « Incomparable », « mon adorée », « joie de ma vie » étaient les épithètes les plus répandues entre proches, et plus elles étaient pompeuses, moins elles étaient sincères. Ce trait, bien qu'assez légèrement, se remarque dans les lettres de mon père. Il écrit : « Ma bien douce amie. Je ne pense qu'au bonheur d'être auprès de toi. »

« Je doute que ce fût tout à fait sincère. Tandis qu'elle écrit toujours : « Mon bon ami » et, dans une de ses lettres elle dit tout simplement : « Le temps me paraît long sans toi, quoique, à dire vrai, nous ne jouissons pas beaucoup de ta société quand tu es ici. »

Et elle signe toujours : « Ta dévouée Marie. »

« Ma mère passa son enfance tantôt à Moscou, tantôt à la campagne avec l'homme fier, intelligent et talentueux qu'était mon grand-père Volkonskï.

« On m'a dit que ma mère m'aimait beaucoup et m'appelait : « Mon petit benjamin. »

« Je pense que l'amour pour son fiancé mort, précisément parce qu'il se termina par la mort, fut cet amour poétique que les jeunes filles n'éprouvent qu'une fois. Son mariage avec mon père avait été fait par ses parents et ceux de mon père. Elle était riche, déjà pas toute jeune, orpheline, tandis que mon père était un jeune homme gai, brillant, avec

Digitized by Google

un grand nom et beaucoup de relations, mais sa fortune avait été dérangée par mon grand-père Tolstoï (jusqu'à tel point que mon père renonça même à la succession). Je crois que ma mère aimait mon père, mais elle l'aimait plus comme mari, et principalement comme père de ses enfants, qu'elle n'était amoureuse de lui. De l'amour, comme je le comprends, de la passion, elle en avait eu pour trois ou quatre personnes : pour son fiancé mort, pour une jeune Française, Mlle Enissienne, dont j'ai entendu parler par mes tantes, et qui se termina, il me semble, par un désenchantement. (Cette demoiselle Enissienne épousa le cousin germain de ma mère, le prince Michel Alexandrovitch Volkonskï, le grand-père de l'écrivain actuel.)

« Voici ce que ma mère écrivit de son amitié avec cette demoiselle, à propos de l'amitié de deux jeunes filles qui étaient chez elle en visite : « Je m'arrange très bien avec toutes les deux ; je fais de la musique, je ris et je folâtre avec l'une, et je parle sérieusement, je médis du monde frivole avec l'autre ; je suis aimée à la folie par toutes les deux ; je suis la confidente de chacune ; je les concilie quand elles sont brouillées, car il n'y eut jamais d'amitié plus querelleuse et plus drôle à voir que la leur : ce sont des bouderies, des réconciliations, des injures, et puis des transports d'amitié, enfin j'y vois comme dans un miroir l'amitié exaltée et romanesque qui a animé et troublé ma vie pendant quelques années. Je les regarde avec un sentiment

Digitized by Google

Silhouettes de la mère de Tolstoï et de la sœur de sa mère (seule image existante de la mère de Tolstoï)

Digitized by Google

Digitized by Google

indéfinissable, quelquefois j'envie leurs illusions, que je n'ai plus, mais dont je connais la douceur : disons-le franchement, le bonheur solide et réel de l'âge mûr vaut-il les charmantes illusions de la jeunesse où tout est embelli par la toute-puissance de l'imagination? Et quelquefois je souris de leur enfantillage (1). »

« Sa troisième passion, la plus forte, fut son amour pour mon frère aîné, Coco, pour qui elle écrivait en russe le journal de sa conduite, y notant tous ses défauts; et elle le lui lisait. De ce journal se dégage son désir passionné de faire tout son possible pour la meilleure éducation de Coco, et, en même temps, l'indication très vague des moyens à employer pour cela. Ainsi, par exemple, elle le blâme parce qu'il est trop sensible et pleure à la vue des souffrances des animaux. L'homme, selon elle, doit être très ferme. Un autre défaut qu'elle tâche de corriger en lui, c'est qu'il s'embarrasse pour des choses très simples et au lieu de « bonsoir » ou « bonjour », il dit à sa grand'mère : « Je vous remercie. »

« Le quatrième sentiment fort de ma mère fut, au dire de ma tante, et je désirerais beaucoup que ce fût vrai, son amour pour moi qui remplaça celui qu'elle témoignait à Coco, car, au moment de ma naissance, il était déjà séparé de ma mère et se trouvait entre des mains d'homme. Elle avait besoin d'aimer quelqu'un et un amour remplaçait l'autre.

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

« Telle était l'image spirituelle que je me faisais de ma mère. Elle me paraissait un être si supérieur, si pur, si moral, que souvent, au cours de ma vie d'homme, pendant la lutte contre les tentations, je priais son âme, lui demandant de m'aider. Et cette prière me soulageait toujours beaucoup.

« Comme j'en puis juger par les lettres et les récits, la vie de ma mère dans la famille de mon père était très heureuse et très bonne. La famille de mon père se composait de ma grand'mère, de sa fille, ma tante, la comtesse Alexandra Ilinitchna Osten-Saken, et sa fille adoptive Pachenka ; d'une parenté très éloignée, Tatiana Alexandrovna Ergolskï, que nous appelions aussi notre tante : elle avait été élevée chez mon grand-père et passa toute sa vie dans notre famille ; de mon père, et du précepteur Féodor Ivanovitch Rossel, que j'ai dépeint assez exactement dans *l'Enfance*. Nous étions cinq enfants : Nicolas, Serge, Dmitri, moi, le cadet, et une sœur plus jeune, Machenka, dont la naissance coûta la vie de ma mère.

« La vie conjugale très courte de ma mère — pas plus de neuf ans il me semble, — fut très heureuse et très bonne. Cette vie était très remplie et agrémentée par l'amour pour elle de tous ceux qui l'entouraient, et réciproquement.

« D'après les lettres, je crois qu'elle vivait très retirée. Presque personne, sauf des amis très intimes : les Ogarev et les parents qui passaient par hasard sur la grand route et venaient chez nous,

Digitized by Google

ne visitait Iasnaia Poliana. Toute la vie de ma mère se passait dans les occupations avec les enfants, les lectures du soir, à haute voix, des romans pour ma grand'mère, les lectures sérieuses, comme *l'Emile* de Rousseau, et des discussions sur les choses lues, le piano, les leçons d'italien qu'elle donnait à une de mes tantes, les promenades et les soins du ménage

« Dans toutes les familles il y a des périodes sans maladies ni décès, si bien que tous les membres de la famille vivent dans la quiétude. Il me semble que c'est une pareille période que traversa ma mère dans la famille de son mari : personne ne mourut, personne ne fut sérieusement malade ; les affaires dérangées de mon père se remettaient, tous étaient bien portants, gais et unis. Mon père égayait tous par ses récits et ses plaisanteries. Je n'ai déjà plus trouvé ce temps quand je commençai à prendre conscience : la mort de ma mère avait déjà mis son cachet sur notre vie de famille.

« J'ai décrit tout cela d'après les récits et les lettres. Maintenant j'écrirai ce que j'ai vécu et me rappelle. Je ne parlerai pas des souvenirs vagues de l'enfance dans lesquels on ne peut encore distinguer la réalité du rêve ; je continuerai par ce que je me rappelle nettement, le lieu et les personnes qui entourèrent mes premières années. Parmi ces personnes mon père, non par son influence sur moi, mais par mes sentiments envers lui, occupe sans conteste la première place.

Digitized by Google

« Mon père était resté tout jeune fils unique. Son frère cadet Ilenka, ayant fait une chute dans son enfance, devint bossu et mourut jeune. En 1812, mon père avait 17 ans, et, malgré l'horreur, la crainte et les supplications de ses parents, il entra dans l'armée.

« A cette époque, le prince Nicolas Ivanovitch Gortchakov, parent très proche de ma grand'mère, née princesse Gortchakov, était ministre de la guerre; son frère André Ivanovitch était général, commandant un détachement quelconque de l'armée active. Mon père fut attaché à lui comme aide-de-camp. Il fit les campagnes de 1813-1814. En 1814, il fut envoyé quelque part en Allemagne comme courrier, et fut fait prisonnier par les Français. Il ne recouvra sa liberté qu'en 1815, quand nos troupes entrèrent à Paris.

« Mon père, à vingt ans, n'était déjà plus innocent, et encore avant son entrée au service militaire, quand il avait à peu près seize ans, ses parents, — pour sa santé, comme on le pensait alors — l'unirent à une serve. De cette liaison naquit un fils, Michenka, dont on fit un facteur, et qui, du vivant de mon père, vécut très heureux. Mais ensuite il s'engagea dans une mauvaise voie, et s'adressa souvent à nous, ses frères, pour l'aider. Je me rappelle ce sentiment étrange d'étonnement que j'éprouvais quand ce frère, qui était tombé dans la mendicité, très ressemblant (plus que nous tous) à mon père, nous demandait l'aumône et se mon-

Digitized by Google

trait reconnaissant de dix ou quinze roubles qu'on lui donnait.

« Après la campagne, mon père, désenchanté du service militaire, comme on le voit par ses lettres, prit sa retraite et s'installa à Kazan, où mon grand-père était encore gouverneur. Là vivait aussi la sœur de mon père, Pélagie Ilinichna, mariée à Uchkov. Mon grand-père mourut peu après à Kazan et mon père se trouva héritier d'une succession insuffisante pour payer les dettes, avec sa vieille mère, habituée au luxe, sa sœur et sa cousine sur les bras. C'est alors qu'on lui fit épouser ma mère, et il s'installa à Iasnaia Poliana, où, après être resté neuf années en ménage, il devint veuf et où, déjà à ma mémoire, il vécut avec nous.

« Mon père était de taille moyenne, bien bâti, sanguin et très vif; il avait le visage agréable et les yeux toujours tristes. Il s'occupait de l'exploitation, à laquelle, il me semble, il ne comprenait pas grand chose, mais pour laquelle il avait une qualité rare alors : non seulement il n'était pas cruel, mais il était plutôt faible; de sorte que de son temps je n'ai jamais entendu parler de corrections corporelles. Probablement qu'elles se pratiquaient; à cette époque il était très difficile de s'imaginer l'administration sans l'emploi de ces punitions, mais elles étaient sans doute rares et mon père y prenait si peu de part que nous, ses enfants, n'avons jamais eu l'occasion d'en entendre parler.

« Ce n'est qu'après la mort de mon père que j'ai

Digitized by Google

appris pour la première fois que ces punitions se pratiquaient chez nous.

« Un jour, nous, les enfants, en rentrant de la promenade avec notre précepteur, nous rencontrâmes près de l'enclos notre gros gérant André Iline et un palefrenier Kouzma, homme marié, pas très jeune, qui le suivait avec une mine triste qui nous étonna tous. Quelqu'un de nous demanda à André Iline où il allait, et il répondit très tranquillement qu'il allait à la grange pour y châtier Kouzma. Je ne puis décrire le sentiment terrible que produisirent sur moi ces paroles et l'air du bon et triste Kouzma. Le soir, je racontai cela à Tatiana Alexandrovna, qui nous élevait, et qui haïssait les punitions corporelles et ne les admettait pas plus pour nous que pour les serfs, là où elle pouvait avoir de l'influence. Elle fut révoltée de ce que je lui racontai, et me dit avec reproche : « Alors pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté ! » Ces paroles me rendirent encore plus triste... Je n'avais nullement pensé que nous pussions nous mêler d'une affaire pareille, et il résultait que nous le pouvions. Mais il était trop tard, et l'affreux châtiment était accompli.

« Je reviens à ce que je savais de mon père et à l'image que je me fais maintenant de sa vie. Son occupation était l'exploitation et, principalement, les procès. Ils abondaient alors chez tous, mais, à ce qu'il me semble, ils étaient particulièrement nombreux chez mon père, qui devait liquider les affaires de mon grand-père. Ces procès obligeaient mon

Digitized by Google

père à de fréquentes absences. En outre, il partait souvent aussi pour la chasse. Ses principaux camarades de chasse étaient son ami, le vieux et riche célibataire Kiréievsky, Iazikov, Glebov, Isleniev. Mon père partageait la qualité, alors générale, des propriétaires : la passion pour quelques domestiques favoris. Ses favoris étaient deux frères : Petroucha et Matioucha, tous deux habiles garçons et bons chasseurs. A la maison, mon père, en dehors de ses occupations agricoles et de nous, les enfants. lisait beaucoup. Il se faisait une bibliothèque, composée comme à cette époque des classiques français, des œuvres historiques et des traités d'histoire naturelle : Buffon, Cuvier, etc. Ma tante me disait que mon père s'était imposé comme règle de ne jamais acheter un nouveau livre sans avoir lu ceux qu'il possédait déjà. Mais, bien qu'il ait beaucoup lu, il m'est difficile de croire qu'il ait absorbé toutes ces volumineuses « Histoire des Croisades » et « Histoire des Papes » qu'il avait achetées pour sa bibliothèque. Autant que j'en puis juger, il n'avait pas de penchants pour les sciences, mais il était au niveau des gens instruits de son temps.

« Comme la plupart des hommes de l'époque d'Alexandre Ier et des campagnes de 1813-14-15, il n'était pas ce qu'on appelle maintenant un libéral, mais tout simplement, par sentiment de sa propre dignité, il ne trouvait pas possible de servir, ni à la fin du règne d'Alexandre Ier, ni sous le règne de Nicolas. Non seulement il ne servit jamais, mais

Digitized by Google

même tous ses amis étaient eux aussi des hommes libres qui ne servirent jamais et frondaient un peu le gouvernement de Nicolas Pavlovitch.

« Pendant toute mon enfance et même mon adolescence, notre famille ne fut en rapports intimes avec aucun fonctionnaire. Naturellement, quand j'étais enfant je n'y comprenais rien, mais je comprenais que mon père ne s'humilierait jamais devant personne, ne modifierait pas son ton gai, brave et souvent moqueur, et ce sentiment de dignité, que je voyais en sa personne, augmentait mon amour et mon enthousiasme pour lui.

« Je me le rappelle dans son cabinet où nous venions lui dire bonsoir et parfois tout simplement nous amuser. Là, il était assis sur le divan de cuir, avec sa pipe, et nous caressait, et, quelquefois, à notre joie suprême, nous laissait derrière son dos sur le divan et continuait de lire ou de causer à l'intendant, qui se tenait debout sur le seuil de la porte, ou à Serge Ivanovitch Iazikov, mon parrain, qui était souvent notre hôte.

« Je me rappelle comment il venait chez nous, en bas, et nous faisait des dessins qui nous paraissaient des merveilles. Je me rappelle qu'une fois il me força de lui réciter des vers de Pouschkine, que j'aimais beaucoup et avais appris par cœur : *A la mer :* « Adieu, élément libre, » etc., *A Napoléon :* « Le sort merveilleux s'est accompli, le grand homme s'est éteint... », etc. Il fut évidemment frappé de ce pathos avec lequel je pro-

Digitized by Google

nonçais ces vers, et, après m'avoir écouté, il échangea un regard très important avec Iazikov, qui était là. Je compris qu'il trouvait quelque chose de bien à ma diction et j'en étais ravi. Je me rappelle ses gaies plaisanteries et les récits pendant le dîner et le souper, et comment ma grand'mère, ma tante et nous, les enfants, riions en l'écoutant. Je me rappelle encore ses voyages à la ville, et cet air fier et beau qu'il avait lorsqu'il s'habillait de la jaquette et du pantalon étroit. Mais je me le rappelle surtout en tant que chasseur. Je me rappelle ses parties de chasse; plus tard, il me sembla toujours que Pouschkine avait écrit d'après lui le départ du mari pour la chasse, dans *le Comte Nouline*. Je me souviens comment nous allions nous promener avec lui et comment les jeunes lévriers le suivaient en jouant sur la prairie où l'herbe haute leur chatouillait le ventre, comment ils couraient en rond, leurs queues de côté, et comment mon père les admirait.

« Je me rappelle comment, un 1er septembre, jour de fête des chasseurs, nous partîmes tous en break dans le bois où était pisté un renard, comment la chasse à courre le poursuivit, et, quelque part où nous ne le croyions pas, les limiers le saisirent. Je me rappelle avec une acuité particulière la chasse au loup. C'était près de la maison même. Nous tous, à pied, sortîmes pour regarder. On amena sur une charrette un grand loup gris, les pattes et la gueule ligotées. Il était couché immobile et regardait de

Digitized by Google

côté ceux qui s'approchaient de lui. En arrivant sur la place, derrière le jardin, on descendit le loup; avec des fourches on le maintint sur le sol et on lui délia les pattes. Il se mit à se débattre et à mordre la corde avec colère. Enfin on délia la corde qui liait la gueule. Quelqu'un cria : libre! On ôta les fourches. Le loup se redressa, resta immobile une dizaine de secondes; mais on poussa un cri et lâcha les chiens. Le loup, les chiens, les chasseurs à cheval et à pied coururent dans le champ, et le loup s'échappa. Je me souviens que mon père gronda quelqu'un en agitant les bras avec colère puis rentra à la maison.

« Un de mes souvenirs les plus agréables de mon père, c'est de me le rappeler assis avec grand'mère sur le divan et l'aidant à faire une patience. Mon père était poli et amical avec tous, mais avec ma grand'mère il était particulièrement tendre. Grand' mère, avec son long menton, son bonnet ruché, est assise sur le divan et fait une patience, en prenant de temps en temps une prise de sa tabatière d'or. A côté du divan est assise une vieille femme, Pétrovna, en caraco ; elle tricote, et son peloton frappe de temps en temps le mur. Cette Pétrovna, une marchande de Toula, on ne sait pourquoi, plaisait à ma grand'mère et souvent restait chez nous; elle s'asseyait près de ma grand'mère sur le divan du salon. Sur des chaises sont assises les tantes, l'une d'elles lit à haute voix. Sur une chaise, y faisant un creux, s'est déjà installée la noire Milka,

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Le père de Tolstoï

Comte Nicolas Ilitch Tolstoï

Digitized by Google

Digitized by Google

tachée de blanc, la chienne favorite de mon père, avec ses beaux yeux noirs. Nous venons dire bonsoir et souvent nous restons là. Nous disons bonsoir en embrassant d'abord grand'mère, puis les tantes. Je me rappelle qu'une fois, au milieu de la patience et de la lecture, mon père arrêta la tante qui lisait, lui montra la glace et chuchota quelque chose. Nous tous regardâmes la glace. C'était le maître d'hôtel Tikhone qui, sachant mon père au salon, allait dans son cabinet pour voler son tabac dans sa grande blague de cuir. Mon père le voyait dans la glace, observait sa démarche prudente sur la pointe des pieds. Les tantes rirent, grand'mère pendant un bon moment ne comprit pas, et quand elle sut, elle sourit joyeusement. J'admirai la bonté de mon père, et, en lui disant bonsoir, je baisai sa main blanche, veinée, avec une tendresse particulière. J'aimais beaucoup mon père mais je ne compris qu'après sa mort combien cet amour était fort en moi (1). »

A ces renseignements précieux sur ses parents, communiqués par L.-N. Tolstoï lui-même, nous ajouterons seulement quelques faits extérieurs et quelques renseignements historiques que nous avons pu réunir.

Le comte Nicolas Ilitch Tolstoï, père de Léon Nikolaievitch, était né en 1797. Dans le dossier de l'admission de Tolstoï à l'université de Kazan,

(1) Des notes mises à ma disposition, en brouillon, et non corrigées. P. B.

Digitized by Google

dossier conservé dans les archives de l'Université, on retrouve un document très curieux : le certificat de services de son père Nicolas Ilitch.

Nous citerons la partie essentielle de cet acte, daté du 29 janvier 1825 (1).

« Le porteur de ce papier, le lieutenant-colonel, comte Nicolas Ilitch Tolstoï IIIe, comme il résulte de ses actes à vingt-huit ans, est décoré de l'ordre de Vladimir du 4e degré, noble, n'a pas deserfs. Il entra au service de Sa Majesté, comme cornette, le 12 juin 1812, au 3e régiment des Cosaques d'Irkoutsk, d'où il permuta, le 28 août 1812, au régiment des hussards d'Irkoutsk.

« Le 27 avril 1813, il est présenté pour le grade de lieutenant ; le 7 octobre 1813, il est promu capitaine, dans le même régiment. Avec le même grade il passa, le 8 avril 1814, dans le régiment des cavaliers-gardes, et, de là, le 11 décembre 1817, comme major, dans le régiment des hussards du prince d'Orange. Pour raison de santé, le 14 mars 1819, il est admis à la retraite avec le grade de lieutenant-colonel. Il est nommé adjoint du directeur de la Maison des orphelins militaires de Moscou, le 15 décembre 1821. Durant son service il participa aux diverses campagnes de 1813, se trouva dans plusieurs batailles, resta prisonnier jusqu'à la prise de Paris et, pour sa bravoure sur le champ de bataille, reçut les grades de lieutenant, de capi-

(1) N. P. Zagoskine. *Le Comte L. Tolstoï étudiant* (Istoritchesky Viestnik) (Messager historique), janvier 1894.

Digitized by Google

taine, et l'ordre de Vladimir du 4e degré. »

Du même document nous reconnaissons que le comte N.-I. Tolstoï se démit de ses fonctions à la Maison des orphelins militaires « pour raison de famille », le 8 janvier 1824.

Sa retraite prise, le comte N.-I. Tolstoï s'installa à Iasnaia Poliana. Il n'avait alors qu'un fils âgé d'un an, Nicolas, né en 1823. A la campagne l'accroissement de la famille fut très rapide : le 17 février 1826, naquit Serge; le 23 avril 1827, Dmitri, et le 28 août 1828, Léon. Cette vie paisible et douce à la campagne dura peu. En 1830, après avoir mis au monde une fille, Marie (7 mars), la comtesse mourait laissant son mari avec cinq enfants. Après la mort de la mère, les enfants furent élevés par une parente éloignée : Tatiana Alexandrovna Ergolski, dont nous avons déjà parlé, qui avait été élevée dans la maison du grand-père, le comte I.-A. Tolstoï.

Dans la famille Tolstoï, il s'est conservé un épisode curieux de la vie du père de Léon Tolstoï. En 1813, après le blocus d'Erfürth, le père de L. Tolstoï fut envoyé à Pétersbourg, avec des dépêches. Au retour, près du village de Saint-Oby, il fut fait prisonnier avec son brosseur, son serf, qui réussit à dissimuler dans ses bottes tout l'or de son maître. Pendant les quelques mois de sa captivité il ne se déchaussa pas une seule fois, afin de ne pas laisser surprendre son secret. Il s'était blessé à la jambe, mais tout le temps, il cacha son mal. Mais en

Digitized by Google

revanche, une fois à Paris, Nicolas Tolstoï put vivre sans aucune privation ; et il conserva longtemps un bon souvenir de son dévoué serviteur (1).

Après avoir lu les souvenirs personnels de L. N. Tolstoï, le lecteur comprendra que ce ne sont pas les parents de Tolstoï qui sont représentés dans sa nouvelle *l'Enfance*. En effet, nous savons qu'il a représenté dans la personne du père, Alexis Mikhaïlovitch Isléniev, le voisin de campagne et l'ami de son père ; la mère est un personnage imaginaire.

En revanche, dans *Guerre et Paix*, on peut facilement retrouver l'image artistique de ses parents dans Nicolas Ilitch Rostov et la princesse Marie Volkonskï.

A commencer par le vieux comte Ilia Andréievitch jusqu'à Sonia, presque chaque membre de la famille de Rostov a son type réel dans la famille des Tolstoï. De même transparents sont les habitants de Lissia-Gori. C'est pourquoi la lecture de ce roman peut suppléer les renseignements des mœurs et caractères des ancêtres et des parents de L.-N. Tolstoï.

(1) Sergueienko : *Comment vit et travaille L.-N. Tolstoï*, Moscou 1896, page 40.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

L'ENFANCE, L'ADOLESCENCE ET LA JEUNESSE DE L.-N. TOLSTOI — 1828-1850.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE

« Je suis né et j'ai passé ma tendre enfance au village de Iasnaia Poliana ». C'est ainsi que L.-N. Tolstoï commence ses « Souvenirs », — et nous nous croyons obligé, avant de décrire l'enfance, de dire quelques mots de ce remarquable coin du monde dont la destinée était d'acquérir une célébrité universelle. Quels visiteurs n'ont pas vu Iasnaia Poliana ! Des habitants de l'archipel malais, des Australiens, des Japonais et des Américains, des sectaires de la Sibérie et les représentants de toutes les nations de l'Europe l'ont visité et ont emporté dans tous les coins du monde la description de ce domaine et les paroles et les pensées du grand vieil-

Digitized by Google

lard, son habitant. Iasnaia Poliana, propriété familiale des princes Volkonskï, est situé dans le district de Krapivna, de la province de Toula, presque aux confins du district de Toula, à quinze verstes au sud de la ville. Près de ce village se croisent trois grandes routes, datant de trois époques diverses : la vieille route de Kiev, maintenant couverte d'herbes ; la nouvelle chaussée de Kiev, et la voie ferrée de Moscou-Koursk dont la plus proche station, Kozlovka-Zasiéka, se trouve à trois verstes et demie de la maison de L.-N. Tolstoï. Le joli paysage accidenté qui entoure Iasnaia Poliana est coupé par un long ruban de forêt, qui appartient à l'Etat, et qui porte le nom de Zasiéka. Ce nom rappelle les temps lointains, quand, dans cet endroit, les peuples slaves devaient repousser les attaques des Tatars de la Crimée et autres peuples Mongols et couper le bois (en russe zasiékate) afin d'en faire des barricades, obstacles infranchissables pour les hordes ennemies.

La maison où naquit L.-N. Tolstoï n'existe plus à Iasnaia Poliana. Commencée par son grand-père, le prince Volkonskï, et terminée par son père, elle fut vendue comme matériaux à un propriétaire voisin, M. Gorokov, et se trouve dans le bourg de Dolgoié, à trente verstes de Iasnaia Poliana.

Au commencement des années 50, L.-N. Tolstoï, ayant un pressant besoin d'argent, chargea un de ses parents de vendre cette maison. L'immense maison seigneuriale à colonnades et balcons

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Village d'Iasnaïa Poliana

Digitized by Google

Digitized by Google

fut vendue au prix excessivement minime de cinq mille roubles. D'une lettre de Léon Nikolaievitch à son frère on voit qu'il eut beaucoup de peine à se résoudre à cette vente et ne le fit que poussé par la nécessité. Elle est maintenant au village de Dolgoié, tout à fait abandonnée, les fenêtres clouées. Les deux maisons actuelles de Iasnaia Poliana sont deux pavillons transformés qui se trouvaient autrefois de chaque côté de la grande maison vendue. Une partie de l'emplacement de l'ancienne grande maison est plantée d'arbres, l'autre partie a été nettoyée pour le croquet, et, à la belle saison, cet endroit sert de salle à manger.

Devant les maisons il y a maintenant un jardin de fleurs et derrière, le vieux jardin avec les étangs et les allées de tilleuls centenaires. Le jardin est entouré d'un fossé et d'un rempart. A l'entrée se trouvent deux tours rondes, en briques blanchies. A en croire les anciens, du temps des vieux princes Volkonskï, les sentinelles se tenaient près de ces tours. Une allée de bouleaux, qu'on appelle l'avenue, va de ces tours à la maison. A l'ancien jardin a été ajouté un jardin fruitier, planté sous la direction de Léon Nikolaievitch lui-même. Et toute la propriété, disposée sur la colline, est couverte d'une riche et épaisse verdure.

Sur la naissance de L.-N. Tolstoï on ne connaît malheureusement aucun détail intéressant, sauf l'extrait suivant de l'acte de naissance cité dans les

Digitized by Google

souvenirs de Zagoskine. « Le 28 août 1828, dans le village de Iasnaia Poliana, chez le comte Nicolas Ilitch Tolstoï, est né un fils, Léon, baptisé le 29 par le prêtre Vassili Mojaiski assisté du diacre Archip Ivanov, du sacristain Alexandre Féodorov et du chantre Fédor Grigoriev. Les parrains étaient : le propriétaire du district de Bélevsk Semen Ivanovitch Iazikov et la comtesse Pélagie Tolstoï » (1). Cette comtesse Pélagie Tolstoï était la grand'mère paternelle de Léon Nikolaievitch : Pélagie Nikolaievna.

Tels sont les maigres renseignements que nous possédons sur la naissance de Léon Nikolaievitch. Mais sur sa tendre enfance nous connaissons déjà beaucoup de choses intéressantes. Rarement biographe posséda des renseignements autobiographiques remontant si loin que celui qui écrit ces lignes. Dans ses *Premiers Souvenirs*, L.-N. Tolstoï rappelle les vagues sensations de *l'emmaillotement*, sensations se rapportant ainsi à la première année de la vie. Nous transcrivons ici ces souvenirs :

« Voici mes premiers souvenirs (que je ne saurais mettre en ordre, ignorant ce qui fut avant ou après ; pour quelques-uns même, j'ignore s'ils furent le rêve ou la réalité). Les voici. Je suis ligotté. Je veux délivrer mes bras, mais je n'y puis parvenir et je crie, je pleure, et mon cri m'est désagréable à moi-même, mais je ne puis m'arrêter. Quelqu'un

(1) N.-P. Zagoskine. *Le Comte L.-N. Tolstoï étudiant.* Istoriteskchi Viestnik (Messager historique), janvier 1894, page 87.

Digitized by Google

est près de moi, je ne sais pas qui, et se penche vers moi, tout cela dans la demi-obscurité. Mais je me rappelle qu'il y avait deux personnes et que mes cris agissaient sur elles; elles s'en inquiétaient mais ne me détachaient pas, ce que je désirais; et je criais encore plus fort. Il leur semblait que c'était nécessaire (de me tenir attaché) tandis que moi je sentais que ce n'était pas du tout nécessaire et voulais le leur exprimer. Et je poussais des cris aigus, désagréables pour moi-même, mais que je ne pouvais retenir. Je sens l'injustice et la cruauté non des gens, puisqu'ils me plaignent, mais du sort, et m'attendris sur moi-même. Je ne sais pas et ne saurai jamais ce que c'était. Etait-ce mon maillot quand j'étais encore nourrisson, d'où je tâchais de sortir mes bras, ou était-ce le maillot qu'on m'avait mis quand j'avais plus d'un an pour que je ne gratte pas mes boutons? Etait-ce un mélange de souvenirs, d'impressions nombreuses, comme il arrive dans le rêve? Mais il y a une chose sûre, c'est que cette impression est la première et la plus forte de toute ma vie. Et ce n'est pas mon cri, pas mes souffrances qui sont mémorables pour moi, mais la complexité, la contradiction des impressions. Je désire la liberté, elle ne peut gêner personne, et moi qui ai besoin de force je suis faible et ce sont eux qui sont forts.

« L'autre impression est joyeuse. Je suis assis dans un baquet, une odeur pas désagréable, nouvelle, d'une substance quelconque avec laquelle on frotte

Digitized by Google

mon petit corps m'entoure. C'était probablement du son qui devait être dans l'eau du baquet. La nouveauté de l'impression du son m'éveilla et pour la première fois je remarquai et aimai mon petit corps aux côtes visibles sur la poitrine, et le baquet poli, les bras découverts de ma vieille bonne, et l'eau chaude, et surtout la sensation des bords lisses, mouillés, du baquet, quand je passais les mains dessus.

« C'est étrange et terrible de penser que depuis ma naissance jusqu'à l'âge de trois ans, — période pendant laquelle on m'a allaité, emmaillotté, pendant laquelle j'ai commencé de grimper, de parler, de marcher, — j'ai beau chercher dans ma mémoire, je ne puis trouver aucun autre souvenir, sauf ces deux. Quand ai-je commencé? Quand ai-je commencé à vivre? Pourquoi m'est-il joyeux de me représenter ce temps, tandis qu'il m'est terrible de songer au moment où je rentrerai de nouveau dans cet état de mort duquel ne restera pas de souvenirs exprimables par des paroles? N'ai-je pas vécu alors, quand j'apprenais à regarder, écouter, comprendre, parler, quand je dormais, tétais, riais et égayais ma mère? J'ai vécu et vécu béatement! N'est-ce pas alors que j'ai acquis tout ce dont je vis maintenant, et tant et si rapidement que, durant tout le reste de ma vie, je n'ai pas acquis un centième de tout cela? De l'enfant de cinq ans jusqu'à moi, il n'y a qu'un pas. De l'enfant nouveau né jusqu'à cinq ans, il y a une distance

Digitized by Google

effrayante. De l'embryon au nouveau-né il y a un abîme; et du néant jusqu'à l'embryon, ce n'est déjà plus un abîme, mais quelque chose d'inconcevable. Ce n'est pas tout de dire que l'espace, le temps, la cause sont des formes de la spéculation et que le sens de la vie est en dehors de ces formes, mais toute notre vie n'est qu'une soumission de plus en plus grande à ces formes et de nouveau la délivrance d'elles.

« Mes souvenirs les plus lointains se rapportent ensuite à l'âge de quatre à cinq ans. Mais ils sont peu nombreux et aucun n'a trait à la vie en dehors de la maison.

« La nature, jusqu'à cinq ans, n'existe pas pour moi. Tout ce que je me rappelle se passe dans le lit, dans la chambre. Ni l'herbe, ni les feuilles, ni le ciel, ni le soleil n'existaient pour moi. Il est impossible qu'on ne m'ait pas donné pour jouer des fleurs, des feuilles, que je n'aie pas vu d'herbe, qu'on m'ait caché du soleil. Mais jusqu'à cinq ou six ans, aucun souvenir de ce que nous appelons la nature. Probablement qu'il faut s'éloigner d'elle pour la voir, tandis que moi j'étais la nature même.

« Après le baquet, le plus lointain souvenir est celui d'« Iéréméievna ». « Iéréméievna » c'était le mot avec lequel on nous effrayait quand nous étions enfants. Voici ce que je me rappelle à ce sujet. Je suis au lit, je suis gai et me sens bien comme toujours. Je n'y penserais pas, mais tout d'un coup, ma bonne ou quelque personne de notre

Digitized by Google

entourage, prononce quelque chose d'une voix nouvelle pour moi et s'en va ; alors, à la gaieté se joint la peur. Je me souviens que je n'étais pas seul, il y avait encore quelqu'un comme moi (probablement ma sœur cadette Machenka, d'une année plus jeune que moi, dont le lit était à côté du mien), je me souviens d'un tapis près de mon lit, et avec ma sœur nous nous réjouissons et avons peur de ce quelque chose d'extraordinaire qui est arrivé avec nous, et je me cache dans l'oreiller et je regarde la porte d'où j'attends quelque chose de nouveau et de gai. Et nous rions, nous nous cachons, nous attendons. Et voilà que paraît quelqu'un en robe et en bonnet comme je n'en ai jamais vus, mais je reconnais que c'est cette même personne qui est toujours avec moi (ma bonne ou ma tante, je ne sais) et cette personne dit d'une grosse voix quelque chose de terrible sur les enfants méchants et sur « Iéréméievna ». Je pousse des cris de peur et de joie. J'ai peur en effet, mais en même temps je suis content d'avoir peur et je désire que celle qui m'effraye ne sache pas que je l'ai reconnue.

« Nous nous taisons, mais bientôt nous nous mettons à chuchoter pour faire paraître de nouveau « Iéréméievna ».

« J'ai conservé un autre souvenir analogue à « Iéréméievna », probablement postérieur en date, car il est plus net, mais il m'est toujours resté incompréhensible.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

La maison natale de Tolstoï transportée d'Iasnaïa Poliana au bourg de Dolgoïe

Digitized by Google

Digitized by Google

« Dans ce souvenir le rôle principal est tenu par l'Allemand Féodor Ivanovitch, notre gouverneur, mais je suis sûr que je n'étais pas encore sous sa surveillance. Ce souvenir remonte donc au delà de mes cinq ans; et c'est la première impression que j'aie gardée de Féodor Ivanovitch. Ce souvenir remonte si loin que je ne me rappelle encore personne, ni mes frères, ni mon père; si je garde une représentation quelconque de quelqu'un, ce n'est que de ma sœur, et uniquement parce qu'elle avait peur, comme moi, d' « Iéréméievna ». A ce souvenir se joint celui que dans notre maison il y a un étage en haut. Comment suis-je allé là ? Y suis-je monté seul, quelqu'un m'a-t-il porté ? Je ne puis me souvenir. Mais je me rappelle que nous sommes nombreux, que nous tous faisons la ronde et nous tenons par la main, qu'il y a parmi nous des femmes étrangères (je me rappelle, je ne sais pourquoi, que c'étaient des blanchisseuses), et tous nous nous mettons à tourner et à sauter. Féodor Ivanovitch sautille aussi en soulevant trop haut les jambes et faisant trop de bruit, et au même moment, je sens que ce n'est pas bien, que c'est de la débauche; et il me semble que je me mis à pleurer et que tout fut terminé.

« C'est tout ce que je me rappelle avant l'âge de cinq ans. Je ne me rappelle ni mes bonnes, ni mes tantes, ni mes frères, ni mes sœurs, ni mon père, ni ma chambre, ni mes jouets. Mon souvenir se précise à dater du moment où je passai en bas,

Digitized by Google

chez Féodor Ivanovitch, avec les enfants plus âgés.

« C'est là que j'éprouvai pour la première fois, et, par conséquent, plus fort que jamais, le sentiment qu'on appelle sentiment du devoir, la croix, dit-on, que chacun doit porter. J'avais du regret à laisser ce à quoi j'étais habitué (habitué depuis l'éternité). Cela m'était triste, poétiquement triste, de me séparer non tant des gens, de ma sœur, de ma bonne, de ma tante, que de mon lit, de mes rideaux, de ma descente de lit, de mon oreiller, et cette nouvelle vie où j'entrais me paraissait terrible. Je tâchais de la trouver gaie. Je tâchais de croire aux paroles douces avec lesquelles Féodor Ivanovitch m'attirait à lui ; je tâchais de ne pas voir le mépris avec lequel mes aînés me recevaient parmi eux, moi, le cadet. Je tâchais de penser que c'était honteux pour un grand garçon de vivre avec des fillettes, et que cette vie en haut, avec la bonne, n'avait rien de bon. Mais au fond de l'âme j'étais profondément triste, je savais que je perdais irrémédiablement l'innocence et le bonheur. Et seuls le sentiment de dignité et la conscience de remplir un devoir me soutenaient. Plusieurs fois dans le cours de ma vie, il m'est arrivé de vivre de pareils moments. Aux carrefours de la vie, en m'engageant dans de nouveaux chemins, j'éprouvais la douleur douce de l'irrévocable, de l'irréparable. Je n'avais jamais pu croire que ce serait, bien qu'averti qu'on me ferait passer chez les garçons. Mais je me rappelle que la robe de chambre avec la

Digitized by Google

ceinture cousue dans le dos qu'on mit sur moi me donna l'impression d'être retranché pour toujours de l'étage supérieur, et ici, pour la première fois, j'ai remarqué non tous ceux avec qui j'avais vécu en haut, mais la personne principale que je ne remarquais pas auparavant : ma tante, Tatiana Alexandrovna. Je me la rappelle : pas grande, forte, les cheveux noirs, bonne, tendre, compatissante. Elle me mit la robe de chambre en m'embrassant, attacha la ceinture, et je voyais qu'elle sentait la même chose que moi : que c'était triste, affreusement triste, mais qu'il le fallait. Pour la première fois je sentis que la vie n'est pas un jeu, mais une chose difficile. Sentirai-je la même chose quand viendra la mort ? Comprendrai-je que la mort, ou la vie future, n'est pas un jeu, mais une chose difficile ?(1) »

Sur cette tante Tatiana Alexandrovna, L.-N. Tolstoï, dans « ses Souvenirs », donne les renseignements suivants : « Après mon père et ma mère, la personne qui eut le plus d'influence sur ma vie, ce fut Tatiana Alexandrovna Ergolskï, notre tante, comme nous l'appelions. C'était une parente très éloignée, du côté de ma grand'mère. Elle et sa sœur, Lise, qui épousa le comte Pierre Ivanovitch Tolstoï, restèrent très jeunes, orphelines et pauvres. Il y avait encore quelques frères que les parents mirent quelque part. Quant aux fillettes, Tatiana

(1) *Les Premiers Souvenirs* (Des notes auto-biographiques inédites), Œuvres complètes de L.-N. Tolstoï. Edition russe, 10e édition, vol. XIII, p. 515.

Digitized by Google

Séméonovna Skouratova, qui fut très puissante et célèbre dant tout le district de Tchérnsk, et ma grand'mère, résolurent de les élever. On fit des petits billets qu'on plaça sous les icônes, et après, on tira au sort : Lise alla chez Tatiana Séméonovna et la petite brunette chez ma grand'mère. Tanietchka, comme on l'appelait chez nous, était de l'âge de mon père ; elle était née en 1795. Elle fut élevée sur un pied d'égalité parfaite avec mes tantes, et tous l'aimaient tendrement. On ne pouvait, en effet, ne pas l'aimer, vu la fermeté, la résolution, la droiture de son caractère et, en même temps, son abnégation. Le fait suivant, qu'elle nous raconta en nous montrant une longue trace de brûlure sur l'avant-bras, donne une idée de son caractère : Encore enfants, elles avaient lu l'histoire de Muscius Scévola, et discutaient qu'aucune d'elles ne se déciderait à en faire autant. — « Moi... je le ferai ! » dit-elle. — « Tu ne le feras pas !» dit Iazikov, mon parrain, et, ce qui est aussi très caractéristique pour lui, il enflamma à la bougie une règle qui était toute noircie et fumée.— « Tiens, mets-la sur ton bras », dit-il. Elle tendit son bras blanc (les fillettes étaient toujours décolletées et bras nus) et Iazikov y posa la règle. Elle fronça les sourcils, mais ne retira pas son bras, et elle ne poussa un gémissement que quand la règle avec la peau se détacha de son bras. Quand les grands, voyant sa blessure, lui demandèrent comment elle s'était fait cela, elle leur répondit qu'elle l'avait fait

Digitized by Google

exprès pour sentir ce qu'avait éprouvé Muscius Scévola. Telle elle était en tout : résolue et dévouée.

« Elle devait être très attrayante avec sa longue tresse noire, souple, ses yeux noirs d'agathe et son expression énergique et animée. V.-J. Uchkov, le mari de la tante Pélagie Ilinichna, grand viveur, quand il était déjà tout vieux parlait d'elle avec ce sentiment des amoureux parlant de l'ancien objet de leur flamme. Il se rappelait d'elle : — « Toinette ! Oh, elle était charmante ! »

« Quand je commençai à la comprendre elle avait déjà plus de quarante ans, et je ne me suis jamais demandé si elle était belle ou non : je l'aimais tout simplement, et j'aimais ses yeux, son sourire, sa main brune, large, courte, traversée d'une veine énergique.

« Il est probable qu'elle aima mon père et que mon père l'aima ; mais elle ne l'épousa pas, dans sa jeunesse, afin qu'il pût se marier avec ma mère qui était riche ; et après la mort de ma mère elle ne l'épousa pas non plus, ne voulant point altérer les liens purs, poétiques qui l'unissaient à lui et à nous. Parmi ses papiers, dans un petit portefeuille de perles, on trouva le billet suivant écrit en 1836, six ans après la mort de ma mère :

« 16 août 1836, Nicolas m'a fait aujourd'hui une étrange proposition, celle de l'épouser, de servir de mère à ses enfants et de ne jamais les quitter. J'ai refusé la première proposition, j'ai pro-

Digitized by Google

mis de remplir l'autre tant que je vivrai (1).»

« Elle écrivit cela, mais elle n'en parla jamais à aucun de nous. Après la mort de mon père elle remplit son second désir. Nous avions deux tantes et notre grand'mère. Toutes avaient sur nous plus de droits que Tatiana Alexandrovna que nous appelions tante seulement par habitude, alors que notre parenté était si éloignée que je n'en ai jamais bien su le degré. Mais, par droit d'amour, comme Bouddha au cygne blessé, elle occupait dans notre éducation la première place; et nous le sentions.

« J'avais des élans d'amour passionné pour elle. Je me rappelle qu'une fois, sur le divan de notre salon, j'avais alors cinq ans, je m'étais couché derrière elle. Tendrement elle me toucha de la main. Je saisis cette main et me mis à la baiser et pleurai d'amour attendri pour elle.

« Elle avait été élevée comme une demoiselle de riche famille. Elle parlait et écrivait le français mieux que le russe, jouait admirablement du piano, mais, pendant trente ans, elle n'y toucha point. Elle se mit à jouer seulement quand déjà grand j'appris moi-même à jouer. Quand je jouais avec elle à quatre mains, elle m'étonnait par la correction et l'élégance de son jeu. Elle était très bonne pour les domestiques, ne leur parlait jamais durement, ne pouvait supporter même l'idée des coups, mais elle regardait les serfs comme des serfs, et se

(1) En français dans l'original.

Digitized by Google

tenait envers eux comme une dame. Quand, avec ses dépouilles mortelles, on traversa le village, de toutes les maisons sortirent des paysans et ils firent dire des prières. Son trait principal c'était l'amour, mais je dois dire à mon regret que c'était l'amour pour un seul homme, pour mon père. Ce n'est qu'en s'irradiant de ce centre que son amour s'étendait sur tous. On sentait qu'en nous elle n'aimait que lui, et elle aimait tous parce que toute sa vie n'était qu'amour.

« Par son amour elle avait sur nous les plus grands droits, mais nos tantes, surtout Pelagie Ilinichna, qui nous emmena à Kazan, avait des droits légaux et Tatiana Alexandrovna s'y soumit. Mais son amour n'en faiblit pas. Elle vécut alors chez sa sœur, la comtesse L.-A. Tolstoï, mais son cœur était avec nous, et dès qu'elle le pouvait elle venait nous rejoindre. Elle passa les vingt dernières années de sa vie avec moi à Iasnaia Poliana et ce fut pour moi un grand bonheur. Mais nous ne savions pas l'apprécier, d'autant plus que le vrai bonheur n'est jamais ni éclatant, ni remarqué. Je l'appréciais, mais pas suffisamment. Elle aimait à avoir dans sa chambre, en divers pots, des sucreries, des raisins, des gâteaux, des dattes; elle aimait à acheter de tout cela et à m'en régaler le premier; je ne puis oublier ni me rappeler sans de cruels remords que plusieurs fois je lui refusai de l'argent pour cela, tandis qu'elle, soupirant tristement, se taisait. Il est vrai qu'alors j'étais gêné,

Digitized by Google

mais maintenant je ne puis me rappeler sans horreur comment je le lui ai refusé.

« J'étais déjà marié; elle commençait à devenir faible; une fois, dans sa chambre, en se détournant (elle était prête à pleurer), elle me dit « Voilà, mes chers amis, ma chambre est très bonne et vous fera besoin, et si j'y mourais, fit-elle d'une voix tremblante, le souvenir vous la rendrait désagréable, alors donnez-moi une autre chambre pour que je ne meure pas ici. » Telle elle était depuis mon enfance, alors que je ne pouvais encore comprendre...

« Sa chambre était ainsi disposée : au coin gauche un chiffonnier plein de bibelots n'ayant de valeur que pour elle. A droite, une armoire à icônes et une grande image du saint Sauveur, encadrée d'argent. Au milieu, le divan sur lequel elle dormait; devant, une table; à droite, la porte de la chambre de sa bonne.

« J'ai dit que la tante Tatiana Alexandrovna eut une très grande influence sur moi. Cette influence provint, premièrement de ce que, encore enfant, elle me fit connaître le plaisir moral d'aimer. Et elle ne me l'apprit point par des mots, mais par toute sa personne. J'ai vu, j'ai senti combien c'était bon pour elle d'aimer et j'ai compris le bonheur de l'amour; deuxièmement : elle me fit comprendre le charme de la vie réfléchie et isolée (1).»

(1) Des notes mises à ma disposition, en brouillon, et non corrigées. P.B.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Dans le parc d'Iasnaïa Poliana

Digitized by Google

Digitized by Google

Mais nous en reparlerons en son temps.

Dans le chapitre consacré aux parents de Tolstoï, nous avons déjà mentionné que *l'Enfance*, *l'Adolescence* et *la Jeunesse* ne peuvent être regardées comme autobiographiques. Toutefois cette observation se rapporte plutôt aux faits extérieurs et aux images composées par l'auteur pour orner le tableau qu'il dépeint. Mais en ce qui concerne la description des états d'âme du héros de la nouvelle, nous pouvons affirmer que, sous telle ou telle autre forme, ces états d'âme furent ceux de l'auteur lui-même, c'est pourquoi il nous semble permis d'en user pour compléter notre biographie.

En outre, nous savons que certains types présentés dans cette œuvre sont écrits d'après nature. Ainsi l'Allemand Karl Ivanovitch Mayer n'est autre que Féodor Ivanovitch Roessel, précepteur allemand qui vécut dans la famille Tolstoï et que nous avons déjà mentionné. L.-N. Tolstoï lui-même parle de lui dans ses « Premiers Souvenirs ». Cette personne dut certainement avoir une grande influence sur le développement de l'âme de l'enfant, et il faut penser que cette influence était très bonne, car l'auteur de *l'Enfance* décrit avec une affection particulière sa nature honnête, droite, bonne et aimante. Ce n'est pas sans raison qu'il commença l'histoire de son *Enfance* précisément par le portrait de ce personnage. Féodor Ivanovitch est mort à Iasnaia Poliana et repose dans le cimetière de l'église paroissiale.

Digitized by Google

Un autre personnage de *l'Enfance*, l'innocent Gricha, bien qu'en partie imaginaire, porte indiscutablement quelques traits pris sur le vif, qui ont laissé en l'âme de l'enfant une trace profonde. Léon Nikolaiévitch lui consacre ces lignes touchantes en racontant la prière du soir qu'il avait entendue de lui : « Ces paroles étaient incohérentes, mais touchantes. Il priait pour tous ses bienfaiteurs (il appelait ainsi tous ceux qui le recevaient) et entre autres pour maman, pour nous. Puis il pria pour lui-même, demanda à Dieu le pardon de ses péchés et répéta : « Dieu, pardonne à mes ennemis ! » En geignant, il se leva et répéta encore et encore les mêmes paroles, se prosterna à terre et de nouveau se releva, malgré le poids des chaînes qui, en frappant la terre, faisaient un bruit sec, métallique... Gricha resta encore longtemps dans cet état d'extase religieuse, improvisant des prières. Tantôt il répétait plusieurs fois de suite : *Seigneur, aie pitié de nous*, mais chafois avec plus de force et d'expression ; tantôt il disait : *Pardonne-moi, Seigneur, enseigne-moi ce qu'il faut faire... enseigne-moi ce qu'il faut faire, ô Seigneur !* avec expression, comme s'il eût attendu la réponse immédiate à ses paroles ; tantôt on n'entendait que des sanglots plaintifs... Il se releva, croisa ses bras sur sa poitrine et se tut...

... « Que ta volonté soit faite ! s'exclama-t-il subitement avec une expression inimitable, et il se prosterna, le front à terre et pleura comme un enfant.

Digitized by Google

« Beaucoup d'eau a coulé depuis, beaucoup de souvenirs du passé ont perdu pour moi leur sens et sont devenus des rêves vagues, même le pèlerin Gricha a fini depuis longtemps son dernier voyage, mais l'impression qu'il produisit sur moi et le sentiment qu'il excita en moi ne sortiront jamais de ma mémoire.

« O grand chrétien Gricha ! Ta foi était si forte que tu sentais la proximité de Dieu ; ton amour si grand que les paroles coulaient d'elles-mêmes de tes lèvres, tu ne les contrôlais pas par la raison... Et quelle haute louange apportas-tu à sa magnificence quand, ne trouvant plus de paroles, tout en larmes, tu te prosternas sur le sol... (1). »

N'avons-nous pas le droit d'appeler cet homme le premier maître de la foi populaire qui s'est emparée de l'âme de Tolstoï après ses recherches infructueuses dans les sentiers de la théologie, de la philosophie et des sciences positives, et que lui, à son tour, a éclairée par la lumière de sa raison, purifiée et fortifiée dans la lutte et les souffrances qui accompagnent inévitablement toutes les recherches de la vérité ?

Nous trouvons dans ses souvenirs quelques indications à ce propos :

« L'innocent Gricha est un personnage inventé, dit Léon Nikolaievitch. Il y avait quantité d'innocents divers dans notre maison, et moi — j'en suis

(1) *L'Enfance.* Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï, tome I, pages 67-68.

Digitized by Google

profondément reconnaissant à mes maîtres, — j'étais habitué à les regarder avec le plus grand respect. Si quelques-uns d'entre eux manquaient de franchise, s'il y avait dans leur vie des moments de faiblesse, le but de leur existence, bien que pratiquement inepte, était si élevé que je suis heureux d'avoir appris dans l'enfance à comprendre inconsciemment la grandeur de leurs actes. Ils faisaient ce dont parle Marc-Aurèle : « Il n'y a rien de plus grand que de supporter le mépris pour la vie bonne. » La séduction de la gloire humaine qui se mêle toujours aux beaux actes est si nuisible, si inévitable qu'il est impossible de ne pas sympathiser aux tentatives non seulement de s'affranchir de la louange, mais même de provoquer le mépris des hommes. Maria Guerassimovna, la marraine de ma sœur, était une pareille innocente. Un autre innocent, Evdokimouchka, et quelques autres étaient également nos hôtes.

« Etant enfants, nous écoutions la prière non d'un innocent, mais d'un idiot, Achim, l'aide du jardinier, qui faisait ses prières dans la grande galerie de la maison d'été, entre les deux serres, et, en effet, j'étais profondément frappé et touché par sa prière où il parlait à Dieu comme à une personne vivante :

« Tu es mon médecin, tu es mon pharmacien », disait-il avec une confiance imperturbable. Et ensuite il chantait le verset du jugement dernier : Dieu séparant les justes des pécheurs et remplis-

Digitized by Google

sant de sable jaune les yeux de ces derniers...(1). » Parmi d'autres personnages secondaires de la nouvelle, nous mentionnerons Mimi et sa fille Katenka, « quelque chose comme le premier amour ». Sous le nom de Mimi, Tolstoï a décrit la gouvernante de leurs voisins, et sous celui de Katenka une pupille de la famille Tolstoï : Dounietchka Témiachev.

Voici comment, dans ses souvenirs, Léon Nikolaievitch parle de cette Dounietchka :

« Outre mes frères et ma sœur, depuis l'âge de cinq ans grandissait avec nous une fillette de mon âge, Dounietchka Témiachev. Je dois dire qui elle était et comment elle vint chez nous. Parmi les visiteurs mémorables pour moi, dans mon enfance, outre le mari de ma tante Uchkov, qui avait un aspect étrange pour les enfants avec ses moustaches noires, ses favoris, ses lunettes (j'aurai encore beaucoup à parler de lui), mon parrain S.-J. Iazikov, extraordinairement laid et tout pénétré de l'odeur du tabac — il avait trop de peau sur son grand visage et la tirait perpétuellement en grimaces les plus étranges, — et nos deux voisins, Ogarev et Isléniev, se trouvait encore un parent très lointain, par Gortchakov, le riche célibataire Témiachev, qui appelait mon père son frère et nourrissait pour lui une affection enthousiaste. Il vivait à quarante verstes de Iasnaia Poliana, au village de Pirogovo. Une fois il nous apporta de

(1) Addition faite par L.-N. Tolstoï à la lecture du manuscrit. P. B.

Digitized by Google

chez lui des petits cochons à la queue en tire-bouchon qu'on disposa sur un grand plateau dans l'office. Témiachev, Pirogovo et les petits cochons s'unissaient pour moi en une seule image.

« En outre Témiachev nous était mémorable parce qu'il jouait dans la salle un motif de danse quelconque (le seul morceau qu'il sût jouer) et nous forçait à danser aux sons de cette musique. Quand nous demandions ce qu'il fallait danser, il nous répondait qu'avec cette musique on pouvait danser toutes les danses, et nous aimions à en profiter.

« Un soir d'hiver, nous venions de prendre le thé, nous devions bientôt aller au lit et mes yeux commençaient à se fermer. Tout à coup, de l'office quelqu'un entra au salon où tous étaient réunis, et où brûlaient deux bougies, si bien qu'on était dans une demi-obscurité. Il entra par la grande porte ouverte, d'un pas rapide, en bottes souples, et, arrivé au milieu du salon, il tomba à genoux. Sa longue pipe allumée, qu'il tenait à la main, se heurta contre le parquet, et des étincelles jaillirent et éclairèrent le visage de l'homme prosterné : c'était Témiachev. Je ne me rappelle pas ce qu'il dit à mon père en tombant à genoux devant lui. J'appris seulement plus tard qu'il s'était ainsi prosterné devant mon père, parce qu'il avait amené avec lui sa fille naturelle Dounietchka, dont il avait déjà parlé à mon père, pour que mon père la fasse élever avec ses enfants.

« De ce jour parut chez nous une fillette de mon

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Ruines des Vieilles Tours à l'entrée du parc d'Iasnaïa Poliana

Digitized by Google

Digitized by Google

âge, au visage large, Dounietchka. Avec elle restait aussi sa vieille bonne Euphrasie, une grande vieille, ridée, avec une grosse gorge de dindon où se trouvait une sorte de boule qu'elle nous faisait tâter.

« L'apparition de Dounietchka dans notre maison était liée avec un arrangement compliqué entre mon père et Témiachev. Voici en quoi il consistait :

« Témiachev était très riche et n'avait pas d'enfants légitimes. Il avait deux filles : Dounietchka et Verotchka, une petite bossue, d'une serve affranchie Marfoucha. Comme héritiers, Témiachev avait ses deux sœurs. Il leur laissait tous ses domaines sauf Pirogovo, où il vivait, et qu'il désirait transmettre à mon père pour qu'il en remît la valeur, trois cent mille roubles (on disait toujours que Pirogovo était un morceau d'or et valait beaucoup plus), aux deux fillettes. A cette fin, voici ce qu'on avait inventé : Témiachev faisait un acte de vente par lequel il vendait Pirogovo à mon père, pour trois cent mille roubles, et mon père souscrivait des billets à ordre à trois personnes : Isléniev, Iazikov et Glébov, de cent mille roubles chacun. En cas de mort de Témiachev, mon père recevrait le domaine, expliquerait à Glébov, Iazikov et Isléniev dans quel but ces billets avaient été souscrits et les trois cent mille roubles iraient aux deux fillettes.

« Je fais peut-être quelque erreur dans mon explication de cet arrangement, mais je sais sûrement que le domaine Pirogovo passa chez nous à la mort

Digitized by Google

de mon père, et qu'il existait trois billets à ordre aux noms d'Isleniev, Glebov, et Iazikov, que la tutelle a payé ces trois billets à ordre, que les deux premiers ont donné chacun cent mille roubles aux deux fillettes et qu'Iazikov s'est approprié les cent mille roubles qui ne lui appartenaient pas. Mais nous en reparlerons plus tard.

« Dounietchka vécut donc chez nous. C'était une enfant charmante, simple, douce, mais pas intelligente et très pleurnicheuse. Je me souviens que, sachant déjà lire et écrire le français, on me força de lui apprendre les lettres.

« D'abord tout alla bien (nous avions l'un et l'autre cinq ans). Mais peu après, lasse sans doute, elle cessa de nommer exactement la lettre que je lui montrais. J'insistai. Elle pleura, j'en fis autant et quand on vint vers nous, nous ne pûmes prononcer un mot, tellement nous pleurions.

« Je me rappelle aussi qu'une fois, une prune ayant été dérobée de l'assiette, Féodor Ivanovitch ne pouvant découvrir le coupable, d'un air très sérieux, sans nous regarder, nous dit :

« Avoir mangé la prune ce n'est rien; mais si celui qui l'a mangée a avalé le noyau, il peut en mourir. » Dounietchka, prise de peur, cria qu'elle avait craché le noyau. Je me rappelle encore ses abondantes larmes quand elle et mon frère Mitenka inventèrent un jeu qui consistait à se cracher mutuellement dans la bouche une petite chaînette de cuivre. Elle la souffla si fort, et Mitenka ouvrait une

Digitized by Google

si large bouche, qu'il avala la chaînette. Elle resta inconsolable jusqu'à ce que le docteur fût venu et nous ait rassurés tous.

« C'était une enfant sans intelligence, mais bonne et simple, et surtout tellement innocente qu'entre nous, les garçons, et elle il n'y eut jamais que des rapports fraternels (1). »

Excessivement intéressants et précieux, bien que peu nombreux, sont les renseignements que L.-N. Tolstoï donne des domestiques qui entourèrent son enfance. Ces renseignements servent de supplément à ce qu'il a écrit dans *l'Enfance*. Nous les empruntons à ses souvenirs.

« J'ai décrit assez exactement Prascovie Issaievna dans *l'Enfance*. Tout ce que j'ai dit d'elle est réel. Prascovie Issaievna était une femme de charge, très respectable; dans sa petite chambre se trouvait notre vase de nuit d'enfant. Une des impressions très agréables que je me rappelle, c'était, après la leçon, ou au milieu de la leçon, d'aller s'asseoir dans sa chambre, et de causer avec elle ou de l'écouter.

« Elle aimait probablement à nous voir dans ce moment de franchise particulièrement heureuse et tendre : — « Prascovie Issaievna, comment grand-père faisait-il la guerre? A cheval? » lui demandait-on, en s'efforçant, uniquement pour causer et écouter. — « Il a fait la guerre de toutes les façons;

(1) Des notes mises à ma disposition, en brouillon, et non corrigées. P. B.

Digitized by Google

à cheval et à pied, aussi il a été général en chef », répondait-elle ; et, ouvrant son armoire, elle y prenait de la résine parfumée qu'elle appelait le « parfum d'Otchakov ». D'après elle, le grand-père aurait rapporté cette résine d'Otchakov. Elle allumait le papier à la veilleuse de l'icône et répandait un agréable parfum.

« Outre l'offense qu'elle me fit une fois en me frappant avec une serviette mouillée, ce que j'ai décrit dans *l'Enfance*, elle m'offensa une autre fois encore. L'une de ses fonctions était de nous donner des lavements quand c'était nécessaire. Un matin, je n'étais déjà plus avec les femmes, mais avec Féodor Ivanovitch, nous venions de nous lever, mes frères étaient déjà habillés, moi j'étais en retard et allais ôter ma robe de chambre et m'habiller, quand d'un pas rapide de vieille entra Prascovie Issaievna avec son instrument. L'instrument consistait en une seringue enveloppée, je ne sais pourquoi, d'une serviette qui n'en laissait voir qu'un petit bout, jaune ; elle avait en plus une petite tasse contenant de l'huile d'olive dans laquelle elle plongeait la seringue. En m'apercevant, Prascovie Issaievna décida que c'était sur moi que ma tante avait ordonné de faire l'opération ; en réalité, c'était pour Mitenka ; mais lui, par hasard ou par ruse, se sentant menacé d'une opération que nous tous détestions, s'était habillé très vite et avait quitté la chambre. Et j'eus beau jurer que le lavement n'était pas pour moi, elle me l'administra.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'Allée de Bouleaux du Parc d'Iasnaïa Poliana, conduisant à la maison

Digitized by Google

Digitized by Google

« En dehors de son dévouement et de son honnêteté, je l'aimais particulièrement parce qu'elle et la vieille Anna Ivanovna me paraissaient les représentants du côté mystérieux de la vie du grand-père, avec son parfum d'Otchakov.

« Anna Ivanovna vivait sans travailler; deux fois elle vint à la maison et je la vis. On disait qu'elle avait cent ans; elle se rappelait Pougatchev. Elle avait des yeux très noirs et une seule dent. Elle avait une de ces vieillesses qui font peur aux enfants.

« Tatiana Philippovna était une jeune servante, petite, brune, aux mains potelées, elle secondait la vieille bonne Annouchka, que je me rappelle à peine, précisément parce que je ne me connus jamais sans elle. Et de même que je ne me rappelle pas ce que j'étais, je ne me rappelle pas Annouchka.

« Je me souviens de Tatiana Philippovna encore pour cette cause qu'elle fut plus tard la bonne de mes nièces et de mon fils aîné. C'était une de ces créatures touchantes, issues du peuple, qui s'habituaient tant à la famille de leurs maîtres qu'elles y mettaient tous leurs intérêts et ne laissaient pour leurs parents que la possibilité de mendier et d'hériter de l'argent qu'elles avaient gagné. Toujours elles ont des frères, des maris ou des fils dépensiers. Tels étaient, autant que je m'en souviens, le mari et le fils de Tatiana Philippovna.

« Je me rappelle avec quelle souffrance résignée

Digitized by Google

elle mourut dans notre maison, à cette même place où je suis assis maintenant pour écrire ces souvenirs.

« Son frère, Nicolas Philippovitch, était cocher; non seulement nous l'aimions, mais, comme la plupart des enfants des maîtres, nous avions pour lui un très grand respect. Il portait de grandes bottes toutes particulières et de lui émanait toujours une odeur agréable de fumier; sa voix était douce et sonore.

« Je dois mentionner aussi le sommelier Vassili Troubetzkoï. C'était un homme agréable, affectueux, qui, évidemment, aimait beaucoup les enfants; c'est pourquoi il nous aimait, et, en particulier, Serge, chez qui il servit plus tard et mourut. Je me rappelle le bon sourire de son visage doux, ridé, et aussi l'odeur particulière, quand il nous soulevait dans ses bras et nous mettait sur un plateau (c'était un de nos grands plaisirs) et que nous lui criions : « A moi ! A mon tour ! » et il nous portait jusqu'à la réserve, endroit mystérieux pour nous où était l'entrée de la cave. Un des vifs souvenirs liés à lui, c'est son départ pour Tcherbatchevka, domaine de la province de Koursk, que mon père avait hérité de Mme Pérovsky. C'était (le départ de Vassili Troubetzkoï) pendant les fêtes de Noël, au moment où nous tous, les enfants, et quelques domestiques, jouions dans le salon.

« Sur les divertissements de Noël, il faut dire quelques mots. Voici en quoi ils consistaient. Tous

Digitized by Google

les domestiques, très nombreux, une trentaine, se costumaient de différentes façons, venaient dans notre maison où ils jouaient à divers jeux, et dansaient aux sons du violon du vieux Grégori qui ne paraissait à notre maison qu'à cette époque. C'était très gai. Les masques, comme toujours, c'étaient l'ours et son montreur, la chèvre, les Turcs et les Turques, les Tyroliens, les brigands ; les paysans se déguisaient en femmes, et les femmes en hommes. Je me rappelle que quelques-unes me paraissaient fort braves, et en particulier Macha, costumée en Turque.

« Parfois, tante nous habillait aussi. Nous convoitions surtout une ceinture quelconque ornée de pierreries et des serviettes de mousseline, brodées d'or et d'argent, et je me trouvais très beau avec mes moustaches au bouchon brûlé. Je me rappelle que, regardant dans le miroir mon visage orné de moustaches et de sourcils noirs, je ne pouvais retenir un sourire de plaisir, alors qu'il me fallait avoir la mine grave d'un Turc.

« Tous ces gens masqués se promenaient dans toutes les chambres et on les régalait de diverses friandises. Une fois, pendant les fêtes de Noël, dans ma tendre enfance, tous les Isléniev vinrent chez nous déguisés : le père, — le grand-père de ma femme, — ses trois fils et ses trois filles. Tous avaient de ces costumes extraordinaires pour nous. Il y en avait un qui représentait une grosse botte, l'autre un paillasse de carton, et encore d'autres

Digitized by Google

choses... Les Isléniev, qui venaient de quarante verstes, s'étaient arrêtés dans le village pour se déguiser. En entrant au salon, Isléniev s'assit au piano et chanta des vers composés par lui, sur un motif que je me rappelle encore. Voici ces vers :
« Nous sommes venus ici vous féliciter pour la « nouvelle année. Si nous parvenons à vous amu- « ser nous en serons charmés. »

« Tout cela nous semblait extraordinaire, et probablement que les grandes personnes y prenaient aussi du plaisir. Mais le mieux pour nous, les enfants, c'étaient les domestiques. Ces divertissements avaient lieu les premiers jours de Noël, et la veille du nouvel an, parfois aussi, après, jusqu'à l'Epiphanie. Mais, après le nouvel an, il y avait déjà moins de monde, et les jeux manquaient d'entrain.

« Vassili partit à Tcherbatchevka un de ces jours de fête. Je me rappelle que nous étions assis en rond, au coin du salon, sur des chaises de bois à sièges de cuir faites à la maison; le salon était à peine éclairé et nous jouions au « rouble ». L'un marchait et devait trouver un rouble que les autres faisaient circuler de main en main en chantant : « Le rouble court ! le rouble court ! » Je me rappelle qu'une des domestiques chantait ces paroles d'une voix particulièrement agréable. Tout d'un coup la porte de l'office s'ouvrit et Vassili, boutonné différemment qu'à l'habitude, sans plateau ni vaisselle, passa dans le cabinet de mon

Digitized by Google

père. C'est alors que j'appris que Vassili partait comme intendant à Tcherbatchevka. Je comprenais que c'était avantageux pour lui et m'en réjouissais, mais en même temps j'étais triste à la pensée de me séparer de lui, à l'idée qu'il ne serait plus à la réserve et ne nous y porterait plus sur un plateau; mais je ne comprenais même pas et ne croyais pas qu'un tel changement pût s'accomplir. Je devins horriblement triste, et le motif : « Le rouble court ! » me parut infiniment mélancolique.

« Quand Vassili revint de chez notre tante et, avec un bon sourire, s'approcha de nous et nous baisa l'épaule, j'éprouvai pour la première fois de l'horreur et de la crainte devant l'inconstance de la vie, et de la pitié et de l'affection pour l'aimable Vassili. Quand, plus tard, je le rencontrai, je ne vis déjà plus en lui qu'un bon ou mauvais intendant, un brave homme, comme je le supposais, mais je ne retrouvai nulle trace de l'ancien sentiment fraternel, humain (1). »

Les souvenirs de la tendre enfance se conservent par des voies mystérieuses quelconques qui échappent à la raison humaine, et non seulement ils se conservent, mais comme le grain jeté sur la bonne terre, ils germent quelque part, dans les profondeurs cachées de l'âme, et tout d'un coup, après bien des années, épanouissent au monde leur tigelle vert clair.

Telle semence, dans la tendre enfance, furent les

(1) Notes mises à ma disposition, en brouillon, et non corrigées. P. B.

Digitized by Google

jeux des frères cadets avec l'aîné Nikolenka, dont Léon Nikolaievitch, dans ses notes, rappelle souvent l'influence sur toute sa vie. Tels sont les souvenirs sur la « Montagne des Fanfarons », sur les « Frères Fourmis » et sur le « Petit bâton vert ».

« Oui, la « Montagne des Fanfarons », c'est l'un des souvenirs les plus lointains, les plus chers, les plus importants. Mon frère aîné, Nikolenka, avait six ans de plus que moi. Il avait de dix à onze ans et, par conséquent, moi, de quatre à cinq, quand il nous conduisait à la « Montagne des Fanfarons ».

« Je ne sais comment cela se fit, mais nous lui disions « vous ». C'était un enfant extraordinaire, et, dans la suite, un homme aussi extraordinaire. Tourgueniev a dit de lui avec raison : « Il n'a pas précisément ces défauts qui sont nécessaires pour être écrivain. » Il n'avait pas le défaut principal nécessaire pour cela : il n'avait pas d'ambition. Il se désintéressait complètement de l'opinion que pouvaient avoir de lui les autres. Mais il possédait des qualités d'écrivain ; — il avait avant tout le goût fin, artistique, le sentiment très développé de la mesure, la bonne humeur, la gaieté, une imagination extraordinaire, inépuisable et véridique, des idées très hautes sur la vie, et tout cela sans la moindre forfanterie. Il avait tant d'imagination qu'il pouvait improviser des contes ou des histoires de brigands ou des histoires humoristiques, genre de Mme Ratcliffe, sans arrêt, des heures entières, et

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Parc d'Iasnaïa Poliana, pris de loin

Digitized by Google

Digitized by Google

avec tant d'assurance qu'on oubliait que c'était une invention. Quand il ne racontait pas ou ne lisait pas, (et il lisait beaucoup), il dessinait. Il dessinait presque toujours des petits diables avec des cornes et des moustaches retroussées qui s'accrochaient entre eux dans les poses les plus variées et qui étaient occupés des choses les plus diverses. Ces dessins étaient également pleins d'imagination et d'humour.

« Une fois, nous avions moi, cinq ans, Mitenka, six, Sérioja, sept, il nous déclara qu'il avait un secret, qui, une fois révélé, ferait que tous les hommes soient heureux. Il n'y aurait plus ni maladies, ni chagrins, personne ne se fâcherait et tous s'aimeraient, tous deviendraient les « Frères Fourmis ». Il voulait probablement dire les « Frères Moraves » (1), dont il avait entendu parler ou dont il avait lu l'histoire, mais dans notre langage c'était les « Frères Fourmis » : et je me rappelle que le mot « Fourmis » nous plaisait particulièrement, nous rappelant la fourmilière. Nous inventâmes même le jeu des « Frères Fourmis ». Il consistait en ceci : nous nous asseyions sous des chaises que nous entourions de caisses et recouvrions de châles, et nous restions là, dans l'obscurité, serrés l'un contre l'autre. Je me rappelle avoir éprouvé à ce jeu un sentiment d'amour et d'attendrissement, et j'aimais beaucoup ce jeu. La fraternité des Fourmis nous était révélée, mais le secret principal : que faire pour que les hommes

(1) Fourmi, en russe, *mouravei*.

Digitized by Google

n'aient plus de malheur, ne se querellent jamais et soient toujours heureux, était écrit par lui, nous disait-il, sur un petit bâton vert, et ce bâton vert était enfoui dans le chemin, au bord d'un ravin (Starï-Zakaz), à cet endroit où, puisqu'il faudra quelque part enfouir mon corps, j'ai demandé d'être enseveli en souvenir de Nikolenka.

« Sauf ce bâton, il y avait encore une certaine montagne, la « Montagne des Fanfarons », où il nous disait pouvoir nous conduire, si nous remplissions toutes les conditions exigées pour cela. Ces conditions étaient : 1° Se mettre dans un coin et ne pas penser à l'ours blanc. Je me rappelle que je me mettais dans un coin et faisais des efforts inouïs, mais vains, pour ne pas penser à l'ours blanc. 2° Passer sans buter sur les fentes du plancher; et, 3° Pendant une année ne pas voir un lièvre ni vivant, ni mort, ni rôti. Ensuite il fallait jurer de ne révéler à personne ce secret. Celui qui remplirait ces conditions et d'autres encore plus difficiles qui lui seraient posées après, celui-ci pourrait obtenir la réalisation d'un souhait quel qu'il fût. Nous devions formuler nos souhaits. Sérioja désirait savoir faire des chevaux et des poules en cire ; Mitenka pouvoir dessiner toutes sortes d'objets, en grand, comme les peintres. Moi, je ne pouvais rien inventer, sauf le désir de tout dessiner en petit.

« Tout cela, comme il arrive chez les enfants, fut bientôt oublié, et personne ne monta sur la « Mon-

Digitized by Google

tagne des Fanfarons », mais je me rappelle l'importance mystérieuse avec laquelle Nikolenka nous consacrait dans ces secrets et notre respect et notre crainte devant ces choses qu'il nous révélait. J'étais surtout fortement impressionné par l'union des Fourmis et le mystérieux bâton vert, lié à elle, qui devait faire heureux tous les hommes.

« A ce que je pense maintenant, Nikolenka avait probablement entendu ou lu quelque chose des francs-maçons, de leur aspiration à faire le bonheur de l'humanité et des rites mystérieux de l'intronisation; il avait probablement aussi entendu parler des « Frères Moraves », et son ardente imagination avait uni cela en un tout, et dans son amour pour les hommes il avait inventé toute cette histoire, s'en amusait lui-même et nous mystifiait avec ses racontars.

« L'idéal des « Frères Fourmis » qui se serrent avec amour l'un contre l'autre, seulement pas sous des chaises recouvertes de châles, mais sous la voûte céleste, cet idéal de l'amour de tous les hommes est resté pour moi le même. Et si alors je croyais à l'existence d'un bâton vert sur lequel était écrit ce qui devait détruire le mal parmi les hommes et leur donner le plus grand bien, je crois maintenant que cette vérité existe, qu'elle sera révélée aux hommes et leur donnera ce qu'elle promet (1). »

Les souvenirs de Tolstoï sur son frère Dmitri

(1) Des notes mises à ma disposition, en brouillon, et non corrigées. P. B.

Digitized by Google

se rapportent à la période de la jeunesse ; ici nous citerons un extrait de ses souvenirs sur son frère Serge, qui datent de l'enfance.

« Avec Mitenka, j'étais camarade. Je respectais Nikolenka, mais Serge je l'admirais et l'imitais. Je l'aimais et aurais voulu être lui.

« J'admirais son joli visage, sa belle voix, — il chantait toujours, — ses dessins, sa gaîté, et surtout, c'est étrange à dire, la spontanéité de son égoïsme. Je me rappelle que j'étais toujours préoccupé de ma personne : je sentais toujours, exactement ou non, ce qu'on pensait de moi, les sentiments que j'inspirais aux autres, et cela me gâtait toute joie. C'est probablement pourquoi j'aimais tant chez les autres le contraire de ce sentiment : la spontanéité de l'égoïsme. Et c'est pourquoi j'aimais particulièrement Serge. Le mot *aimer* n'est pas juste ici. Nicolas, je l'aimais ; mais Serge, je l'admirais comme un être tout à fait étranger à moi, incompréhensible. Cette vie d'un être humain me paraissait très belle, mais je ne la comprenais pas ; elle restait mystérieuse pour moi et c'est pourquoi particulièrement attirante.

« Il est mort ces jours-ci ; et durant sa maladie, avant sa mort, et en mourant, il me fut aussi incompréhensible, aussi cher, qu'à l'époque lointaine de l'enfance. Devenu vieux, vers la fin de sa vie, il m'aimait davantage ; il appréciait mon amitié, il était fier de moi. Il désirait partager mes opinions, mais ne le pouvait pas, et, jusqu'à la fin, il resta

Digitized by Google

tel qu'il était : un être original, beau, raffiné, fier et, principalement, sincère à un degré que je n'ai jamais vu atteindre. Il était ce qu'il était, ne cachait rien et ne voulait paraître rien.

« J'aurais toujours voulu me trouver en la société de Nicolas, lui causer, discuter avec lui. Serge, je ne voulais que lui ressembler. Ce désir de l'imiter remonte à ma tendre enfance. Il avait des poules et des poulets. Je voulus les pareils. Ce fut peut-être ma première initiation à la vie des animaux. Je me souviens des poulets de diverses races : gris, bruns, huppés, qui accouraient à notre appel. Je me rappelle comme nous leur donnions à manger et détestions le grand coq hollandais qui les pourchassait. C'était Serge qui avait inventé ces poulets.

« Il les avait demandés. J'avais suivi son exemple. Sur une grande feuille de papier, Serge dessinait en couleur (admirablement bien, me semblait-il) des poulets et des coqs et je faisais la même chose, mais beaucoup plus mal. (C'était en cet art que je voulais me perfectionner par la « Montagne des Fanfarons »). C'était Serge qui avait inventé, quand les doubles fenêtres étaient placées pour l'hiver, de nourrir les poules par les fentes de la porte, et, à cet effet, nous faisions tous deux des espèces de grandes saucisses de pain blanc et de pain noir, car je l'imitais aussi en cela. »

Ajoutons encore quelques souvenirs détachés que nous a racontés Léon Nikolaievitch et auxquels il

Digitized by Google

n'est pas possible d'assigner d'ordre chronologique, comme à la plupart des récits de sa tendre enfance. Néanmoins, il serait regrettable de les omettre, puisqu'ils donnent encore quelques traits précieux sur le caractère de sa vie d'enfant.

« Un souvenir d'enfance sur un événement infime, m'a raconté Tolstoï lui-même, m'a laissé une très forte impression : Je me rappelle qu'une fois, dans notre chambre d'enfant, en haut, était assis Témiachev. Il causait avec Féodor Ivanovitch. Je ne me rappelle pas à quel propos, mais il était question de l'observance des jeûnes, et Témiachev, ce bon Témiachev, dit très naturellement : « Mon cuisinier (ou le valet, je ne me souviens pas) a mangé de la viande pendant le carême; je l'ai fait enrôler. » Je me rappelle ce cas, qui me parut quelque chose d'étrange et d'incompréhensible.

« Un autre souvenir mémorable, ce fut l'arrivée de Pierre Ivanovitch Tolstoï, le père de Valérien, mari de ma sœur, qui venait au salon en robe de chambre. Nous ne comprenions pas pourquoi il en usait ainsi, nous avons appris ensuite qu'il était alors dans la dernière période de la phtisie. Encore un autre événement fut l'arrivée de son frère, le célèbre Américain, Féodor Tolstoï. Je me souviens qu'il arriva en voiture de poste ; il entra dans le cabinet de mon père et demanda un pain particulier français ; il ne mangeait pas l'autre. Ce jour-là mon frère Serge avait un affreux mal de dents. Ayant appris cela il déclara qu'il pouvait faire

Digitized by Google

cesser le mal par magnétisme. Il rentra dans le cabinet, referma la porte derrière lui et quelques minutes après il en sortit avec deux mouchoirs de batiste et dit : « Quand tu mettras celui-là le mal passera et celui-ci c'est pour que tu dormes bien. » On prit les mouchoirs, on les mit à Serge et il nous est resté l'impression que tout se passa comme il l'avait dit.

« Je me rappelle son beau visage bronzé, rose, avec d'épais favoris blancs descendant jusqu'au coin de la bouche. Je voudrais raconter beaucoup sur cet homme extraordinaire, criminel et séduisant. »

Nous terminerons ce chapitre de l'enfance par les souvenirs poétiques de Léon Nikolaievitch, pris de sa nouvelle *l'Enfance*.

« Heureuse, heureuse époque de l'enfance à jamais disparue ! Comment ne pas l'aimer, comment ne pas en caresser le souvenir ? Ce souvenir rafraîchit, réconforte mon âme, il est la source de mes meilleures joies...

« ... Après la prière je me glisse sous ma petite couverture, et mon âme est calme, claire, légère ; les rêves succèdent aux rêves; mais quels sont-ils? Ils sont insaisissables, mais pleins d'amour pur et de l'espoir d'un bonheur sans nuages. Je songe parfois au triste sort de Karl Ivanovitch, le seul homme que je sache malheureux, et il me fait tant de peine et je l'aime tant, que des larmes coulent de mes yeux et que je dis : Que Dieu lui donne le bonheur

Digitized by Google

et à moi la possibilité de le secourir et de soulager son infortune ; et je suis prêt à tout sacrifier pour lui. Après je prends mon jouet favori, un petit lapin ou un chien en faïence. Je l'enfonce dans le coin de mon oreiller de duvet et j'admire comme il est bien là, et comme il a chaud. Je prie encore Dieu pour qu'il donne le bonheur à tous, pour que tous soient contents, et qu'il fasse beau demain pour la promenade ; je me retourne de l'autre côté, les pensées et les rêves se mêlent, se confondent, et je m'endors doucement, tranquillement, le visage encore tout mouillé de larmes.

« Candeur, insouciance, besoin d'aimer, foi de l'enfance, vous retrouverai-je jamais ? Quelle époque peut être supérieure à celle où les deux meilleures vertus, la joie innocente et le besoin illimité d'amour, sont les seuls ressorts de la vie ?

« Où sont ces prières ardentes ? Où, ce don précieux, ces larmes pures d'attendrissement ? L'ange consolateur accourait avec un sourire, essuyait les larmes et soufflait de doux rêves à l'imagination innocente de l'enfant.

« La vie a-t-elle donc laissé dans mon cœur une trace si pénible que, pour toujours, se sont éloignés de moi ces larmes et ces transports ?

« Seuls les souvenirs sont-ils donc restés (1) ? »

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. Edition Stock. T. Ier, *l'Enfance*, pages 85-88 et 89.

Digitized by Google

Tolstoï causant avec son frère Serge peu de temps avant la mort de ce dernier

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE II

L'ADOLESCENCE

Quand L.-N. Tolstoï entra dans l'adolescence, le moment des études sérieuses était venu pour ses frères aînés, Nicolas et Serge. C'est pourquoi, au début de l'automne 1836, la famille Tolstoï vint habiter Moscou, et s'installa rue Plustchikha, dans la maison de Stcherbatchev. Cette maison existe encore, en face l'église de Notre-Dame de Smolensk. Elle est dans la cour, et sa façade fait un angle aigu avec la direction de la rue.

Ils y passèrent l'hiver 1836-1837 et y vécurent encore après la mort de leur père.

Un jour, au cours de l'été 1837, le père de Léon Nikolaievitch partit pour ses affaires, à Toula. En allant voir son ami Témiachev, en pleine rue il tomba foudroyé par une attaque d'apoplexie. Certains supposèrent que son valet de pied l'avait empoisonné, car on ne retrouva pas son argent, et plus tard, à Moscou, une mendiante mystérieuse rapporta chez Tolstoï des titres nominatifs.

Le corps de Nicolas Ilitch fut transporté de Toula

Digitized by Google

à Iasnaia Poliana et ce furent sa sœur, Alexandra Ilinichna, et son fils aîné, Nicolas, qui l'ensevelirent.

La mort de son père fut l'une des impressions les plus fortes de l'enfance de Léon Nikolaievitch. Cette mort, dit-il, pour la première fois provoqua en lui le sentiment de la crainte religieuse devant les questions de la vie et de la mort. Comme son père n'était pas mort en sa présence, pendant longtemps il ne put croire qu'il n'était plus. Longtemps après, en rencontrant des inconnus dans les rues de Moscou, il était presque convaincu qu'il allait se trouver vis-à-vis de son père vivant, et ce sentiment d'espoir et d'incroyance en la mort provoquait en lui un attendrissement particulier.

Après la mort du père, la famille resta à Moscou l'été, et ce fut la première fois, et peut-être la seule, que Léon Nikolaievitch passa l'été en ville. Il a gardé une vive impression de leur voyage hors de la ville, avec quatre bais qu'on avait, pour ce voyage, attelés en flèche : la beauté des environs de Kountzevo, de Neskoutchnoié, et, avec cela, les odeurs nauséabondes des fabriques qui déjà gâtaient les environs de Moscou.

La mort de son fils fut un coup terrible pour la grand'mère Pélagie Nikolaievna. Elle ne cessait de pleurer, et donnait l'ordre de laisser ouverte toute la nuit la porte de la chambre voisine, prétendant voir là son fils et causer avec lui. Et parfois elle demandait avec effroi à ses filles : « Est-ce vrai ? Est-ce possible qu'il n'existe plus ! »

Digitized by Google

Elle mourut neuf mois après lui, de chagrin et de douleur.

La mort de sa grand'mère fut pour Léon Nikolaievitch l'occasion de nouvelles réminiscences sur l'importance religieuse de la vie et de la mort. Cette influence, bien qu'inconsciemment sans doute, fut très forte. La grand'mère souffrit longtemps, à la fin elle fut atteinte d'hydropisie. Léon Nikolaievitch se rappelle l'effroi qu'il éprouva quand on le conduisit près d'elle pour lui dire adieu. Couchée haut sur le lit blanc, toute blanche, elle se retourna avec effort vers ses petits-enfants et, immobile, leur laissa baiser sa main blanche, enflée. Mais comme il arrive toujours chez les enfants le sentiment de crainte et de pitié causé par la mort fut bientôt chassé par l'espièglerie, la sottise, la dissipation enfantines.

Un jour de fête, un ami des frères Tolstoï, le petit Milutine, Vladimir, celui qui, au lycée, leur annonça comme une nouvelle extraordinaire que Dieu n'existait pas, ce qui d'ailleurs ne produisit pas une grande impression, vint chez eux comme à l'habitude.

Avant le dîner, une grande gaieté régnait dans la chambre des enfants; à cette gaieté prenaient part Serge, Dmitri et Léon; Milutine et Nicolas, plus raisonnables, se tenaient à l'écart. L'amusement consistait à faire brûler du papier dans des vases de nuit qui se trouvaient derrière le paravent. Il est difficile de s'imaginer en quoi cela pouvait être amusant, mais un fait sûr, c'est qu'ils étaient

Digitized by Google

très gais. Mais voilà que tout à coup, à pas rapides, entre Saint-Thomas, le gouverneur, raide, blond, musclé, de petite taille (décrit dans *l'Enfance* sous le nom de Saint-Jérôme); sans faire attention à ce que faisaient les enfants, le visage pâle, la lèvre inférieure tremblante, il leur dit : « Votre grand'mère est morte. » « Je me rappelle, a raconté Léon Nikolaievitch, qu'on nous mit à tous des costumes neufs en drap noir, bordés de crêpe blanc. C'était saisissant de voir les croquemorts rôder autour de la maison ; ensuite la bière recouverte d'une draperie, le visage sévère de grand'mère, au nez aquilin, en bonnet blanc et un fichu blanc autour du cou, couchée dans la bière posée sur la table... C'était terrible de voir les larmes des tantes et de Pachenka. Mais, en même temps, les vestons neufs garnis de crêpe, la compassion que nous témoignaient tous ceux qui nous entouraient, tout cela me faisait plaisir. Je ne me rappelle plus pourquoi, mais pendant les funérailles on nous installa dans le pavillon... et je me souviens qu'il m'était agréable d'écouter les conversations de femmes quelconques qui, parlant de nous, disaient : « Pauvres orphelins ! Le père vient de mourir et maintenant c'est la grand'mère ! »

Du gouverneur français, Prosper Saint-Thomas, que nous avons mentionné plus haut, Léon Nikolaievitch a conservé un souvenir mélangé de bon et de mauvais.

« Je ne me rappelle plus pourquoi, mais pour

Digitized by Google

quelque chose ne méritant nullement une punition, Saint-Thomas, d'abord m'enferma dans une chambre, ensuite me menaça des verges. Et j'éprouvai un vif sentiment d'indignation, de révolte et de dégoût, non seulement pour Saint-Thomas, mais pour la violence qu'on voulait exercer envers moi. Il se peut que l'horreur et le dégoût pour toute violence, que j'éprouvai toute ma vie, datent de là (1). »

Néanmoins le gouverneur Saint-Thomas suivait très attentivement le développement de son jeune élève. Il avait sans doute remarqué en lui quelque chose de particulier, car il disait de lui : « Ce petit a une tête. C'est un petit Molière (2). »

Après la mort de la grand'mère, à cause de l'embarras des affaires de tutelle et de la nécessité d'alléger les dépenses, une partie de la famille demeura à la campagne : les cadets des enfants, Dmitri, Léon, Marie, avec leur tante Tatiana Alexandrovna Ergolski, un précepteur allemand et un russe, élève d'un séminaire.

La tutrice des enfants était la comtesse Alexandra Ilinichna Osten-Saken.

Dans ses souvenirs, Tolstoï parle ainsi de cette personne remarquable :

« Notre tante Alexandra Ilinichna avait épousé, très jeune, à Pétersbourg, un comte des provinces baltiques, très riche, Osten-Saken. Ce mariage, qui

(1) Remarque de L.-N. Tolstoï, faite à la lecture du manuscrit.
(2) Du journal de la comtesse S.-A. Tolstoï.

Digitized by Google

paraissait brillant, se termina très tristement pour la tante, mais peut-être les conséquences en furent-elles bienfaisantes pour son âme. Tante Aline, comme on l'appelait dans la famille, avait dû être attrayante, avec ses grands yeux bleus et l'expression douce de son visage pâle, telle que la représente, à seize ans, un très beau portrait.

« Presque aussitôt après le mariage, Osten-Saken partit avec sa jeune femme dans ses domaines de la Baltique, et là, s'accentua de plus en plus sa folie qui ne s'était manifestée d'abord que par une jalousie brutale et sans cause. La première année de leur mariage, quand ma tante était déjà enceinte, sa maladie s'aggrava tellement qu'il était pris, parfois, d'accès de folie complète, pendant lesquels il se croyait entouré d'ennemis voulant lui arracher sa femme et auxquels il devait échapper par la fuite. C'était l'été. Un jour, il se leva de grand matin et déclara à sa femme que le seul moyen de salut consistait à fuir, qu'il avait déjà ordonné d'atteler et qu'elle devait s'apprêter immédiatement. En effet, on avança la voiture. Il y fit monter sa femme et ordonna de partir le plus vite possible. En route il tira d'une boîte deux pistolets, en donna un à ma tante, et lui dit que, dès que les ennemis apprendraient leur fuite, ils les poursuivraient, qu'alors ils seraient perdus et n'auraient plus qu'à se tuer mutuellement.

« Ma tante, effrayée et affolée, prit le pistolet et voulut calmer son mari. Mais il ne l'écoutait pas et

Digitized by Google

ne faisait que se retourner pour regarder si on les poursuivait, et il stimulait le cocher.

« Par malheur, sur un chemin aboutissant à la grand'route, se montra une voiture. Il s'écria qu'ils étaient perdus et lui ordonna de tirer, tandis que lui-même tirait à bout portant dans la poitrine de sa femme. Saisi sans doute de ce qu'il avait fait, et voyant que la voiture qui l'avait effrayé avait tourné d'un autre côté, il s'arrêta, porta ma tante ensanglantée hors de la voiture, la déposa sur la route et s'enfuit. Heureusement pour ma tante, des paysans passèrent bientôt; ils la relevèrent et la transportèrent chez le pasteur qui pansa comme il put sa blessure et fit mander un médecin. La blessure était au côté droit de la poitrine (ma tante m'en a montré la marque); elle n'était pas très grave.

« Pendant qu'on la soignait chez le pasteur, son mari, s'étant ravisé, vint l'y rejoindre et raconta au pasteur quel malheur lui était arrivé, comment il l'avait blessée et demanda à la voir. Cette entrevue fut terrible.

« Rusé comme tous les fous, il feignit de se repentir de son acte et de ne se soucier que de sa santé. Après être resté assez longtemps avec elle, causant très raisonnablement de toutes choses, il profita d'un moment qu'ils étaient seuls pour essayer d'exécuter ses plans. Sous prétexte de vouloir se rendre compte de son état, il lui demanda de lui montrer sa langue; aussitôt qu'elle l'eut tirée, il la lui

Digitized by Google

saisit d'une main et de l'autre prit un rasoir préparé dans l'intention de lui couper la langue. Une lutte s'engagea entre eux, elle parvint enfin à lui échapper et se mit à crier. Des gens accoururent; on l'arrêta et l'emmena. Dès lors sa folie fut nettement reconnue et on l'enferma dans une maison d'aliénés où il vécut longtemps, n'ayant plus aucun rapport avec ma tante.

« Peu après cet événement on transporta ma tante dans sa maison paternelle, à Pétersbourg, et ce fut là qu'elle mit au monde un enfant mort-né. Craignant qu'elle n'en fût trop affectée, on lui laissa croire que son enfant était vivant et on lui substitua l'enfant d'un cuisinier de la Cour, une petite fille née le même jour.

« Cette fillette, Pachenka, qui fut élevée chez nous, était déjà assez âgée à l'époque où remontent mes souvenirs.

« J'ignore quand on révéla à Pachenka l'histoire de sa naissance, mais quand je l'ai connue elle savait déjà qu'elle n'était pas la fille de ma tante.

« Ma tante Alexandra Ilinichna, après ce qui lui arriva, vécut chez ses parents, ensuite chez mon père, et à la mort de mon père elle fut notre tutrice. Elle mourut au couvent Optine, quand je n'avais encore que douze ans.

« Cette tante était une femme vraiment religieuse. Ses occupations favorites étaient la lecture de la vie des saints, les causeries avec les pèlerins, avec les innocents, les moines, les nonnes, dont quel-

Digitized by Google

ques-uns vivaient toujours dans notre maison, tandis que les autres ne venaient là qu'en passant. Au nombre de ceux qui vivaient constamment chez nous se trouvait une nommée Maria Guérassimovna, marraine de ma sœur. Dans sa jeunesse elle allait de couvent en couvent sous l'aspect de l'innocent Ivanouchka. Maria Guérassimovna était la marraine de ma sœur parce que ma mère le lui avait promis, si par ses prières à Dieu elle lui obtenait une fille; car ma mère, après ses quatre fils, désirait beaucoup une fille. La fille naquit et Maria Guérassimovna fut sa marraine. Elle vivait en partie dans le couvent des femmes de Toula et, le reste du temps, chez nous.

« La tante Alexandra Ilinichna était non seulement religieuse en pratique, c'est-à-dire observant les jeûnes, priant beaucoup et s'entretenant avec les gens de vie sainte, comme en son temps le père Léonide, du couvent Optini-Poustine, mais elle vivait de la vraie vie chrétienne, évitait non seulement le luxe, l'assistance des valets, mais tâchait elle-même de servir les autres. Elle n'avait jamais d'argent puisqu'elle distribuait à ceux qui demandaient tout ce qu'elle avait.

« La femme de chambre Gacha qui, à la mort de notre grand'mère, passa à son service, m'a raconté que, quand elle vivait à Moscou, pour aller à l'église elle passait sur la pointe des pieds devant la femme de chambre qui dormait et faisait elle-même tout ce que, selon les coutumes admises, la

Digitized by Google

femme de chambre devait faire. Pour la nourriture, l'habillement, elle était si simple, si peu exigeante, qu'on ne peut se l'imaginer.

« Il m'est désagréable de le dire, mais j'ai gardé de mon enfance le souvenir d'une odeur particulière, âcre, qui se dégageait de ma tante, causée sans doute par la négligence de sa toilette. Et c'était cette gracieuse et poétique Aline, aux beaux yeux bleus, qui aimait à lire et recopier les vers français, à jouer de la harpe, et qui avait toujours un succès fou au bal.

« Je me rappelle qu'elle était toujours également accueillante et bonne avec tous, qu'elle ait affaire à des personnages importants ou à des pèlerins. Je me rappelle comment son beau-frère Uchkov aimait à la plaisanter et un jour lui envoya de Kazan une grande boîte, dans laquelle s'en trouvait une seconde, puis dans celle-ci une troisième, etc. jusqu'à une toute petite dans laquelle reposait sur de l'ouate un moine en porcelaine. Je me rappelle combien mon père riait en montrant cet envoi à ma tante. Je me rappelle aussi qu'une fois, pendant le dîner, mon père raconta comment ma tante et la cousine Moltchanova avaient poursuivi dans l'église un prêtre qu'elles vénéraient afin de recevoir sa bénédiction.

« Mon père racontait que Moltchanova avait arraché le prêtre des degrés de l'autel, qu'il s'était enfui par la porte nord, que Moltchanova l'avait poursuivi et qu'Aline l'avait rattrapé ici. Je me

Digitized by Google

rappelle son rire charmant, bon, et son visage, éclairé de plaisir.

« Le sentiment religieux dont son âme était pleine était évidemment si important pour elle, était tellement au-dessus de tout le reste, qu'elle ne pouvait se fâcher, s'attrister de quelque chose. Elle ne pouvait attribuer aux choses de ce monde l'importance qu'on leur attribue ordinairement. Elle s'occupa de nous quand elle fut notre tutrice, mais ce qu'elle faisait ne remplissait pas son âme, tout était subordonné au service de Dieu, tel qu'elle comprenait ce service (1). »

Comme il a été dit plus haut, les cadets des enfants, c'est-à-dire Dmitri, Léon et Marie, après la mort de leur grand'mère, vécurent à la campagne avec leur tante Tatiana Alexandrovna, et les aînés, Nicolas et Serge, restèrent à Moscou avec leur tutrice Alexandra Ilinichna. Pendant l'été toute la famille se réunissait à Iasnaia Poliana. Ainsi s'écoulèrent les années 1838 et 1839. L'année 1840 fut marquée par une grande disette. La récolte était si mauvaise que les Tolstoï durent acheter du blé pour nourrir leurs serfs, ce qui les obligea de vendre le domaine Néroutch, qu'ils avaient reçu en héritage. On diminua la ration des chevaux et on cessa de leur donner de l'avoine. Léon Nikolaievitch se rappelle que lui et ses frères, pris de pitié pour leurs chevaux favoris, couraient en cachette dans les

(1) Des notes, mises à ma disposition, en brouillon, et non corrigées. P. B.

Digitized by Google

champs d'avoine des paysans et là, sans avoir idée du crime qu'ils commettaient, ils arrachaient les tiges de l'avoine, rapportaient du grain leurs pleins pans d'habit et le donnaient à leurs chevaux.

En automne 1840, toute la famille s'installa à Moscou, où elle passa l'hiver 1840-1841, et, l'été venu, tous revinrent de nouveau à Iasnaia. Leur tutrice Alexandra Ilinichna Osten-Saken mourut en l'automne de cette année, au couvent Optini-Poustine.

Durant son séjour au couvent les enfants vécurent à Iasnia Poliana avec Tatiana Alexandrovna Ergolskï. Mais, quand on apprit qu'Alexandra Ilinichna se mourait, Tatiana Alexandrovna partit aussitôt auprès d'elle. Ces jours demeurèrent particulièrement mémorables à tous les enfants. Ils restaient avec leur gouverneur Féodor Ivanovitch et la vieille pèlerine Marie Guérassimovna à demi-innocente. Ils avaient alors un chien noir avec lequel ils jouaient. On le mettait sur une chaise haute d'où il sautait sans cesse, mais une fois, dès qu'il eut sauté, il poussa un cri perçant et alla se tapir sous une chaise. On l'examina : il avait une patte cassée. Tous étaient au désespoir et sanglotaient.

Plus tard, cette impression se fondit avec le souvenir de l'isolement, de la récitation monotone des psaumes quelconques par Marie Guérassimovna et de la nouvelle de la mort de la tante aimée Alexandra Ilinichna.

A sa mort, sasœur, Pélagie Ilinichna, qui avait

Digitized by Google

Wladimir Ivanovitch Uchkov
dans la famille duquel Tolstoï passa ses années d'étudiant

Digitized by Google

Digitized by Google

épousé un propriétaire de Kazan, V.-J. Uchkov, vint de Kazan. Le frère aîné de Léon Nikolaievitch, Nicolas Nikolaievitch, qui faisait alors sa première année à l'université, écrivit à sa tante les paroles suivantes : « Ne nous abandonnez pas, chère tante, il ne nous reste que vous au monde... » Elle s'attendrit et décida de se sacrifier. Qu'entendait-elle par ces mots, nous l'ignorons, toutefois elle se mit à faire ses préparatifs pour retourner à Kazan, et, à cet effet, elle commanda à l'avance des barques pour transporter tout ce qu'on pouvait emporter de Iasnaia Poliana. Elle emmena également toute la domesticité : menuisiers, tailleurs, cuisiniers, tapissiers, etc. En outre, à chacun des enfants était attaché un serf de même âge que lui. L'un d'eux, Vanuchka, accompagna plus tard Léon Nikolaievitch au Caucase. Il vit encore et habite chez sa fille, à Toula.

A cette époque, Léon Nikolaievitch avait douze ans. Maîtres et domestiques, installés en de nombreuses voitures, partirent en automne de Toula pour Kazan. Le voyage durait une éternité. On s'arrêtait parfois dans les champs, dans une forêt, on ramassait des champignons, on se baignait, on se promenait. C'était un gros chagrin de se séparer de la tante Tatiana Alexandrovna, qui n'était pas en bons termes avec la tante Pélagie Ilinichna et qui partit vivre chez sa sœur Hélène Alexandrovna Tolstoï, au village de Pokrovskoié.

L'inimitié entre Tatiana Alexandrovna et Pélagie

Digitized by Google

Ilinichna provenait de ce que le mari de Pélagie Ilinichna avait été dans sa jeunesse amoureux de Tatiana Alexandrovna et l'avait demandée en mariage, proposition qu'elle avait déclinée. Pélagie Ilinichna ne lui pardonna pas l'amour de son mari pour elle; elle la haïssait profondément, mais leurs relations étaient en apparence affectueuses.

Le mari de Pélagie Ilinichna, le colonel de hussards en retraite, V.-I. Uchkov, a laissé à Kazan le souvenir d'un homme instruit, spirituel, et très bon, et en même temps d'un farceur et d'un plaisant qu'il resta jusqu'à sa mort (1).

Pélagie Ilinichna laissa aussi à Kazan le souvenir d'une femme excessivement bonne, bien que peu intelligente. Elle était très pieuse, et à la mort de son mari, en 1869, elle se retira au couvent Optini-Poustine; puis elle vécut dans le couvent des femmes à Toula, ensuite elle vint s'installer à Iasnaia Poliana, où elle tomba malade et mourut.

Pendant toute sa longue vie, elle pratiqua strictement tous les rites de l'orthodoxie, mais à quatre-vingts ans, avant de mourir, prise de peur devant la mort, elle refusa de communier et se fâcha contre tous pour la souffrance que lui causait l'approche de la mort.

L'écrivain américain Eugène Skyler, qui voyagea en Russie en 1858 et fit visite à Léon Nikolaievitch,

(1) Zagoskine : Le comte L.-N. Tolstoï étudiant. Istoritcheski Viestnik (Messager historique), janvier 1894.

Digitized by Google

raconte ainsi sa connaissance avec la famille Uchkov. Nous citerons ces souvenirs ici, pour ne plus revenir à ces personnages. Il fit connaissance d'Uchkov lui-même à Kazan.

« Je pénétrai, raconte Skyler, dans une maison très belle et bien ordonnée; je remis une carte de visite et une lettre d'introduction à un valet qui revint me demander d'attendre un peu. Pendant que j'attendais, je remarquai que la lettre, non ouverte, était posée sur une chaise. Enfin entra le général. C'était un vieillard de corpulence moyenne, à la physionomie très bonne et sympathique.

« Il me pria de m'asseoir, s'assit lui-même et, après quelques paroles, me dit :

« — Je crois que vous avez apporté la lettre de mon neveu Léon, où est-elle?

« — Vous devez être assis dessus.

« Il se leva, prit la lettre et, me la tendant, dit :

« — Ayez la bonté de me la lire, je suis tout à fait aveugle. »

« La situation était très gênante, mais impossible de l'éluder. Bien que la lettre fût très flatteuse et bienveillante pour moi, je me crus obligé d'en passer un paragraphe entier. Maintenant, je regrette de l'avoir rendue au vieillard au lieu de l'avoir mise dans ma poche et gardée comme souvenir.

« Dans l'autre chambre il y avait deux pianos, et, incidemment, le général m'apprit qu'il avait tou-

Digitized by Google

jours été un amateur passionné de musique. Je lui demandai de jouer quelque chose, du Beethoven et du Mozart; puis nous restâmes assis au soleil. Et pendant les deux heures que j'ai passées avec lui, il m'a raconté beaucoup de choses intéressantes, mais pas ce qu'il me fallait. »

Au retour de son voyage en Russie, Skyler fit connaissance, à Iasnaia Poliana, avec Pélagie Ilinichna Uchkov. Voici ce qu'il raconte à ce sujet :

« Le lendemain, à quatre heures, après que j'eus raconté à Tolstoï ma connaissance avec Uchkov, je fus éveillé par un bruit quelconque dans le couloir. La porte de ma chambre s'ouvrit tout d'un coup. Supposant que, par une cause quelconque, mon domestique entrait pour m'éveiller, je m'écriai: « Qu'est-ce qu'il y a ! » La porte se referma et j'entendis, en français : « Il y a... il y a... un homme dans mon lit ! » La porte s'ouvrit de nouveau, et un monsieur, une bougie à la main, parut et demanda : — « Serge, c'est toi ? » — « Non, répondis-je, c'est moi, un hôte de la maison. » Il rit, s'excusa et s'en alla. Mon ouie était alors si fine que j'entendis l'ordre : « Qu'elle n'entre pas dans le salon et couche sur le divan tant que la famille est en haut, ensuite elle pourra se coucher sur le divan, dans le cabinet du comte. »

« Je compris immédiatement ce qui se passait J'occupais la chambre de Mme Uchkov, la tante du comte, on me l'avait donnée pour une semaine,

Digitized by Google

jusqu'à son retour... Elle était revenue par hasard sans prévenir et amenait avec elle une amie. Comme on ferme rarement les portes la nuit, dans les villages russes, elle était venue, ne pensant pas éveiller quelqu'un.

« J'appris la vérité quand Ivan m'apporta le thé du matin. Aussitôt je me mis à faire ma malle afin d'être prêt à partir le jour même. Quand je descendis à onze heures pour le café, je trouvai au salon Mme Uchkov, seule, et je dus me présenter moi-même. On avait dû, pour expliquer ce qui était arrivé la nuit précédente, lui raconter mon histoire, car elle me dit :

— « Alors vous étiez à Kazan ce printemps dernier, et vous avez vu mon mari qui vous a dit qu'il était tout à fait aveugle. Je vous assure qu'il n'y a pas un mot de vrai à cela. Il voit aussi bien que vous et moi. C'est une de ses manies pour se rendre intéressant.

« Je lui affirmai qu'il me semblait réellement aveugle, mais je ne pus l'en convaincre.

« Le comte Tolstoï eut l'occasion de me dire par la suite que, bien que séparée de son mari depuis longtemps et ne l'ayant pas vu depuis plusieurs années, elle était en rapports des plus amicaux avec lui. » (1)

Nous indiquerons maintenant quelques moments

(1) Eugène Skyler : *Souvenirs du Comte L.-N. Tolstoï*, Rouskaia Starina (l'Antiquité russe), octobre 1890.

Digitized by Google

du développement moral de l'enfance que nous trouvons dans les nouvelles de Tolstoï consacrées à cette période et qui, selon nous, portent indiscutablement le caractère autobiographique.

Une des qualités de l'enfant qui se rencontre très souvent et qui, peut-être, était particulièrement développée en Léon Nikolaievitch, c'était la timidité et, à côté de cela, l'amour-propre.

Souvent l'on sépare ces deux qualités : la timidité et l'amour-propre, on loue l'une et blâme l'autre, et cependant elles sont les deux faces d'une même médaille. Ces deux qualités marchent toujours ensemble et leurs rapports réciproques sont ceux de cause à effet. L'homme est timide parce qu'il a beaucoup d'amour-propre et la timidité augmente et affirme en lui ce sentiment. Ce trait de caractère se manifesta d'abord dans les occasions les plus minimes, par exemple quand il se souvenait de ses imperfections physiques. Voici comment Léon Nikolaievitch en parle par son héros Nikolenka :

« J'avais la conception la plus étrange de la beauté, — je tenais même Karl Ivanovitch pour le plus bel homme au monde ; mais je savais très bien que je n'étais pas beau, et je ne me trompais nullement, c'est pourquoi chaque allusion à mon physique me blessait fortement.

« ... Je fus souvent en proie à des crises de désespoir ; je m'imaginais qu'il n'y avait pas de bonheur sur terre pour un homme ayant comme moi

Digitized by Google

un nez si large, les lèvres si grosses et des yeux gris si petits. Je priais Dieu de faire un miracle, de me transformer en un joli garçon, et j'aurais donné tout ce que j'avais dans le présent, et tout ce que je pouvais avoir dans l'avenir, en échange d'une jolie figure (1). »

Aussitôt que l'homme regarde en lui-même, commence la lutte des sentiments les plus divers. S'il est raisonnable et moral, il ne doit pas être satisfait de son examen et ce sentiment doit provoquer en lui la tendance vers la perfection extérieure et vers la perfection intérieure.

Comme la perfection extérieure n'est pas en notre pouvoir (par exemple s'amincir le nez), si l'homme y attache son attention, il en éprouve des souffrances terribles. Mais si sa raison est forte, elle le conduira sur le chemin de la perfection intérieure et lui ouvrira la perspective du bonheur infini.

C'est cette lutte des sentiments et des pensées que nous pouvons suivre dans l'enfant, l'adolescent et le jeune homme que dépeint Tolstoï dans Nikolenka Irténiev et auquel il prête sa mentalité profonde, très riche, en nous en montrant le développement.

Selon l'affirmation de Tolstoï, les premières années de sa jeunesse furent influencées par le désir d'imiter son frère Serge, qu'il aimait et admirait particulièrement, tandis que, dans les années suivantes, il subit l'influence de son frère Nicolas, qu'il

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï; Stock, éditeur, t. Ier, *l'Enfanee*, pp. 104-105.

Digitized by Google

aimait aussi mais moins passionnément, et estimait davantage.

En parcourant la nouvelle *l'Enfance*, nous y trouvons la description d'un sentiment particulier : l'amour de Nicolas Irténiev pour Serge Ivine. Voici sous quelles couleurs vives Tolstoï nous dépeint cet amour : « Un attrait irrésistible m'entraînait vers lui ; le voir suffisait à mon bonheur, et pendant un certain temps, toutes les forces de mon âme furent consacrées à ce désir ; quand il m'arrivait de passer deux ou trois jours sans le voir, je commençais à m'ennuyer, et je devenais triste à pleurer. Tous mes rêves, dans le sommeil ou dans la veille, étaient de lui. En me couchant je désirais le voir dans le sommeil ; quand je fermais les yeux, je le voyais devant moi et je caressais cette vision avec le plus grand plaisir ; à personne au monde je ne me serais décidé à confier ce sentiment qui m'était si cher. Peut-être parce qu'il lui était désagréable de toujours sentir peser sur lui mes yeux inquiets, ou peut-être parce qu'il n'éprouvait pour moi aucune sympathie, il préférait jouer et causer avec Volodia qu'avec moi. Mais j'étais quand même content, je ne désirais rien, je n'exigeais rien et j'étais prêt à sacrifier tout pour lui (1). »

« Sous le nom des Ivine, j'ai décrit les enfants du comte Pouschkine, dont un, Alexandre, est mort ces jours-ci. C'est celui qui me plaisait tant quand

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. Stock, éditeur, tome Ier, *l'Enfance*, page 114.

Digitized by Google

il était enfant. Notre jeu favori avec lui c'était de jouer aux soldats (1). »

Voici comment L.-N. Tolstoï décrit la période tournante de son développement : le passage de l'enfance à l'adolescence.

« Vous est-il arrivé, lecteurs, de remarquer que subitement, à une certaine époque de la vie, notre point de vue sur certaines choses change complètement ? Les objets que nous avons vus jusqu'ici subitement se tournent vers nous d'un côté que nous ne connaissions pas.

« Pour la première fois, un semblable changement moral s'opéra en moi pendant notre voyage, à partir duquel se place le commencement de mon adolescence.

« Pour la première fois, très clairement, m'est venue en tête la pensée que ce n'est pas nous seulement, c'est-à-dire notre famille, qui vivons dans le monde, que ce n'est pas autour de nous seuls, que s'agitent tous les intérêts de ce monde, mais qu'il existe une autre catégorie d'hommes, qui n'a rien de commun avec nous, qui ne s'occupe pas de nous, et qui n'a pas même l'idée de notre existence. Sans doute je savais auparavant tout cela, mais je n'en avais jamais eu conscience comme maintenant (2). »

C'est dès ce bas âge que paraissent les raisonne-

(1) Addition faite par L.-N. Tolstoï à la lecture du manuscrit.
(2) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoi, V. Stock, éditeur tome I, *l'Adolescence*, pages 214-215.

Digitized by Google

ments philosophiques qui, dès l'adolescence, déterminent la voie dans laquelle se développera cet esprit puissant et y entraînera plusieurs :

« On me croira à peine si je dis quels étaient les sujets les plus fréquents de mes réflexions favorites pendant mon adolescence, tant ils étaient incompatibles avec mon âge et ma situation. Mais, selon moi, le contraste entre la situation de l'homme et son activité morale est l'indice le plus sûr de la vérité. »

... « Une fois, il me vint à l'idée que le bonheur ne dépend pas des causes extérieures, mais de notre rapport envers elles ; que l'homme qui est habitué à supporter la souffrance ne peut pas être malheureux ; et, pour m'habituer au travail, malgré un mal sensible, je tenais pendant cinq minutes, à bras tendu, le dictionnaire de Tatistcheff, ou je me rendais dans le cabinet noir, et, avec une corde, je me fouettais si violemment sur le dos nu que des larmes, malgré moi, coulaient de mes yeux.

« Ou bien, me rappelant subitement que la mort m'attendait à chaque heure, à chaque moment, je décidais, sans me demander pourquoi jusqu'ici les hommes ne l'avaient pas compris, que l'homme ne peut être heureux qu'en jouissant du présent sans songer à l'avenir, et, sous l'influence de cette pensée, pendant trois jours, je négligeais tout à fait les leçons et ne pensais plus qu'à cela ; allongé au lit, je jouissais de la lecture d'un roman quel-

Digitized by Google

conque ou je mangeais du pain d'épices au miel acheté de mon dernier argent.

« Une autre fois, debout devant le tableau noir sur lequel je traçais avec la craie diverses figures, je fus subitement frappé d'une pensée : Pourquoi la symétrie est-elle agréable à l'œil? Qu'est-ce que la symétrie ? — C'est un sentiment inné, me répondis-je. Sur quoi est-il basé? Est-ce qu'en tout dans la vie, il y a une symétrie ? Au contraire, voilà la vie — et je traçai sur le tableau une figure ovale. — Après la vie l'homme passe dans l'éternité. Voilà l'éternité, et d'un côté de la figure ovale je traçai une ligne allant jusqu'au bout du tableau. Pourquoi donc de l'autre côté n'y a-t-il pas de ligne pareille ? Et en effet quelle peut-être l'éternité seulement d'un côté ? Probablement que nous avons existé avant cette vie, bien que nous en ayons tout à fait perdu le souvenir...

« Mais aucun système philosophique ne m'influença davantage que le scepticisme qui, à une certaine époque, me mena à un état voisin de la folie. Je m'imaginais qu'outre moi rien ni personne n'existait en ce monde, que les objets n'étaient pas des objets mais des images qui n'existaient que quand je faisais attention à elles, et qui disparaissaient dès que je cessais d'y penser. En un mot, je tombais d'accord avec Schelling, dans la conviction qu'il existe non des objets, mais notre rapport envers eux. Parfois, sous l'influence de cette *idée obsédante*, j'arrivais à un tel degré d'énervement que

Digitized by Google

je me retournais subitement du côté opposé, espérant saisir à l'improviste le Néant où je n'étais pas (1). »

L'Adolescence se termine par la description de l'amitié de Nicolas Irténiev et de Nekhludov (2).

Dans la conclusion de cette nouvelle, Léon Nikolaievitch décrit l'idéal qu'il s'efforça d'atteindre toute sa vie et vers lequel il aspire encore maintenant, au terme de ses jours.

« Il va sans dire que sous l'influence de Nekhludov j'adoptai malgré moi ses idées, dont la principale était l'adoration enthousiaste de l'idéal de la vertu et la conviction que la destination de l'homme est de se perfectionner sans cesse. Et alors corriger toute l'humanité, détruire tous les vices et les maux dont souffrent les hommes me paraissait la chose la plus réalisable. Il me paraissait très facile et très simple de me corriger moi-même, de posséder toutes les vertus, d'être heureux... (3). »

Il est indiscutable que cette propension au raisonnement abstrait, cette lucidité, cette aspiration vers l'idéal, toutes ces qualités qui se manifestaient chez l'enfant n'étaient que les éléments qui collaborèrent au développement de l'âme harmonieuse de

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï, P. V. Stock, éditeur, tome I, *l'Adolescence*, pages 298-299-300-301.

(2) Pour la description de cette amitié je me suis inspiré de mon amitié ultérieure avec Diakov, pendant ma première année à l'Université de Kazan. L.-N. Tolstoï.

(3) *Œuvres complètes du Comte L.-N. Tolstoï.* Editeur Stock, tome Ier, page 338.

Digitized by Google

l'artiste et du penseur. Et c'est maintenant seulement que nous voyons la floraison complète de ces germes spirituels implantés chez Léon Nikolaievitch lors de sa tendre enfance.

Élevé dans un milieu patriarchal, aristocratique, et religieux à sa manière, Léon Nikolaievitch, dans son enfance, s'imprégna l'âme de tout ce qu'il y avait de meilleur dans ce milieu et fut sincèrement religieux. Nous trouvons des indications de ce fait dans *l'Enfance*. Mais cette religiosité « habituelle » disparut au premier contact du rationalisme. Dans ses *Confessions*, il raconte ainsi son éducation religieuse de ce temps.

« J'ai été baptisé et élevé dans la religion chrétienne orthodoxe. On m'a enseigné cette religion dès l'enfance et durant mon adolescence et ma jeunesse. Mais quand à dix-neuf ans je finis ma deuxième année de l'Université, je ne croyais déjà à rien de ce qu'on m'avait enseigné. A en juger par quelques souvenirs, je n'avais jamais eu une foi sérieuse, j'avais seulement confiance en ce que les grandes personnes professaient devant moi, mais cette confiance était très chancelante.

« Je me rappelle que quand j'avais onze ans, un jeune lycéen mort depuis longtemps, Volodia M., qui venait chez nous le dimanche, nous annonça comme la dernière nouveauté la découverte faite au lycée : que Dieu n'existe pas et que tout ce qu'on nous a enseigné n'est que pure invention (c'était en 1838). Je me souviens que mes frères aînés furent fort

Digitized by Google

intéressés par cette nouvelle et m'appelèrent en conciliabule. Nous étions tous très animés et avons accepté cette nouvelle comme un fait très intéressant et très possible (1). »

Mais bien entendu cette critique rationaliste ne pouvait ébranler son âme. Elle a subi de terribles tempêtes qui l'ont conduite dans la vraie voie.

Il est très intéressant de citer, d'après le témoignage de L.-N. Tolstoï lui-même, les œuvres littéraires qui ont eu une grande influence sur son développement moral dans les périodes de son enfance et de son adolescence, c'est-à-dire jusque vers sa quatorzième année. Voici la liste de ces œuvres.

Nom de l'œuvre.	Degré d'influence.
L'Histoire de Joseph, dans la Bible.	considérable.
Quarante brigands. Le Prince Kameral-Zaman (Contes des Mille et une Nuits)	grande.
La Poule noire de Pogorelski.....	très grande.
Dobrinia Nikititch. Ilia Mourometz. Aliocha Popovitch (des Bylines russes).	considérable.
Contes populaires.....	id.
Napoléon, poème de Pouschkine.....	grande.

Nous citerons maintenant quelques épisodes de l'adolescence de Léon Nikolaievitch, les uns que nous tenons de lui-même, les autres que nous avons entendu raconter à ses parents. Enfin, nous ferons quelques emprunts à d'autres sources, qui parurent déjà dans la presse et que nous avons soumis à l'examen, n'acceptant que celles qui, d'après les

(1) *Les Confessions*, L.-N. Tolstoï; édition russe de V. Tchertkov, p. 1.

Digitized by Google

indications que nous avons entre les mains, sont absolument sûres. Il est impossible de mettre ces récits en ordre chronologique.

« Quand nous vivions encore à Moscou, nous raconta Léon Nikolaievitch, nous avions une paire de chevaux noirs très fringants, de notre propre haras. Le cocher de mon père s'appelait Mitka Kopilov. C'était un habile entraîneur, chasseur, excellent cocher et surtout postillon. C'était un postillon inappréciable, car un jeune garçon ne peut maîtriser des chevaux fougueux, un homme âgé est trop lourd et marque moins bien en postillon, de sorte que Mitka réunissait les nombreuses qualités nécessaires pour être un postillon : petite taille, légèreté, force, adresse. Je me souviens qu'une fois on avait avancé le phaéton pour mon père, les chevaux, soudain, s'emballèrent. De la cour quelqu'un cria : « Les chevaux du comte se sont emballés ! » Pachenka se trouva mal ; les tantes se précipitèrent près de la grand'mère pour la tranquilliser. Mais il résultait que père n'était pas encore monté en voiture, et Mitka, maîtrisant habilement les chevaux, les ramena bientôt dans la cour.

« Ce même Mitka, quand on réduisit le train de la maison, fut mis en redevance. Les riches marchands, à l'envi, l'invitaient chez eux et lui proposaient de forts gages, car Mitka portait la blouse de soie et la culotte de velours. Mais il advint que son frère dut partir au régiment, leur père était déjà vieux, il le fit venir près de lui pour travailler,

Digitized by Google

et cet élégant Mitka, un mois après, se transformait en un simple paysan en *lapti*, faisant la corvée, labourant, fauchant, ensemençant, et, en général, portant le joug pénible d'alors. Et tout cela sans la moindre plainte, avec la conviction qu'il en devait être ainsi et qu'il n'en pouvait être autrement. »

Ce fait fut l'un de ceux qui contribuèrent beaucoup à inspirer à Léon Nikolaievitch le respect et l'amour qu'il ressent pour le peuple.

Voici encore deux épisodes qui m'ont été racontés par Tolstoï lui-même et qui, d'après lui, ont jeté dans sa jeune âme le grain du doute, du mécontentement et de l'étonnement devant l'injustice et la cruauté des hommes qui alors étaient pour lui « les aînés », « les grands » et, par cela même, étaient pour lui des « autorités ». Et ces « autorités» déjà commencèrent à perdre de leur prestige.

Encore enfant il souffrit personnellement de cette injustice de l'admiration pour l'extérieur et du mépris pour tout ce qui est modeste, invisible, injustice à laquelle l'enfant est si sensible et qui, particulièrement à cette époque, l'invite aux pensées sérieuses et donne la poussée à son développement moral.

Un des cas pareils fut l'arbre de Noël chez les Chipov, où les enfants Tolstoï avaient été invités, comme parents éloignés. Ils venaient de perdre leur père et leur grand'mère ; ils étaient orphelins sous la tutelle de leur tante, et leur situation de fortune était assez modeste, aussi étaient-ils assez

Digitized by Google

peu intéressants et peu importants pour la société mondaine. A cet arbre de Noël étaient invités encore les neveux du prince Gortchakov, alors ministre de la guerre, et les Tolstoï durent constater avec amertume la différence qui était faite dans le choix des cadeaux qu'on leur donna et ceux qui furent distribués aux invités de marque.

Les Tolstoï reçurent des petits objets de bois, sans valeur, et les autres des jouets très chers.

L'autre épisode se passa également à Moscou. Une fois, ils allèrent se promener dans la ville avec leur gouverneur allemand. Outre Léon Nikolaievitch (il avait alors neuf ou dix ans) et ses frères, il y avait avec eux une petite fille Suzanne, la fille d'une gouvernante française qui était chez leurs voisins, les Isléniev. Cette fillette était très jolie et attrayante. En passant dans la rue Bronnaia, ils s'approchèrent de la grille d'un jardin qui se trouvait à côté de la maison Poliakov. La grille n'était pas fermée; ils entrèrent timidement, ne sachant pas ce qu'il leur arriverait. Le jardin leur parut d'une beauté extraordinaire. Il y avait là un bassin, des bateaux, des drapeaux, des fleurs, des petits ponts, des allées, des bosquets, etc. Enchantés, ils s'avançaient toujours. Ils rencontrèrent un monsieur, c'était le propriétaire du jardin : Astachov. Il les salua aimablement et les invita à se promener; il les promena en bateau et fut si aimable que les enfants crurent qu'ils avaient fait un grand plaisir au propriétaire du jardin.

Digitized by Google

Encouragés par cette réception, quelques jours après ils décidèrent de retourner dans ce jardin. A la grille ils trouvèrent un vieillard qui leur demanda ce qu'ils voulaient. Ils se nommèrent et demandèrent à l'homme de les annoncer au maître. Suzanne n'était pas avec eux.

Le vieux revint et leur dit que c'était un jardin privé dont l'entrée était interdite. Ils partirent tristes et étonnés de ce que le joli visage de leur compagne pût avoir une si grande influence sur la façon dont les étrangers les traitaient.

Voici enfin quelques traits qui montrent l'originalité et même l'excentricité du caractère de Tolstoï adolescent.

« Une fois, nous étions tous réunis à table pour le dîner, m'a raconté la sœur de Tolstoï, Marie Nikolaievna ; c'était à Moscou, encore du vivant de notre grand'mère, quand l'étiquette était très stricte et que tous devaient être là avant l'arrivée de grand' mère et de tante. C'est pourquoi nous étions tous très étonnés de l'absence de Léon. Quand on se fut assis, grand'mère, qui avait remarqué que Léon n'était pas là, demanda au gouverneur Saint-Thomas ce que cela signifiait, si Léon n'était pas puni. Celui-ci, très confus, déclara qu'il ne savait pas, mais que, probablement, Léon allait venir tout de suite, qu'il devait être dans sa chambre pour se préparer. Grand'mère se calma, le sous-maître rentra et vint chuchoter quelque chose à Saint-Thomas. Celui-ci bondit et se leva de table. C'était tellement

Digitized by Google

extraordinaire, vu l'étiquette observée pendant le dîner, que nous tous comprîmes qu'un grand malheur devait être arrivé, et comme Léon était absent, nous étions sûrs qu'il s'agissait de lui, et, en tremblant, nous attendions ce qu'on allait nous annoncer. Bientôt, en effet, tout s'expliqua, et voici ce que nous apprîmes.

« Léon, on ne sait comment, avait imaginé de sauter par la fenêtre, d'une hauteur d'environ cinq mètres, et, afin que personne ne l'en empêchât, il était resté seul dans la chambre après que tous furent partis dîner. Il grimpa sur la fenêtre ouverte de la maisonnette et sauta dans la cour. La cuisine était dans le sous-sol, et la cuisinière, qui se trouvait près de la fenêtre quand Léon tomba sur le sol, ne comprenant pas tout de suite ce qui était arrivé, appela le maître d'hôtel, et quand on entra dans la cour on trouva Léon étendu sans connaissance. Par bonheur, il ne s'était rien brisé, il en fut quitte pour une légère secousse cérébrale. La syncope se transforma en sommeil, il resta couché dix-huit heures consécutives et s'éveilla très bien portant. On s'imagine l'inquiétude et la crainte que causa à toute la famille cet acte irréfléchi du petit original. »

Une autre fois, il lui prit fantaisie de se couper les sourcils, et il le fit se défigurant tout à fait, lui qui n'était jamais très beau, ce qui l'attristait même beaucoup étant jeune. « Une fois, raconte Marie Nikolaievna, que nous allions en troïka de Pirogovo à Iasnaia, pendant l'un des arrêts, Léon des-

Digitized by Google

cendit et alla à pied. Quand la voiture se remit en marche on le chercha, mais impossible de le trouver. Le cocher, de son siège, l'aperçut qui filait en avant. On se mit en route, supposant qu'il était parti devant et s'arrêterait quand la voiture le joindrait. Mais ce n'était pas cela. Quand la voiture se rapprocha, il accéléra le pas et quand la troïka accourut au trot il se mit à courir, ne voulant pas, évidemment, monter dedans. La troïka allait très vite, il courait de toutes ses forces, et parcourut ainsi environ trois verstes. Enfin, quand il fut à bout de forces il s'arrêta. On le mit dans la voiture, il étouffait ; il était tout en sueur et n'en pouvait plus. »

La femme de Léon Nikolaievitch, la comtesse Sophie Andrievna, à plusieurs reprises, s'est mise à réunir des renseignements sur la vie de son mari, l'interrogeant pour cela sur son enfance et notant les récits des parents de Tolstoï qu'elle a trouvés vivants. Malheureusement, ce travail n'est pas complet, ni achevé. Néanmoins ces notes sont très précieuses. Nous en citerons quelques extraits, profitant de l'aimable autorisation de leur auteur.

« A en juger d'après les récits des vieilles tantes qui m'ont parlé de l'enfance de mon mari, et d'après ce que j'ai entendu de mon grand-père Isléniev, qui était un grand ami de Nicolas Ilitch, père de Léon Nikolaievitch, le petit Léon était un enfant très original. Par exemple il entrait au salon à reculons, saluait de toute la partie postérieure de

Digitized by Google

son corps, en rejetant la tête en arrière et rapprochant les talons. Quand j'ai demandé aux autres et à Léon Nikolaievitch lui-même, s'il apprenait bien étant enfant, j'ai toujours reçu une réponse négative. »

Dans ses Souvenirs du comte L.-N. Tolstoï, Stepan Andréievitch Bers, beau-frère de L.-N. Tolstoï, cite quelques événements de son enfance qu'il a entendus de Léon Nikolaievitch lui-même et de ses parents.

« D'après le témoignage de la feue tante de Léon Nikolaievitch, Pelagie Ilinichna Uchkov, dans l'enfance, Tolstoï était très vif et, adolescent, il avait des bizarreries et parfois faisait des choses tout à fait inattendues; on était frappé par la vivacité de son caractère et par son bon cœur.

« Ma feue mère m'a raconté qu'en décrivant son premier amour dans sa nouvelle *l'Enfance*, il s'est tu de ce fait que, par jalousie, il fit tomber du balcon l'objet de sa flamme qui était précisément ma mère, âgée alors de neuf ans, et qui, après cette chute, resta boiteuse assez longtemps. Il avait fait cela parce qu'elle causait à un autre plus qu'à lui. Dans la suite elle lui disait en riant : C'est sûr que dans ce temps-là tu m'as poussée du balcon, pour épouser plus tard ma fille (1). »

Léon Nikolaievitch a raconté devant moi que, vers l'âge de sept ou huit ans, il avait eu le désir

(1) S. A. Bers : *Souvenirs du comte L.-N. Tolstoï.*

Digitized by Google

passionné de voler en l'air. Il s'imaginait que c'était très possible en s'accroupissant, s'enlaçant les genoux avec les bras, et que, plus on serrait les genoux plus on pouvait voler haut.

On peut aussi trouver dans ses *Livres de lectures* quelques récits autobiographiques, dont nous citerons quelques traits caractéristiques.

Dans le récit : *le Vieux cheval*, L.-N. Tolstoï raconte qu'une fois on avait promis aux quatre frères de faire une promenade à cheval, mais seulement sur un vieux cheval appelé Voronok. Les trois aînés s'amusèrent longtemps à cette promenade, tourmentèrent la bête, et Léon Nikolaievitch la reçut déjà fatiguée.

« Je m'emportai contre le cheval, et le frappai à grands coups de cravache et de talons ; j'essayai de l'atteindre aux endroits les plus sensibles, je cassai ma cravache et me mis à frapper la tête avec le manche brisé. Mais Voronok ne voulait toujours pas galoper.

« Alors je me tournai vers le sous-maître et le priai de me donner une cravache un peu plus forte, mais il me répondit :

« — C'est assez chevauché, monsieur, descendez. Pourquoi martyriser ce cheval ?

« Cet ordre me mécontenta et je dis :

« — Comment ! Je n'ai pas chevauché du tout ! Vous verrez comme je vais galoper. Donnez-moi, je vous prie, une cravache un peu plus forte, je saurai bien l'exciter.

Digitized by Google

« Alors le sous-maître hochant la tête, dit :

« — Ah ! monsieur, vous n'avez pas de pitié ! Pourquoi faire galoper ce cheval ? Il a vingt ans. Il est accablé de fatigue, il respire à peine, il est vieux, très vieux !... C'est comme Pimen Timothéitch (1). Monteriez-vous sur Pimen Timothéitch et le lanceriez-vous au grand galop, à coup de cravache ? N'auriez-vous pas de pitié ?

« Je me souvins de Pimen et j'obéis au sous-maître. Je descendis de cheval, et quand je vis la pauvre bête, les flancs en nage, respirant avec peine de ses naseaux et agitant sa queue courte et fournie, je compris combien il avait dû souffrir. Moi qui le croyais aussi joyeux que moi !... J'éprouvai tant de pitié pour Voronok que j'embrassai son cou tout mouillé de sueur, en lui demandant pardon de l'avoir battu (2). »

Dans le récit : *Comment j'appris à monter à cheval*, Léon Nikolaievitch se rappelle sa première leçon au manège où il était allé avec ses frères. L'écuyer se montra d'abord étonné de sa petite taille, mais, vu son obstination, il consentit à lui donner une leçon.

« Bientôt on amena trois cheveaux sellés. Après avoir ôté nos manteaux, nous prîmes l'escalier qui descendait au manège. L'écuyer tenait le cheval par la longe, et mes frères chevauchaient autour

(1) Vieillard nonagénaire qui vivait à la campagne.

(2) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. Stock, éditeur, tome XIV, *le Vieux cheval*, pp. 162-163.

Digitized by Google

de la piste. Ils allèrent d'abord au pas, puis au trot. On fit venir ensuite un petit cheval, un alezan à la queue coupée court ; il s'appelait Tchervontchik.

« L'écuyer se mit à rire et me dit :

« — Et bien, cavalier, montez !

« J'étais à la fois joyeux et inquiet et m'efforçais que nul ne s'aperçût de mon trouble. Longtemps j'essayai de mettre le pied dans l'étrier, mais je n'y pouvais parvenir parce que j'étais trop petit. Alors l'écuyer me souleva dans ses bras, et me mit en selle.

« — Monsieur n'est pas lourd, deux livres, pas plus, dit-il.

« D'abord, il me tint par le bras, mais, ayant remarqué qu'on ne tenait point mes frères, je le priai de me lâcher.

« — Vous n'avez donc pas peur? me dit-il.

« Certes, j'avais très peur, mais je répondis :

« — Pas du tout.

« Ce qui m'épouvantait le plus, c'était que Tchervontchik dressait à tout moment l'oreille. Je le croyais fâché contre moi.

« — Soit, me dit l'écuyer, mais prenez garde, ne tombez pas.

« Et il me lâcha. Au commencement Tchervontchik allait au pas et je me tenais droit. Mais la selle vacillait et j'avais peur de glisser.

« — Eh bien ! Vous sentez-vous ferme ? me demanda l'écuyer.

Digitized by Google

« — Je me sens ferme, répondis-je.

« — Alors? maintenant, au trot.

« Et l'écuyer fit claquer sa langue.

« Tchervontchik prit le petit trot. Je commençai à glisser; mais je ne dis rien et m'efforçai de ne pas tomber sur le côté :

« L'écuyer me félicita :

« — Eh! cavalier! voilà qui est bien!

« Ce qui me rendit tout fier. Juste à ce moment, l'écuyer fut accosté par un de ses camarades : il se mit à causer avec lui et cessa de me surveiller. Tout à coup, je me sentis glisser un peu de côté. Je voulais me remettre en selle, mais en vain. J'eus l'intention de crier à l'écuyer d'arrêter, mais, pensant que ce serait honteux pour moi d'agir ainsi, je me tus. L'écuyer ne me voyait pas. Tchervontchik trottait toujours, et moi je me sentais glisser de plus en plus sur le côté. Je regardais l'écuyer espérant qu'il allait venir à mon aide, mais il continuait à causer avec son camarade et, sans me regarder, répétait de temps en temps :

« — Est-il brave, ce cavalier!

« J'étais tout à fait penché et j'avais très peur. Je me croyais perdu. Mais crier, quelle honte! Une dernière secousse de Tchervontchik me désarçonna et je roulai à terre.

« Alors le cheval s'arrêta. L'écuyer se retournant s'aperçut que je n'étais plus en selle :

« — Tiens, voilà que mon cavalier est tombé! dit-il.

Digitized by Google

« Et il s'approcha de moi. Quand je lui eus dit que je n'étais pas blessé, il se mit à rire, et dit :

« — C'est élastique un corps d'enfant!

« J'avais envie de pleurer. Je demandai qu'on me remît en selle ; on m'y remit et je ne tombai plus »(1).

C'est ainsi que grandit cet enfant remarquable, impressionnable, craintif, passionné, et, en réalité, isolé par cette force très grande de l'analyse intérieure qui était cachée en lui, et ne trouvait pas d'écho dans le milieu qui l'entourait.

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. P. V. Stock, éditeur, tome XIV, *Comment j'appris à monter à cheval*, pp. 165, 166, 167.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LA JEUNESSE

Les Tolstoï vécurent cinq années à Kazan. Chaque été, toute la famille, accompagnée de Pélagie Ilinichna, allait à Iasnaia Poliana et, l'automne venu, retournait à Kazan. C'est donc dans la maison des Uchkov que se passa la plus grande moitié de la jeunesse de Léon Nikolaievitch.

Les frères Tolstoï s'installèrent à Kazan en 1841. L'aîné, Nicolas, qui passa de l'université de Moscou à celle de Kazan, en 1841-1842, suivit là le cours de seconde année de la seconde section de la faculté de philosophie. En 1844, il termina ses études avec le grade de licencié. Les deux autres frères, Serge et Dmitri, choisirent la même faculté et la même section, correspondant à notre faculté moderne des mathématiques. Tous deux furent inscrits comme étudiants en 1843 et, au printemps 1847, tous deux reçurent le grade de licencié.

Léon Nikolaievitch opta pour la faculté des langues orientales, ayant alors en vue la carrière diplomatique, et au cours des années 1842-1844, il

Digitized by Google

prépara énergiquement l'admission à cette faculté. La tâche n'était pas facile, car, pour l'examen d'entrée, il fallait posséder des notions de langues arabe et turco-tatare, qu'on enseignait alors dans le premier lycée de Kazan. Léon Nikolaievitch surmonta ces difficultés.

Dans les archives de l'Université de Kazan sont conservés tous les papiers qui témoignent de l'entrée et du séjour de L.-N. Tolstoï à cette Université.

Tous ces papiers ont été soigneusement réunis et publiés dans les souvenirs de Zagoskine (1).

Après avoir adressé une demande, Tolstoï fut autorisé à subir l'examen d'entrée qui ne fut pas tout à fait brillant, comme on le voit d'après les notes qu'il obtint.

Religion : 4.

Histoire générale et histoire russe : 1. — « Je ne savais rien du tout (2). »

Statistique et géographie : 1. — « Encore moins. « Je me rappelle qu'on m'interrogea sur la France. « Pouschkine, recteur de l'Université, m'interro- « geait. C'était un ami de ma famille, et il faisait « évidemment tout ce qu'il pouvait pour me tirer « de là. Il me demanda : Nommez-moi les villes « que vous connaissez en France, au bord de la « mer ? Je n'en pus nommer une seule (3). »

Mathématiques : 4.

(1) *Le Comte L.-N. Tolstoï étudiant.* N. P. Zagoskine. Istoritchesky Viestnik (Messager historique), janvier 1894.

(2) Note de L.-N. Tolstoï à la lecture du manuscrit.

(3) *Ibid.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

L'Université de Kazan du temps de Tolstoï

Digitized by Google

Digitized by Google

Littérature russe : 4.
Logique : 4.
Latin : 2.
Langue française : 5.
Langue allemande : 4.
Langue arabe : 5.
Langüe turco-tartare : 5.
Langue anglaise : 4.

Dans le dossier de l'examen de L.-N. Tolstoï, il est indiqué que « le comte Tolstoï a subi l'examen dans la section de la littérature orientale, mais n'a pas été admis à l'Université ». Et il a été ajouté : « Rendre les papiers. »

Cela se passait au printemps 1844. Léon Nikolaievitch résolut de demander l'autorisation de subir à nouveau l'examen sur les matières pour lesquelles il avait eu des notes insuffisantes. Et au commencement d'août il adressa au recteur de l'Université la demande suivante :

« A Son Excellence, Monsieur le Recteur de l'Université Impériale de Kazan, professeur honoraire, Conseiller d'Etat actuel, Nicolas Ivanovitch Lobatchevski, de la part de Léon Nikolaievitch, comte Tolstoï.

« Demande :

« Au mois de mai de cette année, en même temps que les élèves des premier et deuxième lycées de Kazan, j'ai subi les examens d'admission à l'Université de Kazan, pour la section de la littérature arabo-tatare. Mais, n'ayant pas obtenu à cet

Digitized by Google

examen des notes suffisantes en Histoire et Statistique, j'ai l'honneur de solliciter humblement de Votre Excellence l'autorisation de subir un nouvel examen sur ces matières. Ci-joint les documents nécessaires.

« Le 3 août 1844.

« Cette requête est signée du solliciteur comte Leon Nikolaievitch Tolstoï. »

Cette demande porte la note :

« Remis le 4 août 1844. Permettre de subir les épreuves supplémentaires. 4 août 1844. le Recteur : Lobatchevski. »

Quand et comment Léon Nikolaievitch passa-t-il cet examen, on l'ignore. En tout cas, tout alla bien, car au bas de la demande de Tolstoï figure la décision suivante : « Recevoir Tolstoï à l'Université comme étudiant externe dans la section des littératures turco-arabes. »

Voilà Tolstoï à l'Université. Mais il est là juste le temps d'assister aux cours, il continue de vivre dans la maison de sa tante Uchkov et de fréquenter chez ses connaissances. Quel était donc ce milieu, et quelle pouvait être son influence sur le jeune homme?

Zagoskine, dans ses souvenirs sur Tolstoï étudiant, dit que le milieu où vivait Tolstoï, à Kazan, était un milieu dépravant et qu'il dut d'instinct avoir de la répulsion pour lui. Mais d'après ce que Tolstoï a ajouté lui-même à la lecture de notre manuscrit, il n'en était pas ainsi.

Digitized by Google

« Je n'ai senti, écrit-il, aucune répulsion. J'aimais beaucoup à m'amuser dans la société de Kazan, qui était alors très bonne. »

Après avoir énuméré dans son article diverses circonstances défavorables de la vie de L.-N. Tolstoï, Zagoskine exprime son admiration pour la force morale de Tolstoï qui sut résister à toutes ces séductions. A cela, Léon Nikolaievitch fait la remarque suivante : « Au contraire, je suis très reconnaissant de ce que le sort ait voulu que ma première jeunesse s'écoulât dans un milieu où l'on pouvait rester jeune, sans aborder les questions difficiles, et où, malgré l'oisiveté et le luxe, la vie était exempte de méchanceté (1). »

Voici comment Zagoskine caractérise le premier semestre scolaire de L.-N. Tolstoï :

« Pendant la saison d'hiver 1844-1845, Tolstoï, en « sa qualité de jeune homme », commença à aller dans le monde et mena une vie encore plus bruyante. Les bals, tantôt chez le gouverneur de la province de Kazan, tantôt chez le maréchal de la noblesse, tantôt à l'Institut de demoiselles, de Rodionov, où la directrice de l'Institut, Mme E.-D. Zagoskine, les cultivait d'une façon toute particulière, les soirées chez des particuliers, les bals masqués dans la salle de la noblesse, les spectacles d'amateurs, les tableaux vivants, les concerts, se succédaient sans interruption. En sa qualité de jeune homme de bonne

(1) Note de L.-N. Tolstoï à la lecture du manuscrit.

Digitized by Google

famille, titré, ayant de fort belles relations locales, petit-fils de l'ancien gouverneur et promettant d'être bientôt un brillant parti, Léon Nikolaievitch était un hôte très recherché. Les vieux habitants de Kazan se souviennent l'avoir vu à tous les bals, soirées et réunions mondaines, invité partout, dansant toujours. Mais il ne faisait point la cour assidue aux dames comme d'autres de ses camarades, « les étudiants aristocratiques ». On observait toujours en lui une certaine gaucherie, une certaine timidité. Il était visiblement gêné du rôle qu'on lui faisait jouer et auquel bon gré mal gré l'obligeait l'entourage vulgaire de sa vie à Kazan. »

Tout cela, évidemment, avait une fort mauvaise influence sur ses études et les épreuves du premier semestre ne furent pas excellentes, comme en témoigne le tableau suivant que donne Zagoskine.

Matières	Notes	Application
Histoire biblique....	3	2
Histoire de la littérature générale.	N'est pas venu à l'examen.	
Arabe.....	2	2
Français.....	5	3

Cet insuccès ne modifia en rien la vie mondaine de Léon Nikolaievitch. Au carnaval, avec son frère Serge, il participa à deux spectacles d'amateurs ayant la charité pour prétexte.

Le résultat de cette vie fut l'échec de L.-N. Tolstoï aux examens de fin d'année et l'obligation de redoubler les cours.

Digitized by Google

Voici ce que lui-même écrit à propos de cet échec :

« A la fin de la première année, je ne fus pas admis à passer en deuxième année à cause du professeur d'histoire russe Ivanov, qui s'était querellé avec ma famille peu de temps auparavant, bien que j'eusse suivi tous les cours et connusse bien l'histoire russe. De même, il me donna 1 en allemand; cependant je savais incomparablement mieux l'allemand que tous les autres étudiants de notre cours (1). »

Léon Nikolaievitch ne voulut pas redoubler la première année et il fit une demande pour passer dans une autre faculté : la faculté de droit. Ce qu'il obtint.

La saison d'hiver 1845-1846 s'ouvrit par les fêtes données en l'honneur du grand-duc Maximilien de Leuchtenberg venu pour deux jours à Kazan (14-15 octobre), où on lui fit une réception enthousiaste.

Néanmoins, selon l'observation de Léon Nikolaievitch, « à la fin de cette année, pour la première fois, je me mis à travailler sérieusement et j'y trouvai même un certain plaisir. En dehors des cours de la faculté, parmi lesquels m'intéressaient l'encyclopédie de droit et le droit criminel (le professeur, d'origine allemande, Vogel, émaillait son cours de causeries et je me rappelle avoir été très intéressé

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. P.-V. Stock, éditeur, tome XIII.

Digitized by Google

par sa causerie sur la peine de mort), le professeur de droit civil, Mayer, me proposa un sujet : Comparer l'Esprit des lois de Montesquieu avec le Message de Catherine II, et ce travail m'occupa beaucoup (1). »

En mai 1846 le comte Tolstoï subit les examens d'une façon très satisfaisante. Il obtint les notes suivantes : en logique et psychologie, 5; encyclopédie du droit, histoire du droit romain et langue latine, 4 ; histoire russe et générale, histoire de l'éloquence et langue allemande, 3 ; 5 en conduite. La moyenne était donc 3 et Léon Nikolaievitch passa en deuxième année.

Cette même année, L. Tolstoï fut puni administrativement. On le mit aux arrêts pour avoir manqué trop souvent le cours d'histoire. Cet épisode est décrit dans les souvenirs de Nazariev, son camarade d'Université, mais avec quelques inexactitudes. Aidé des observations de L.-N. Tolstoï lui-même nous raconterons cet épisode tel qu'il se produisit.

Léon Nikolaievitch ne passa pas son temps d'arrêts dans l'auditoire, comme l'écrit Nazariev, mais il fut mis au cachot, qui était une cellule voûtée, grillée de fer. En même temps que lui était arrêté son camarade. Léon Nikolaievitch introduisit dans son cachot une bougie qu'il avait cachée dans la tige de sa botte, et un bougeoir, et ils passèrent gaiement un ou deux jours.

(1) Observation faite par L.-N. Tolstoï, à la lecture du manuscrit.

Digitized by Google

Le cocher, le trotteur, le domestique, etc., décrits par, Nazariev, appartiennent à son imagination. Mais la conversation qu'il rapporte est très vraisemblable et nous la citerons d'après lui :

« Je me rappelle qu'ayant remarqué que je lisais *le Démon* de Lermontov, Tolstoï se mit à parler ironiquement des vers, en général, et ensuite, s'attaquant à l'histoire de Karamzine, qui était près de moi, il déclara que l'histoire était une science prétentieuse et absolument inutile.—« L'histoire, disait-il, ce n'est qu'un ramassis de légendes et de détails oiseux, emmêlés d'une masse de chiffres inutiles et de noms propres. La mort d'Igor, le serpent qui a piqué Oleg, qu'est-ce que c'est que tout cela sinon des contes et qui est-ce qui a besoin de savoir que le second mariage d'Ivan avec la fille de Temruk fut célébré le 21 août 1562, et le quatrième avec Anna Alexeievna Koltovski, en 1572 ? Et on exige de moi que j'apprenne tout cela, et si je ne le sais pas on me met ! Et comment écrit-on l'histoire ? On arrange tout à la mesure inventée par l'historien. Le terrible tzar qu'étudie en ce moment le professeur Ivanov, tout d'un coup, en 1560, d'un roi vertueux et sage, se transforme en tyran farouche et cruel ? Comment ? Pourquoi ? ne le demandez pas... »

« En général j'étais très frappé de la sévérité des raisonnements de mon interlocuteur, d'autant plus que l'histoire était ma science préférée...

« Ensuite la critique de Tolstoï tomba sur l'Uni-

Digitized by Google

versité, sur la science universitaire, en général. « Le temple de la science » ne quittait déjà plus ses lèvres. Tout en restant sérieux il parlait d'une façon si drôle de nos professeurs que, malgré mon désir de rester indifférent, je finis par rire comme un fou.

« — Et cependant, continuait Tolstoï, nous avons le droit de prétendre à sortir de ce temple de gens utiles et savants.

« Et qu'est-ce que nous donnera l'Université ? Réfléchissez et répondez loyalement. Que nous donnera ce temps-là?

« Quand nous rentrerons chez nous, à la campagne, à quoi serons-nous préparés? A qui serons-nous utiles ? » interrogeait-il.

Ils causèrent ainsi toute la nuit.

« Quand le jour commença à poindre, la porte s'ouvrit et le vaguemestre entre. Il nous salua et nous annonça que nous étions libres et pouvions retourner chez nous. Tolstoï enfonça son chapeau sur ses yeux, s'enveloppa de son manteau à col de loutre, me salua de la tête, proféra encore une injure à l'adresse du « temple de la science » et disparut en compagnie de son domestique et du vaguemestre. Moi aussi je me hâtai de sortir et de respirer à pleins poumons, débarrassé de mon interlocuteur et me trouvant sur la neige dans la rue déserte qui s'éveillait...

« Ma tête, lourde comme au sortir de la fumée, était pleine de doutes et de questions que je ne m'é-

Digitized by Google

tais jamais posées et qu'y avait semées mon étrange camarade de prison, que je ne comprenais pas (1). »

Le commencement de l'année scolaire 1846-1847 apporta un changement dans les conditions extérieures de la vie des frères Serge, Dmitri et Léon Tolstoï. En quittant la maison de leur tante P.-I. Uchkov, ils allèrent vivre dans un appartement d'une maison qui appartenait alors à un certain Petondi et qui est aujourd'hui la propriété de l'hôpital municipal. Ils occupaient cinq pièces à l'étage supérieur du pavillon de pierre qui se trouve jusqu'ici dans la cour de cette maison et qui est actuellement affecté à l'un des services de l'hôpital.

En janvier 1847, Léon Nikolaievitch se présenta de nouveau aux examens trimestriels, mais il ne les passa pas tous, les tenant pour une simple formalité. Dans sa tête sans doute germait déjà le projet d'abandonner l'Université, et après les vacances de Pâques, il écrivit une requête, demandant d'être autorisé à quitter l'Université.

Voici cette requête telle qu'elle est citée dans les souvenirs de Zagoskine :

« A son Excellence, Monsieur le Recteur de l'Université impériale de Kazan, le Conseiller d'Etat actuel et Chevalier, Ivan Miklaïlovitch Simonov.

« De l'étudiant externe de deuxième année, de la Faculté de droit, comte L.-N. Tolstoï.

(1) V.-N. Nazariev, *la Vie et les hommes du temps passé*. Istoritcheskï Viestnik (Messager historique), novembre 1890.

Digitized by Google

« Demande :

« Par suite de mauvaise santé et de circonstances de famille, ne désirant plus continuer mes études à l'Université, j'ai l'honneur de demander à Votre Excellence, de bien vouloir donner l'ordre de me rayer du nombre des étudiants et de me faire remettre toutes mes pièces.

« Cette supplique est signée de l'étudiant : Comte L.-N. Tolstoï, 12 avril 1847. »

Après quoi le Conseil de l'Université prit la résolution suivante :

« Rayer Tolstoï du tableau des étudiants, et donner un certificat sur son séjour à l'Université. »

Dans le dossier de L.-N. Tolstoï, conservé dans les archives de l'Université, se trouve la copie du certificat qui lui fut remis. Ce certificat est curieux sous ce rapport qu'on y tait habilement les insuccès universitaires de Léon Nikolaievitch et les causes qui l'obligèrent à redoubler la première année de la Faculté des langues orientales. Voici ce certificat :

« Le porteur de la présente, comte Léon Nikolaievitch, fils de Tolstoï, après avoir reçu l'instruction préparatoire dans sa famille et subi l'examen sur le programme entier du lycée, a été admis comme étudiant à l'Université de Kazan, dans la section de la littérature turco-arabe, en première année. Quels y furent ses succès , il est difficile de le dire, car il ne s'est pas présenté aux examens.

Digitized by Google

C'est pourquoi il devait redoubler le cours et avec la permission de M. le Recteur de l'Université de Kazan, du 13 septembre 1845, n° 3919, il est passé de la section turco-arabe au premier cours de la Faculté de Droit où il a travaillé avec le succès suivant : logique et psychologie, très bien ; encyclopédie de droit, Histoire du droit romain et langue latine, bien ; Histoire générale, histoire russe, histoire de l'éloquence et langue allemande, assez bien. Il a passé en deuxième année, mais on ne sait quels y furent ses succès, car l'examen n'a pas encore eu lieu. La conduite de Tolstoï pendant son séjour à l'Université a été très bonne. Et maintenant, après la requête du 12 avril de cette année, sur l'état de sa santé et les circonstances de famille, il a quitté l'Université, c'est pourquoi, lui, Tolstoï, puisqu'il n'a pas terminé le cours complet des études universitaires, ne peut jouir des droits appartenant aux licenciés en droit, et, selon l'art. 590, vol. III du Recueil des lois (ed. 1842), en entrant au service militaire, il sera traité, au point de vue des grades, comme les jeunes gens qui ont fini leurs études secondaires, et il appartiendra à la deuxième catégorie des fonctionnaires civils. En preuve de quoi, il lui est remis, à lui, comte Léon Nikolaievitch, ce certificat de la chancellerie de l'Université de Kazan, avec la signature et le sceau de l'Université. »

« L.-N. Tolstoï, écrit M. Zagoskine dans ses souvenirs, se hâta de quitter Kazan, et il n'attendit

Digitized by Google

même pas que ses frères Serge et Dmitri subissent leurs derniers examens universitaires.

Le jour du départ de Léon Nikolaievitch pour Moscou arriva enfin.

Il devait traverser cette ville pour passer à Iasnaia Poliana.

Chez les comtes Tolstoï, dans leur appartement du pavillon Pétondï, se réunissait un petit groupe d'étudiants qui désiraient dire adieu à Léon Nikolaievitch avant son voyage long et difficile selon les voies de communication de ce temps. Un de ceux qui l'accompagnaient, et de qui je tiens ce détail, est encore à Kazan. « Suivant la coutume on but à la santé du voyageur en lui exprimant des vœux de toutes sortes. Ses camarades accompagnèrent Léon Nikolaievitch jusqu'au gué de la rivière Kazanka qui se trouvait dans une période de crues et là, pour la dernière fois, lui donnèrent le baiser d'adieu (1). »

Il est resté peu de traces à l'Université de Kazan du séjour qu'y fit L.-N. Tolstoï.

Le prince D.-D. Obolensky, qui récemment l'a visitée, m'a raconté que dans l'auditoire où Léon Nikolaievitch assistait aux conférences, il est resté sur le pupitre de fer l'inscription : « Comte L.-N. Tolstoï » indiscutablement griffonnée par Léon Nikolaievitch lui-même pendant la conférence. Cette inscription a été faite à l'aide d'un clou ou d'un

(1) N.-P. Zagoskine. *Le Comte L.-N. de Tolstoï étudiant.* Istoritcheski Viestnik (Messager historique), janvier 1894.

Digitized by Google

canif. Il semble que ce soit le seul souvenir de L.-N. Tolstoï à l'Université de Kazan.

Le biographe allemand de Tolstoï, Löwenfeld, pendant son voyage à Iasnaia Poliana, lui demanda pourquoi, lui, avec sa soif inassouvie de savoir, avait quitté l'Université?

« Mais, répondit le comte, c'est peut-être là la principale cause de ma sortie de l'Université. Je m'intéressais très peu à ce que nous enseignaient nos professeurs de Kazan. D'abord, pendant la première année je me suis occupé des langues orientales, mais j'ai très peu réussi. Je m'adonnais à tout avec passion; j'ai lu une quantité incalculable de livres, mais toujours dans la même direction. Quand une question quelconque m'intéressait, je ne m'écartais ni à droite ni à gauche et je tâchais de voir tout ce qui pouvait jeter la lumière précisément sur cette seule question. C'était ainsi avec moi à Kazan (1). »

« Ma sortie de l'Université eut deux causes, dit L.-N. Tolstoï :

« 1° Mon frère finissait ses études et partait ; 2° c'est étrange à dire, mon travail sur le Message de Catherine II et *l'Esprit des Lois* (j'ai encore ce travail chez moi) m'avait ouvert un nouveau domaine de recherches personnelles, tandis que l'Université, avec ses exigences, non seulement n'incitait pas à un travail pareil mais l'empêchait (2). »

(1) R. Löwenfeld : *Gespräche mit und über Tolstoï*. Leipzig.

(2) Remarque écrite par L.-N. Tolstoï à la lecture du manuscrit. P. B.

Digitized by Google

Comme il a été dit plus haut, les frères de L. Tolstoï, Nicolas, Serge et Dimitri, étaient à l'Université en même temps que lui.

L.-N. Tolstoï a parlé des deux premiers en racontant les événements de sa vie d'enfant que nous avons cités. Quant aux souvenirs sur son frère Dmitri, dont le caractère se dessina nettement pendant son séjour à l'université, nous les citerons ici, parce que, dans ces souvenirs, nous retrouvons quelques traits précieux de la vie de L.-N. Tolstoï à cette époque.

« Mitenka avait un an de plus que moi... de grands yeux noirs sévères... Je ne me le rappelle presque pas étant petit, je sais seulement, d'après les récits, qu'étant enfant il était très capricieux. On racontait que par moments il avait de tels caprices : il se fâchait et pleurait parce que la bonne ne s'occupait pas de lui ; ensuite il se fâchait et pleurait parce qu'elle s'en occupait. D'après ce que j'ai entendu dire, notre mère se tourmentait beaucoup à cause de lui. Par son âge il était le plus près de moi et nous jouions beaucoup ensemble, mais je ne l'aimais pas autant que Serge, ni autant que j'aimais et respectais Nikolenka. Nous nous entendions bien. Je ne me rappelle pas que nous nous querellions. Il est probable cependant que nous nous querellions et même que nous nous battions, mais, comme il arrive chez les enfants, ces disputes n'ont pas laissé la moindre trace, et je l'aimais d'un amour simple, calme, naturel, c'est pourquoi je ne le

Digitized by Google

remarquais pas et ne me souviens pas de lui. Je pense, et même je le sais, surtout par mon expérience d'enfance, que l'amour pour les hommes c'est l'état naturel de l'âme, ou plutôt le rapport naturel envers tous les hommes, et, quand il en est ainsi, nous ne le remarquons pas. L'amour ne s'observe que quand on n'aime pas (c'est-à-dire quand on a peur de quelqu'un : ainsi moi j'avais peur des mendiants, d'un certain Volkonski, qui me pinçait les joues, et il me semble que je n'avais plus peur de personne d'autre :), ou quand on aime quelqu'un particulièrement, comme j'aimais tante Tatiana Alexandrovna, mon frère Serge, Nikolenka, Basile, la bonne Prascovie Issaievna, Pachenka. Comme enfant je ne me rappelle rien de particulier sur Dmitri, sauf la gaieté enfantine. Ses particularités ne se manifestèrent, et ne me sont mémorables, qu'une fois à Kazan, où nous allâmes en 1840. Il avait alors treize ans. Avant cette date, à Moscou, je me rappelle qu'il ne s'emmourachait pas comme moi de Sérioja, qu'il n'aimait ni les danses, ni les spectacles militaires, ce dont je reparlerai, et qu'il étudiait bien et avec zèle. Je me rappelle que l'étudiant qui nous donnait des leçons, Poplonski, disait de nous trois, à propos des études : Serge veut et peut, Dmitri veut et ne peut pas (c'était faux), et Léon ne veut pas et ne peut pas (c'était la vérité absolue).

« Ainsi mes vrais souvenirs sur Mitenka commencent seulement à Kazan. Là, moi qui imitais tou-

Digitized by Google

jours Serge, commençai à me dépraver. (J'en recauserai aussi, après). Non seulement à Kazan, mais auparavant, je m'occupais beaucoup de mon extérieur. Je tâchais d'être mondain, comme il faut. Et il n'y avait pas trace de cela en Mitenka. Il semble n'avoir jamais souffert des vices habituels aux enfants. Il était toujours sérieux, pensif, pur, résolu, emporté, et, quoi qu'il fît, il y mettait toutes ses forces.

« Quand il lui arriva d'avaler la chaînette, je me souviens qu'il ne s'inquiéta nullement des conséquences que cela pouvait avoir, tandis que je me rappelle quelle terreur j'éprouvai en avalant un noyau de pruneau que tante m'avait donné, et avec quelle solennité, comme avant la mort, je lui annonçai ce malheur. Je me souviens encore qu'étant enfants, un jour que nous glissions sur les montagnes en traîneaux, un passant, au lieu de prendre la route avec sa troïka, s'engagea sur cette montagne. Je crois que c'était Serge avec un gamin du village qui s'était lancé, et, ne pouvant retenir le traîneau, ils roulèrent sous les chevaux. Ils en furent quittes pour la peur, et la troïka continua son chemin. Nous tous étions occupés de l'événement : comment nous nous dégageâmes des chevaux, comment un cheval s'effraya, tandis que Mitenka (il avait neuf ans) s'approchant du passant se mit à l'injurier. Je me rappelle combien je fus surpris désagréablement quand je l'entendis dire que pour avoir osé gravir la montagne l'homme de-

Digitized by Google

vrait être envoyé à l'écurie, ce qui, dans le langage de ce temps, voulait dire fouetté.

« A Kazan ses particularités commencèrent à se montrer. Il travaillait bien, régulièrement, écrivait très facilement les vers. Je me rappelle qu'il traduisait très bien Schiller, mais il ne s'attacha pas beaucoup à ce travail de traduction. Il se mêlait peu à nous. Il était toujours calme, sérieux, pensif. Je me souviens qu'une fois il s'anima beaucoup et les fillettes s'en montrèrent enchantées. J'en eus de l'envie et pensai que cela tenait à ce qu'il était toujours sérieux et je voulus l'imiter en cela. Notre tutrice avait eu une idée très sotte : attacher à chacun de nous un enfant pour qu'il nous soit un serviteur dévoué. A Mitenka on avait donné Vanuchka. (Ce Vanuchka vit encore.) Mitenka, souvent, se conduisait mal avec lui. Il me semble même qu'il le frappait. Je dis il me semble, parce que je ne me le rappelle pas. Je me souviens seulement de son repentir pour quelque faute envers Vanuchka et ses humbles supplications de pardon. Il grandissait ainsi, se liant très peu avec personne et, sauf dans les moments de colère, toujours doux, sérieux, et ses grands yeux pensifs. Il était de haute taille, assez maigre, pas très fort, les bras longs, le dos voûté. Ses bizarreries commencèrent au moment de son entrée à l'Université. Il avait un an de moins que Serge, mais il entra en même temps que lui à l'Université et suivit son aîné à la Faculté de mathématiques. Je ne sais pas quelles circonstances

Digitized by Google

le poussèrent très tôt à la dévotion, mais dès la première année de sa vie universitaire il s'adonna aux pratiques religieuses, fréquenta l'église, et cela avec la fougue qu'il apportait en tout. Il commença à jeûner, ne manqua plus un office, et vécut d'une façon encore plus austère.

« Mitenka devait posséder ce trait précieux de caractère qui, je le suppose, existait chez ma mère, que je connaissais en Nikolenka, et dont j'étais totalement privé : l'indifférence absolue pour l'opinion des gens. Moi, jusqu'en ces derniers temps, je n'ai jamais pu me débarrasser du souci de l'opinion des gens, tandis que Mitenka n'y faisait nulle attention. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu sur son visage ce sourire contenu qui se montre involontairement quand on vous loue. Je revois toujours ses grands yeux sérieux, calmes, tristes, parfois durs. Ce ne fut qu'après Kazan que nous commençâmes à faire attention à lui, et encore parce que Serge et moi attachions une grande importance au « comme il faut », à l'extérieur, alors que lui était négligé, sale, ce pour quoi nous le blâmions. Il ne savait pas danser et ne voulait pas l'apprendre. Etant étudiant il n'allait jamais dans le monde. Il ne portait que l'uniforme d'étudiant avec la cravate étroite, et dès la jeunesse parut chez lui un tic : il secouait la tête, comme s'il voulait se dégager de sa cravate.

« Sa première bizarrerie se manifesta pendant les premières semaines saintes. Il ne fit pas ses dévotions à l'église de l'Université, qui était à la

Digitized by Google

mode, mais à l'église de la prison. Nous habitions la maison Gortalov, en face de la prison. L'aumônier de la prison était un prêtre pieux et austère; pendant les semaines saintes, il faisait quelque chose qui semblait extraordinaire : il lisait tous les évangiles, ce qu'il fallait faire, et pour cette raison les offices étaient là particulièrement longs. Mitenka restait toujours jusqu'au bout et fit connaissance de ce prêtre. L'église de la prison était ainsi faite qu'un simple paravent vitré séparait l'endroit où se tenaient les prisonniers. Un jour, l'un des prisonniers voulut transmettre quelque chose au sacristain : un cierge ou de l'argent pour un cierge, mais aucune des personnes qui se trouvaient à l'église ne voulut se charger de cette commission. Mais Mitia, avec son visage sérieux, prit aussitôt l'objet en question et le transmit. C'était défendu et on lui en fit l'observation. Mais lui, croyant bien agir, continua de faire la même chose.

« Nous, principalement Serge, nous frayions avec nos camarades et des jeunes gens de l'aristocratie. Lui, au contraire, parmi tous les camarades, choisit un pauvre malheureux étudiant, Polouboiarinov; ce fut seulement avec lui qu'il se lia d'amitié, et avec lui il prépara ses examens. Nous habitions alors un autre appartement, au coin de la place d'Arsk, dans la maison de Kisélievsky, en haut. L'appartement était séparé en deux parties par une galerie. D'un côté vivait Mitia; de l'autre Serge et moi. Tous deux nous aimions les objets d'art et

Digitized by Google

nous garnissions nos tables comme les grandes personnes, et on nous prêtait et nous donnait pour cela divers bibelots. Mitia n'avait rien du tout. Des objets ayant appartenu à père, il n'avait pris que les minerais. Il les avait classés avec des étiquettes et les avait rangés dans une caisse vitrée. Comme nous, ainsi que tante, regardions Mitia avec un certain mépris, à cause de ses goûts et de ses amitiés vulgaires, nos amis se permettaient de le regarder de la même façon. L'un d'eux, un garçon très borné, l'ingénieur Es. (notre ami moins par notre choix que parce qu'il s'était cramponné à nous), une fois, en traversant la chambre de Mitenka, remarqua les minerais et lui demanda ce que c'était. Es. n'était pas sympathique; il était faux. Mitia, répondit peu volontiers. Es. poussa la caisse et la secoua. Mitia lui intima de la laisser. Es. n'en fit rien et le plaisanta. Il me semble qu'il l'appela Noé. Mitia, devenu furieux, appliqua sa large main sur le visage d'Es. Celui-ci prit la fuite, Mitia le poursuivit. Dès qu'Es. fut dans notre chambre nous fermâmes la porte. Mitenka nous déclara qu'il lui casserait les os dès qu'il sortirait. Sérioja et je crois aussi Schouvalov allèrent exhorter Mitia de laisser passer Es.. Mais il saisit un balai et jura de le battre. Je ne sais ce qui se serait passé si Es. avait traversé sa chambre. Il nous demanda de le faire sortir d'une façon quelconque et nous l'avons fait fuir quelque part, par le grenier plein de poussière. Tel était Mitia dans ses moments

Digitized by Google

de colère. Mais voici ce qu'il était quand rien ne le mettait hors de lui. Dans notre famille, on avait pris par pitié une créature des plus étranges et pitoyables : une certaine Lubov Serguéievna, une jeune fille dont je n'ai jamais su le nom de famille. Elle était fille naturelle d'un Protassov. Comment était-elle entrée chez nous, je l'ignore, mais j'entendais qu'on la plaignait, qu'on voulait la marier à Féodor Ivanovitch, mais cela n'a pas réussi. D'abord elle vécut chez nous, mais je ne me le rappelle pas. Ensuite la tante Pélagie Ilinichna la prit chez elle à Kazan, de sorte que j'ai fait sa connaissance seulement à Kazan. C'était une créature douce, lamentable, craintive. Elle vivait dans une petite chambre; une petite fille faisait son service. Quand je l'ai connue elle était non seulement pitoyable, mais horrible. Je ne sais quel mal elle avait, mais tout son visage était enflé, comme un visage piqué par les abeilles. On apercevait ses yeux comme deux petits trous étroits entre deux paupières gonflées, luisantes, sans cils. Ses joues, son nez, ses lèvres, sa bouche étaient aussi gonflés, luisants et jaunes. Elle parlait avec difficulté, probablement que l'intérieur de sa bouche était enflé comme l'extérieur. L'été, les mouches s'installaient sur son visage et elle ne les sentait pas, et c'était particulièrement désagréable à voir. Elle avait quelques rares cheveux noirs, et son crâne était presque nu. V.-I. Uchkov, le mari de tante, un mauvais plaisant, ne cachait pas son dé-

Digitized by Google

goût pour elle. Elle sentait toujours mauvais et dans sa chambre qui n'était jamais aérée régnait une odeur suffocante. Eh bien, cette Lubov Serguéievna devint l'amie de Mitenka. Il allait chez elle, l'écoutait, lui causait, lui faisait la lecture. Et, chose étrange, nous étions moralement si obtus que nous ne trouvions qu'à nous en moquer, et Mitia était moralement si grand, si indépendant de l'opinion des gens, que ni par un mot, ni par une allusion, il ne trouva nécessaire de faire comprendre qu'il croyait bon ce qu'il faisait. Il se contentait de le faire. Et cela dura tout le temps que nous vécûmes à Kazan.

« Maintenant c'est pour moi très clair que la mort n'a pas anéanti Mitia : il vivait avant que je le connusse, avant d'être né, il existe encore maintenant qu'il est mort (1) ! »

L'âge critique, la jeunesse, mène l'homme dans l'abîme des passions. Pour un homme ordinaire, c'est la période de l'entraînement des sens et des passions, c'est la période de la recherche de l'idéal, des rêves et des espérances, et, pour la plupart, d'espérances irréalisables. On peut s'imaginer les émotions intérieures que subissait une nature aussi forte sous tous les rapports que l'était celle de Tolstoï. Dans quelles contradictions se débattait son âme ! A quelle hauteur le soulevaient les rêves ailés ! Avec quelle rapidité pouvait-il choir de

(1) Notes mises à ma disposition, en brouillon, et non corrigées. P. B.

Digitized by Google

cette hauteur, entraîné par les passions de sa nature puissante!

Nous trouvons dans deux des œuvres de L.-N. Tolstoï des indications sur la vie tumultueuse de sa jeunesse : dans *la Jeunesse* et *les Confessions*. Dans la première œuvre, il est évident que parmi les réflexions de Nicolas Irténiev se rencontrent des traits autobiographiques. Les pensées que nous empruntons à *la Jeunesse* sont, pour la plupart, de caractère idéaliste et sont exprimées dans une belle forme poétique. Nous ne citerons que les principales :

« J'ai dit que mon amitié avec Dmitri m'avait ouvert un nouvel horizon sur la vie, sur son but, sur les relations entre les hommes. J'acquis dès lors la conviction que la destinée des hommes est dans l'aspiration vers la perfection morale et que ce perfectionnement est facile, possible, infini. »

«... Mais à un certain moment, ces idées m'apparurent avec une force nouvelle de révélation morale, au point que je fus effrayé en songeant combien de temps j'avais perdu, et qu'aussitôt, à l'instant même, je voulus appliquer ces idées dans ma vie avec la ferme résolution de ne les trahir jamais. C'est ce qui marque, pour moi, le commencement de ma *jeunesse*. J'avais alors près de dix-sept ans ». (1)

« Dans cette période que je prends pour limite

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoi, P. V. Stock, éditeur, tome II, *la Jeunesse*, pp. 1 et 2.

Digitized by Google

de l'adolescence et de la jeunesse, quatre sentiments faisaient le fond de mes rêves : l'amour *d'elle*, de la femme imaginaire dont je rêvais toujours de la même façon et qu'à chaque instant j'espérais rencontrer quelque part... Le deuxième sentiment, c'était l'amour de l'amour. Je voulais que tous me connussent et m'aimassent. Je voulais prononcer mon nom : Nicolas Irténiev, et que tous en fussent frappés, et, m'entourant, me remerciassent pour quelque chose. Le troisième sentiment, c'était l'espoir d'un bonheur extraordinaire, ambitieux ; espoir si fort et si tenace qu'il atteignait parfois jusqu'à la folie... Le quatrième sentiment, et le principal, c'était le dégoût de moi-même et le regret, mais le regret se confondant jusqu'à tel point avec l'espoir du bonheur qu'il n'avait plus rien de triste. Il me semblait si facile, si naturel de me détacher de tout ce passé transformé, d'oublier tout ce qui était et de commencer ma vie avec des relations tout à fait nouvelles, que le passé ne me pesait pas, ne me liait pas. Je trouvais même du plaisir à ce dégoût du passé et je tâchais de le voir plus sombre qu'il n'était. Plus la masse des souvenirs du passé était noire, plus le présent s'en détachait pur et clair, et plus vives devenaient les nuances de l'arc-en-ciel de l'avenir. Cette voix du regret et du désir passionné de perfection fut la principale sensation nouvelle de cette époque de mon développement moral et servit de base à mon opinion sur moi-même, sur les autres et sur l'univers. Voix bénie, consolante,

Digitized by Google

Tolstoï en 1848

Digitized by Google

Digitized by Google

tant de fois, dans les moments tristes où l'âme se soumettait en silence à la puissance du mensonge et de la dépravation de la vie, tu te révoltais spontanément et audacieusement contre toute injustice, tu dénonçais le passé, tu indiquais, en le faisant aimer, le point lumineux du présent, et promettais pour l'avenir le bien et le bonheur, voix tendre et consolante, cesseras-tu jamais de résonner (1)? »

Nous savons que pour le bonheur de Léon Nikolaievitch lui-même et de nous tous, cette voix ne se tut point en lui un seul moment, et jusqu'à ce jour cette voix consolante nous appelle et nous dirige vers un idéal clair, infini.

Par moments, ces rêves exprimaient clairement les tendances de ce naturalisme idéaliste, qui est à la base des plus grandes œuvres de Tolstoï :

« Mais la lune monte de plus en plus haut et devient de plus en plus claire ; l'éclat superbe de l'étang augmentant également devient aussi de plus en plus brillant ; les ombres se font plus noires, la lumière plus transparente ; et, en regardant et écoutant tout cela, quelque chose me dit qu'*elle*, avec ses bras nus et ses chaudes caresses, est loin d'être tout le bonheur ; que l'amour pour elle est loin d'être tout le bien... Et plus je regardais l'astre de la nuit, plus la vraie beauté et le bien me semblaient plus hauts et plus hauts, plus purs et plus purs, et plus près de Lui, source de toute beauté

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï, P. V. Stock, éditeur, tome II, *la Jeunesse*, pp. 14-15.

Digitized by Google

et de tout bien, et des larmes d'une joie non satisfaite, mais émues, se montraient dans mes yeux.

« Et toujours j'étais seul, et toujours il me semblait que cette nature mystérieuse, majestueuse, et cette lune qui s'arrêtait sur un endroit haut, indéfini du ciel bleu clair et qui, en même temps, semblait remplir tout l'espace et moi-même, humble vermisseau déjà souillé de toutes les passions mesquines humaines, mais avec toute la force puissante et immense de l'amour, il me semblait en ce moment même que la nature, la lune et moi n'étions qu'un (1). »

Il est intéressant de voir la liste des œuvres littéraires qui ont eu de l'influence sur Léon Nikolaievitch pendant cette période, c'est-à-dire approximativement de quatorze à vingt et un an, et qui ont contribué à sa conception du monde.

Œuvres	Degré d'influence
Evangile de Matthieu.....	considérable.
Sermon sur la montagne.....	
Sterne (*le Voyage sentimental*). .	très grande.
Rousseau (*les Confessions, Emile*).	considérable.
Rousseau (*la Nouvelle Héloïse*). .	très grande.
Pouschkine (*Eugène Oniéguine*)..	
Schiller (*les Brigands*).	
Gogol (*le Manteau, la Perspective Nevsky, Vii*).	grande.

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. P.-V. Stock, éditeurs, tome II, *la Jeunesse*, pp. 204-205,

Digitized by Google

Gogol (*les Ames mortes*).....	très grande.
Tourgueniev (*le Journal d'un chasseur*).....	
Droujinine (*Pollenka Saxe*).....	
Grigorovitch (*Anton Géromika*)..	
Dickens (*David Copperfield*)....	considérable.
Lermontov (*Un héros de notre temps. Tamagne*).....	très grande.
Prescott (*la Conquête du Mexique*).....	grande.

A côté de cela, Léon Nikolaievitch ressentait l'influence très pénible des conditions auxquelles le soumettait sa vie de gentilhomme. L'une de ces conditions était ce qu'on appelle « le comme il faut ». Il consacre à la description de cette influence un chapitre entier de *la Jeunesse*. Nous ne citerons que l'essentiel :

« ... Maintenant je sens la nécessité de consacrer un chapitre entier à cette conception qui dans ma vie, fut l'un des plus funestes mensonges inspirés par l'éducation et la société.

« Ma classification principale et préférée, à l'époque que je décris, comprenait deux grands groupes : celui des hommes *comme il faut*, et celui des hommes *non comme il faut*. Le deuxième groupe se subdivisait ainsi : les hommes *non comme il faut*, proprement dits, et « la plèbe ». J'estimais beaucoup les hommes comme il faut, et je croyais digne d'avoir avec eux des relations d'égalité; je

Digitized by Google

feignais de mépriser ceux de la deuxième catégorie, mais, en réalité, je les haïssais et j'éprouvais envers eux un sentiment de personnalité blessée ; quant aux troisièmes, pour moi, ils n'existaient pas, je les méprisais complèment. « *Mon comme il faut* » consistait premièrement et principalement dans la parfaite connaissance et surtout la bonne prononciation du français. La personne qui prononçait mal le français excitait tout de suite en moi un sentiment de haine : « Pourquoi donc veux-tu parler comme nous quand tu ne le peux pas ? » lui demandais-je en pensée avec un sourire railleur. La deuxième condition du *comme il faut* était d'avoir les ongles longs, bien taillés et propres. La troisième, c'était de savoir saluer, danser et causer ; la quatrième, très importante, c'était l'indifférence pour tout et l'expression perpétuelle d'un ennui élégant, méprisant. »

«... Je suis effrayé en me rappelant combien j'ai perdu de temps précieux, le meilleur de la vie d'un jeune homme de seize ans, pour acquérir cette qualité.

« Mais ni la perte du temps précieux employé à ces soucis constants de la conservation de toutes les conditions difficiles du *comme il faut*, qui excluent toute occupation sérieuse, ni la haine et le mépris envers les neuf dixièmes du genre humain, ni l'absence d'attention à tout le bien qui se faisait en dehors du cercle des *comme il faut*, tout cela ne fut pas le mal principal que me causa cette idée.

Digitized by Google

Le mal principal c'était la conviction que le « comme il faut » est une situation privilégiée de la société, que l'homme ne doit pas essayer de devenir ou fonctionnaire, ou fabricant, ou soldat, ou savant, quand il est *comme il faut;* qu'ayant atteint cette situation, il remplit déjà sa destinée et même, devient supérieur à la plupart des hommes.

« A une certaine époque de la jeunesse, après beaucoup de fautes et d'entraînements, chaque homme se met ordinairement dans la nécessité de prendre une part active à la vie sociale, choisit une branche quelconque du travail et s'y consacre; mais avec un homme *comme il faut* cela arrive rarement. J'ai connu et je connais beaucoup d'hommes vieux, orgueilleux, ambitieux, aux jugements sévères, qui, si dans l'autre monde on leur posait ces questions: « Qu'es-tu? Qu'as-tu fait là-bas ? » ne pourraient que répondre : *Je fus un homme très comme il faut* (1). »

Comme l'a dit Léon Nikolaievitch dans sa conversation avec son biographe allemand Löwenfeld, à côté des occupations universitaires qui, en général, l'intéressaient très peu, en lui se développait l'intérêt pour le travail mental, indépendant. Cet intérêt fut provoqué par une étude comparative de l'Esprit des Lois de Montesquieu et du Message de Catherine II.

(1) Œuvres complètes de L.-N. Tolstoï. P.-V. Stock, éditeur, tome II, *la Jeunesse*, chap. XXI, page 190.

Digitized by Google

Le journal de Léon Nikolaievitch, daté de cette époque, est plein d'idées, de notes, de commentaires relatifs à ce travail, et de nombreuses pensées, comme si la raison qui sommeillait auparavant s'était éveillée soudain et commençait son travail actif dans tous les domaines.

En mars 1847, Léon Nikolaievitch tomba malade et fut soigné à la clinique de l'université de Kazan. Le loisir dû à la maladie et la solitude de l'infirmerie l'amenèrent aux réflexions sur la Raison : « La société, c'est une partie du monde. Il faut concilier la Raison avec le monde, avec le tout, en étudiant ses lois, et alors on peut devenir indépendant de la patrie, de la société. » Nous voyons par cette note que le jeune homme de 18 ans portait déjà en soi les germes d'un futur anarchisme.

Remarquant en soi une tendance à se passionner pour les sciences, Léon Nikolaievitch se reprend tout de suite, et, ayant peur de s'enfermer trop dans la théorie, il se pose des questions sur la science pratique ét, principalement, sur l'élaboration de l'idéal moral et de la conduite morale. Il inscrit entre autres dans son journal :

« Mars 1847 :

« J'ai beaucoup changé, mais je n'ai pas encore atteint ce degré de perfection (dans mes occupations) que je voudrais atteindre. Je ne remplis pas ce que je m'étais prescrit ; ce que je fais, je ne le fais pas bien ; je n'exerce pas ma mémoire. C'est pourquoi j'inscris ici quelques règles qui, à ce qu'il

Digitized by Google

me semble, m'aideront beaucoup, si je m'y conforme :

« 1° Fais coûte que coûte ce que tu as absolument décidé de faire ;

« 2° Ce que tu fais, fais-le bien ;

« 3° Ne cherche jamais dans le livre ce que tu as oublié, tâche de te souvenir ;

« 4° Oblige toujours ton esprit d'agir avec toute la force dont il est capable ;

« 5° Lis et pense toujours à haute voix ;

« 6° N'aie jamais honte de dire aux hommes qui te gênent qu'ils te gênent ; d'abord laisse-le-leur sentir, et, s'ils ne comprennent pas, excuse-toi et dis-le-leur. »

Dans son travail pour l'Université il arrive à cette conclusion que dans le Message de Catherine deux courants se manifestent : les idées révolutionnaires de l'Europe contemporaine, et le despotisme de Catherine elle-même et son ambition. Le dernier courant domine. Les idées républicaines elle les emprunte à Montesquieu. Enfin il conclut que le Message a rapporté plus de gloire à Catherine que d'utilité à la Russie.

Ayant résolu de quitter l'Université, d'aller vivre à la campagne, Léon Nikolaievitch se promet de s'occuper des langues anglaise et latine et du droit romain ; il sentait probablement des lacunes en ces matières.

Mais à mesure que s'approche le moment du départ, les plans et les rêves de la nouvelle vie s'é-

Digitized by Google

largissent, et enfin, le 17 avril 1847, il inscrit dans son journal :

« Un changement doit avoir lieu dans ma vie, mais il ne doit pas être le résultat des circonstances extérieures, il doit être le produit de l'âme. »

Et plus loin :

« Le but de la vie, c'est l'aspiration consciente au développement de tout ce qui existe.

« Le but de la vie à la campagne, pendant deux ans sera :

« 1° De réviser tous les cours des sciences juridiques demandées à l'examen final de l'Université ;

« 2° D'étudier la médecine pratique et une partie de la médecine théorique ;

« 3° D'étudier les langues française, russe, allemande, anglaise, italienne et latine ;

« 4° D'étudier l'agriculture, au point de vue théorique et pratique ;

« 5° D'étudier l'histoire, la géographie, la statistique ;

« 6° D'étudier les mathématiques — cours du lycée ;

« 7° D'écrire une thèse.

« 8° D'atteindre le plus haut degré de perfection en musique et en peinture ;

« 9° D'écrire les règles de la vie ;

« 10° D'acquérir quelques connaissances d'histoire naturelle ;

« 10° De faire des compositions sur tous les sujets étudiés. »

Digitized by Google

Toute la vie de Léon Nikolaievitch à la campagne est remplie de rêves pareils, et de la lutte sincère, sérieuse, contre soi-même, en vue d'arriver à la perfection.

Avec une franchise extraordinaire, il note chaque écart de la règle établie, chaque chute, et se prépare avec un redoublement d'efforts à la nouvelle lutte.

Les relations envers la femme l'inquiètent déjà, et voici quels conseils intéressants il se donne :

« Regarde la société des femmes comme un désagrément nécessaire de la vie sociale, et fuis-les le plus possible.

« En effet, qui nous inculque le luxe, la mollesse, la légèreté de penser et beaucoup d'autres vices, sinon les femmes? Qui est l'auteur que nous sommes privés des sentiments innés à notre nature : la hardiesse, la fermeté, le raisonnement, la justice, etc.? La femme est plus assimilatrice que l'homme, c'est pourquoi, dans les siècles de vertu, les femmes étaient meilleures que nous, et dans notre siècle de débauche, elles sont pires que nous. »

De nouveau nous voyons la trace d'idées qui reparaîtront plus tard.

C'est à cette période qu'il faut rapporter aussi les premiers essais philosophiques de Léon Nikolaievitch. En lisant Rousseau, il écrit des commentaires pour ses discours. Son article original, qu'il écrivit en 1846-1847, c'est-à-dire quand il avait dix-huit ans, existe jusqu'à présent. Cet article est

Digitized by Google

intitulé : Du but de la philosophie. Tolstoï définit ainsi la Philosophie : « L'homme aspire à quelque chose, c'est-à-dire l'homme est actif. A quoi est dirigée son activité ? Comment la rendre libre ? Tel est le but de la philosophie dans son vrai sens. Autrement dit, la philosophie, c'est la science de la vie. »

En outre, il écrit des notes à propos de divers sujets tels que :

Le raisonnement sur la vie future. La définition du temps, de l'espace et du nombre. La Méthode. La division de la philosophie, etc.

A cette époque se rapporte aussi l'épisode suivant noté par la comtesse Tolstoï. « Pendant qu'il était étudiant, une fois, Léon Nikolaievitch réfléchit à la symétrie, et écrivit sur ce sujet un article philosophique, sous forme de raisonnement. Cet article était sur la table de sa chambre quand y entra un camarade des frères Tolstoï, Schouvalov, portant des bouteilles dans toutes ses poches. Par hasard, il aperçut l'article sur la table et le lut. L'article l'intéressait et il demanda d'où Léon Nikolaievitch l'avait copié. Léon Nikolaievitch répondit timidement qu'il l'avait composé lui-même. Schouvalov rit et déclara qu'il mentait, que ce n'était pas possible ; l'article lui paraissait trop profond pour un si jeune homme. Il ne put le croire et partit gardant sa conviction (1). »

(1) Des notes de la comtesse S.-A. Tolstoï. P. B.

Digitized by Google

Ce petit épisode nous montre combien le niveau intellectuel de Léon Nikolaievitch était supérieur à celui de son entourage. Ses *Confessions* nous révèlent sa conception religieuse à cette époque.

« Je me souviens, dit-il, que quand mon frère aîné Dmitri, encore étudiant, s'adonna tout à coup à la religion avec toute l'ardeur propre à sa nature, et se mit à suivre assidûment tous les offices, à mener une vie chaste et morale, nous tous et même les personnes âgées ne cessions de nous moquer de lui, et l'appelions, je ne sais pourquoi, Noé. Je me souviens que Moussine-Pouschkine, qui était alors recteur de l'Académie de Kazan et qui nous invitait à danser chez lui, le priait de danser aussi, lui disant, pour vaincre son refus, que David dansait devant l'arche. Je sympathisais alors à ces plaisirs des aînés, et je tirais de là la conclusion qu'il faut apprendre le catéchisme, aller à l'église, mais qu'il ne faut pas prendre tout cela trop au sérieux. Je me rappelle encore avoir lu Voltaire étant très jeune, et ses moqueries non seulement ne me révoltaient pas, mais m'amusaient.

« Mon éloignement de la foi s'est produit en moi comme il se produisait et se produit maintenant chez les jeunes gens de même instruction. Il me semble que dans la plupart des cas cela arrive ainsi : Les hommes vivent comme vivent tous, et tous vivent en se basant sur des principes qui non seulement n'ont rien de commun avec la doctrine religieuse, mais pour la plupart sont tout à fait contraires. La

Digitized by Google

doctrine religieuse n'a pas de part dans la vie, ni dans les rapports des hommes entre eux, et il n'arrive jamais de se rencontrer avec elle, et dans sa propre vie on n'arrive jamais à la consulter. La doctrine religieuse est reléguée quelque part, là-bas, loin du monde et indépendamment de lui. Si l'on se rencontre avec elle, c'est seulement comme avec un phénonène extérieur qui n'est pas lié à la vie. D'après la vie d'un homme, d'après ses actes—alors comme maintenant — on ne peut nullement savoir s'il est croyant ou non. S'il y a une différence entre celui qui professe ouvertement l'orthodoxie et celui qui la nie, cette différence n'est pas à l'avantage du premier.

« Maintenant comme alors, la confession et la profession de l'orthodoxie se rencontrent le plus souvent chez des gens stupides, cruels, et qui se jugent très importants. Et l'esprit, l'honnêteté, la droiture la moralité se rencontrent pour la plupart chez des gens qui se disent incroyants.

« Dans les écoles on apprend le catéchisme et on envoie les élèves à l'église; on réclame des fonctionnaires un billet de confession, mais l'homme de notre monde qui n'étudie plus et n'est pas employé d'Etat, maintenant, et autrefois encore plus, pourrait vivre des dizaines d'années sans se rappeler une seule fois qu'il vit parmi des chrétiens et que lui-même est regardé comme un fidèle de la religion chrétienne orthodoxe.

« De sorte que maintenant, comme autrefois, la

Digitized by Google

doctrine religieuse acceptée de confiance et soutenue par la puissance extérieure fond peu à peu comme la neige, sous l'influence de la science et des expériences de la vie contraires à la doctrine religieuse, et très souvent l'homme s'imagine posséder intacte en lui cette doctrine religieuse qui lui est inculquée dès l'enfance alors que, depuis longtemps, il n'y en a plus trace.

« La doctrine religieuse qui m'avait été inculquée dans l'enfance a disparu en moi comme en chacun avec cette seule différence qu'ayant depuis quinze ans commencé à lire des œuvres philosophiques, mon détachement de la doctrine religieuse est devenu conscient très tôt. Depuis l'âge de seize ans j'ai cessé de faire la prière quotidienne et de mon propre *motus* j'ai cessé d'aller à l'église et de communier. Je n'avais plus la foi en ce qu'on m'avait enseigné dans l'enfance, mais je croyais en quelque chose. En quoi ? Je ne pourrais le dire. Je croyais aussi en Dieu. Ou plutôt je ne niais pas Dieu, mais quel Dieu ? Je l'ignorais. Je ne niais pas aussi le Christ et sa doctrine, mais en quoi consistait cette doctrine je n'aurais su également le dire.

« Maintenant, quand je me rappelle ce temps, je vois clairement que la foi, qui sauf l'instinct animal animait ma vie, ma seule foi sincère en ce temps c'était la foi en la perfection. Mais en quoi consistait la perfection ? Quel était son but ? Je l'ignorais. Je tâchais de perfectionner ma volonté. Je me com-

Digitized by Google

posais des règles que je m'efforçais de suivre. Je me perfectionnais physiquement par des exercices divers mettant en jeu la force et l'adresse, par des privations de toutes sortes. Je m'endurcissais à la souffrance et à la patience, et tout cela me semblait être le perfectionnement. Le commencement de tout était sans doute le perfectionnement moral, mais bientôt il était remplacé par le perfectionnement, en général, c'est-à-dire par le désir d'être meilleur, non devant soi-même ou devant Dieu, mais devant les autres hommes. Et bientôt ce désir d'être meilleur devant les autres fit place au désir d'être plus fort que les autres, c'est-à-dire plus célèbre, plus important, plus riche qu'eux (1). »

Et après, commence cette confession douloureuse qui, tout en démasquant les fautes de L.-N. Tolstoï, en même temps met à nu notre âme, la plupart d'entre nous ayant traversé ce même abîme de débauches. Pour tous, elles ne furent peut-être pas aussi nombreuses, aussi profondes, mais elles étaient accompagnées de moins de franchise de moins de conscience de notre iniquité. « Un jour je raconterai l'histoire de ma vie — histoire pénible et instructive — durant ces dix années de ma jeunesse ; je pense que beaucoup ont éprouvé la même chose. De toute mon âme je désirais être bon, mais j'étais jeune, j'avais des passions, j'étais seul, absolument seul quand je cherchais le bien. Chaque fois

(1) L.-N. Tolstoï. *Confessions*, édition russe de V. Tchertkof.

Digitized by Google

que j'essayais d'exprimer ce qui était mon désir le plus intime : être moralement bon, je rencontrais le mépris, la raillerie, et aussitôt que je m'adonnais aux passions mauvaises, on me louait et m'encourageait.

« L'ambition, l'amour du pouvoir, le lucre, la lubricité, l'orgueil, la colère, la haine, tout cela était respecté.

« En m'adonnant à ces passions, je devenais semblable aux grands, et je sentais que tous étaient contents de moi. Ma bonne tante, la créature la plus pure, chez qui je vivais, me disait toujours qu'elle ne me désirait rien autant qu'une liaison avec une femme mariée : « Rien ne forme un jeune homme comme une liaison avec une femme comme il faut. » Elle me souhaitait encore un autre bonheur : d'être aide de camp, et de préférence près de l'empereur, et, pour comble de la félicité, d'épouser une jeune fille très riche, afin que par ce mariage je pusse avoir beaucoup de serfs.

« Je ne puis me rappeler ces années sans horreur, sans dégoût, sans souffrance. J'ai tué des hommes à la guerre ; j'ai provoqué en duel pour tuer ; j'ai perdu de l'argent aux cartes ; j'ai mangé le travail des paysans ; je les ai maltraités ; j'ai été plongé dans la débauche ; j'ai menti. Le mensonge, le vol, la lubricité, l'ivrognerie, la violence, le meurtre...Il n'y a pas de crimes que je n'aie commis.

« Et pour tout cela on me louait, on m'appré-

Digitized by Google

ciait, et mes camarades me regardaient comme un homme relativement moral. J'ai vécu ainsi pendant dix ans (1). »

Le commencement de cette période agitée trouve Léon Nikolaievitch à la campagne. C'est à ce temps qu'il faut rapporter ses tentatives d'exploiter sa propriété sur de nouvelles bases, et, principalement, d'établir des rapports humains, amicaux avec ses paysans, tentatives infructueuses dont l'insuccès est dépeint si clairement dans le récit *la Matinée d'un seigneur*. Dans ce récit, il y a tant de données psycho-autobiographiques unies aux faits décrits, que nous pourrions en faire un chapitre de cette biographie. Citons-en la lettre du prince Nekludov à sa tante.

« Chère tante,

« Je viens de prendre une décision d'où dépend tout le sort de ma vie. Je quitte l'Université pour me consacrer à la vie de campagne, car je me sens né pour elle. Pour Dieu, chère tante, ne vous moquez pas de moi. Vous direz que je suis jeune, peut-être est-ce vrai — je ne suis encore qu'un enfant — mais cela ne m'empêche pas de sentir ma vocation, d'aimer le bien et de désirer le faire.

« Comme je vous l'ai déjà écrit, j'ai trouvé les affaires en une confusion indescriptible. Désirant les remettre en ordre, et après les avoir bien étudiées, j'ai découvert que le mal principal tient à

(1) L.-N. Tolstoï, *Confessions*, édition russe de V. Tchertkof.

Digitized by Google

la situation plus que miséreuse des paysans, et c'est un mal tel qu'on n'y peut remédier que par le travail et la persévérance. Si seulement vous pouviez voir deux de mes paysans, David et Ivan, et la vie qu'ils mènent eux et leurs familles, je suis persuadé que la vue seule de ces deux malheureux vous convaincrait plus que tout ce que je puis vous dire pour vous expliquer ma décision. N'est-ce pas mon devoir strict, sacré, de me vouer au bonheur de ces sept cents âmes dont j'aurai à rendre compte à Dieu ? N'est-ce pas un péché de les laisser la proie de gérants et d'intendants grossiers, pour mes plaisirs ou mes satisfactions d'amour-propre? Et pourquoi chercherais-je dans un autre milieu des occasions d'être utile et de faire le bien, quand se présente à moi un devoir si noble, si grand et si proche ! Je me sens capable d'être un bon maître et pour l'être comme je comprends ce mot, il ne faut ni diplôme de l'Université, ni les titres que vous ambitionnez pour moi. Chère tante, ne formez pas pour moi des projets ambitieux, habituez-vous à la pensée que j'ai pris une route tout à fait spéciale, qui est bonne, et qui, je le sens, me mène au bonheur. J'ai réfléchi beaucoup et beaucoup à mes devoirs futurs, j'ai écrit une règle de conduite, et si Dieu m'en donne la force, je réussirai dans mon entreprise (1). »

Si Léon Nikolaievitch n'a pas écrit réellement

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. Stock, éditeur, tome II, *la Matinée d'un seigneur*, page 295.

Digitized by Google

cette lettre, il est, en tout cas, indiscutable que des idées et des désirs semblables agitaient alors son âme et donnaient son orientation à sa vie. Comme nous le savons par son récit, cette tentative de Léon Nikolaievitch fut infructueuse. Et il n'en pouvait être autrement. La sincérité de L.-N. Tolstoï ne pouvait supporter le rôle de bienfaiteur de ses esclaves, c'est-à-dire d'hommes blessés dans ce qu'il y a de plus précieux pour l'homme : la dignité morale.

Léon Nikolaievitch ne put supporter cette contradiction (être froid et sévère, comme le lui disait sa tante, lui était impossible), et, à la première occasion, il renonça complètement à cette vie. Après avoir vécu tout l'été à Iasnaia Poliana, à l'automne de cette même année 1847 il partit à Pétersbourg, et là, au commencement de 1848, il passa l'examen de licencié en droit.

« En 1848, dit-il dans son article sur *l'Education et l'Instruction*, je passai l'examen de licencié à l'Université de Pétersbourg ; je ne savais absolument rien et me suis préparé à l'examen en huit jours, ne dormant pas la nuit. J'obtins des notes suffisantes pour la licence de droit civil et de droit criminel, n'ayant pas travaillé chaque matière plus d'une semaine. »

A Löwenfeld, Léon Nikolaievitch parla ainsi de cette époque :

« Il m'était très agréable de vivre à la campagne avec ma tante Ergolski, mais le désir vague de

Digitized by Google

savoir m'entraîna de nouveau au loin. C'était en 1848 et je ne savais encore qu'entreprendre. A Pétersbourg, deux voies s'ouvraient devant moi : je pouvais entrer à l'armée pour prendre part à la campagne hongroise, ou terminer mes études universitaires afin d'obtenir ensuite un emploi de fonctionnaire. Mais ma soif de savoir vainquit l'ambition et je me remis à travailler. Je passai même les deux examens de droit criminel, mais ensuite toutes mes bonnes intentions s'évanouirent. Le printemps est venu et le charme de la vie de la campagne m'attira de nouveau dans mes terres (1). »

Cette période de la vie à Pétersbourg, nous pouvons la suivre en détail d'après les lettres de Léon Nikolaievitch à son frère Serge, dont nous citerons quelques passages d'un caractère général.

« 18 février 1848.

« Je t'écris cette lettre de Saint-Pétersbourg où j'ai l'intention de me fixer pour toujours.... Tous, sauf Ferzen et Lvov, m'exhortent de rester ici et d'entrer au service... J'ai résolu de rester ici, de passer l'examen, et ensuite de demander un emploi, et si je ne suis pas reçu à l'examen (tout est possible), je commencerai le service par le 14e degré. Je connais des fonctionnaires de la seconde catégorie qui ne servent pas plus mal que ceux de la première. Je te dirai brièvement que la vie à Pétersbourg a sur moi une très grande et très bonne

(1) H. Löwenfeld : *Gespräche mit und über Tolstoï*. Leipzig, p. 87.

Digitized by Google

influence. Elle m'habitue à l'activité et remplace pour moi le tableau de service. On ne sait pourquoi, mais il est impossible de ne rien faire. Tous sont occupés, tous travaillent, et on ne trouve personne avec qui l'on puisse mener la vie dissipée, et seul, ça ne va pas.

« Je sais que tu ne croiras pas que j'aie changé. Tu diras : « C'est déjà la vingtième fois qu'il promet, il n'y a pas d'étoffe, c'est un garçon nul. » Non, maintenant, je suis changé, tout à fait autre de ce que j'étais auparavant. Autrefois je me disais : « Il faut que je change, » tandis que maintenant je vois que je suis autre et je dis : « Je suis changé. » Le principal, c'est que, maintenant, je suis absolument convaincu qu'avec la philosophie pure on ne peut pas vivre positivement, c'est-à-dire être pratique. C'est un grand pas en avant et un grand changement. Cela ne m'est pas encore arrivé une seule fois. Et si quelqu'un veut vivre, et s'il est jeune, alors, en Russie, il n'y a que Pétersbourg. Quelque fantaisie que l'on ait, on peut tout satisfaire ; on peut tout développer, et cela aisément, sans aucune peine. Tant qu'à la vie, elle n'est pas très chère pour un célibataire, elle est même meilleur marché et plus confortable qu'à Moscou, sauf le logement. Dis à tous les nôtres que je les embrasse et les salue, et que cet été j'irai peut-être à la campagne ou peut-être non, car cet été, je veux prendre un congé et flâner dans les environs de Pétersbourg. Je veux aussi aller à Helsingfors et à Reval. Ecris-

Digitized by Google

moi, au nom de Dieu, au moins une fois dans ta vie. Je veux savoir comment toi et tous les nôtres accepterez cette nouvelle. Demande-leur aussi, de ma part, d'écrire; quant à moi, j'ai peur de leur écrire; il y a si longtemps que je ne l'ai fait qu'ils sont probablement tous fâchés. J'ai honte surtout devant la tante Tatiana Alexandrovna, demande-lui pardon pour moi. »

Hélas! ces bonnes intentions ne pouvaient se réaliser d'un coup. C'est étrange à le dire maintenant de Léon Nikolaievitch, mais alors son frère avait quelque droit de l'appeler « garçon nul ». Léon Nikolaievitch le reconnaît lui-même.

Dans sa lettre du 1er mars 1848, il écrit à son frère :

« Serioja, je pense que tu me traites déjà de « garçon le plus nul » et tu dis vrai. Dieu sait ce que je fais! Je suis allé sans aucune raison à Pétersbourg; je n'y ai fait rien d'utile, j'ai seulement dépensé une masse d'argent et me suis endetté. C'est stupide! C'est affreusement stupide! Tu ne peux t'imaginer combien cela me tourmente, principalement les *dettes* qu'il me *faut* payer le *plus vite possible* parce que, si je ne les paie pas vite, outre l'argent je perdrai encore la réputation. Avant le prochain envoi, il me faut avoir trois mille cinq cents roubles : douze cents à la Banque des tutelles; seize cents pour les dettes et sept cents pour vivre. Je sais que tu vas pousser des ah! mais que faire? On ne commet la bêtise qu'une

Digitized by Google

fois dans sa vie. Il me fallait payer ma liberté (il n'y avait personne pour me fouetter, c'est le principal malheur) et ma philosophie ; et voilà, je paie. Aie pitié ; fais des démarches pour me tirer de cette situation fausse et pénible dans laquelle je suis maintenant : pas un sou et des dettes du haut en bas.

« Tu sais probablement que toutes nos troupes partent à la guerre et qu'une partie (deux corps) a franchi la frontière et même, dit-on, est déjà à Vienne. J'ai déjà subi avec succès deux épreuves. Mais maintenant j'ai changé d'avis et vais rentrer comme sous-officier dans les Cavaliers-gardes. J'ai honte de t'écrire cela parce que je sais que tu m'aimes et que toutes mes folies et ma légèreté t'attristent. Plusieurs fois même je me suis levé et j'ai rougi en écrivant cette lettre, ce que tu feras en la lisant. Mais que faire? On ne peut changer le passé et l'avenir dépend de moi. Dieu permettra que je me corrige et devienne un jour un homme distingué. Je fonde beaucoup d'espoirs sur le service militaire ; il m'habituera à la vie pratique. Bon gré mal gré, il me faudra servir jusqu'au grade d'officier. Avec de la chance, c'est-à-dire si la garde prend part à l'action, je puis être promu avant le délai de deux ans. La garde part en campagne à la fin de mai. Et maintenant je ne puis rien faire parce que, premièrement, je n'ai pas l'argent qu'il me faudrait, pas beaucoup ; et, deuxièmement, mes deux certificats de naissance sont à Iasnaia. Fais-les-moi

Digitized by Google

envoyer le plus vite possible. Ne te fâche pas, je t'en prie; je suis maintenant trop malheureux ; et fais le plus vite ce que je te demande. Adieu. Ne montre pas cette lettre à tante. Je ne veux pas l'attrister. »

Bientôt ces plans aussi étaient abandonnés. Dans une des lettres suivantes à son frère, Léon Nikolaievitch écrit :

« Dans ma dernière lettre, je t'ai écrit diverses sottises, parmi lesquelles la principale était mon intention d'entrer dans la garde à cheval. Pour le moment je laisse ces plans de côté, à moins toutefois que je ne sois pas reçu à l'examen ou que la guerre soit sérieuse. »

Il ne trouva pas sans doute la guerre assez sérieuse, car il ne prit pas de service.

Au printemps il retourna à Iasnaia Poliana et amena avec lui, de Pétersbourg, un musicien allemand, Rudolph, un homme de talent mais qui buvait beaucoup — il avait fait sa connaissance chez des amis — et il s'adonna avec passion à la musique.

Ensuite, jusqu'à son départ au Caucase, en 1851, Léon Nikolaievitch partagea son temps entre Moscou et Iasnaia, faisant succéder à des périodes d'ascétisme, les orgies, les chasses, les tziganes.

En effet, pendant ces trois années de sa vie, Léon Nikolaievitch a goûté à tout ce qui est accessible à une nature forte, passionnée, talentueuse, jeune. Pendant ces trois années il n'écrivit pas son jour-

Digitized by Google

nal, il n'en avait pas le temps ; il ne le reprit que vers la moitié de 1850, et naturellement il le commence par le repentir, les imprécations contre soi-même, et exprime son intention d'écrire franchement ses souvenirs sur les « trois années de sa vie passées dans la débauche ».

Désirant mener désormais une vie régulière, il se traça un emploi du temps : l'exploitation, le bain, le journal, la musique, le dîner, puis repos, lecture, bain, exploitation.

Mais, naturellement, ces prescriptions et ces règles ne sont point suivies et, de nouveau, il note dans son journal son mécontentement de soi-même. Cette période de lutte morale se prolonge des mois entiers et, tout d'un coup, jaillit une onde de passions tempêtueuses qui brise tous les obstacles extérieurs. De même que celui qui se noie s'accroche au moindre fétu, de même Léon Nikolaievitch, entraîné par les passions, s'accroche à l'un des sentiments pouvant le sauver de la perte. C'était l'amour-propre : « Les hommes que je tiens pour moralement inférieurs à moi, accomplissent les actes mauvais mieux que moi, » écrivait-il dans son journal. C'est pourquoi, les actes mauvais le dégoûtent et il y renonce.

La vie calme à la campagne souvent l'aidait à calmer ses passions.

Chose remarquable, il gardait un ton moral, élevé, même dans une occupation aussi vulgaire que le jeu de cartes. C'était peut-être une de ses

Digitized by Google

passions les plus fortes, mais là il était retenu par cette règle de l'honneur : « Ne jouer qu'avec des riches, » c'est-à-dire avec ceux à qui le gain ou la perte ne cause aucun préjudice matériel ou moral : l'humiliation ou la ruine. Souvent, n'ayant pas la force de se dominer, il s'abandonnait au désespoir, mais ensuite reprenant courage il notait dans son journal :

« Je vis tout à fait bestialement, bien que pas complètement dans la débauche. J'ai abandonné presque toutes mes occupations, et je suis tout déprimé. »

Sentant la gêne d'argent, il eut même l'idée d'une entreprise commerciale. Il voulait affermer le relais de poste de Toula. C'était à la fin de 1850. Par bonheur cette affaire manqua et il s'évita ainsi beaucoup de calamités qu'aurait pu lui apporter une occupation aussi étrangère à lui. En réfléchissant à ses insuccès il écrit un jour dans son journal :

« Voici les causes de mes erreurs : 1° l'indécision, c'est-à-dire le manque d'énergie ; 2° la duperie de soi-même ; 3° l'impertinence ; 4° la fausse honte ; 5° la mauvaise humeur ; 6° le désordre ; 7° l'esprit d'imitation ; 8° la versatilité ; 6° l'irréflexion. »

L'hiver 1850-1851, il passa la plupart de son temps à Moscou, d'où il écrit souvent à sa tante, à Iasnaia, lui racontant les divers détails de sa vie. Dans une lettre il décrit ainsi son appartement, et, en général, l'extérieur de sa vie :

« Il se compose de quatre chambres, une salle à

Digitized by Google

manger, où j'ai déjà un royalino, que j'ai loué; un salon meublé de divans, chaises et tables en bois de noyer et couverts de drap rouge, et orné de trois grandes glaces; un cabinet où j'ai ma table à écrire, mon bureau et mon divan qui me rappelle toujours nos disputes au sujet de ce meuble, et une chambre assez grande pour être chambre à coucher et cabinet de toilette et par-dessus tout cela une petite antichambre.

« Je dîne à la maison avec des *stchï* (1) et du *kacha* (2), dont je me contente parfaitement. Je n'attends que les confitures et la *nalivka* (3), pour avoir tout selon mes habitudes de la campagne.

« J'ai un traîneau pour quarante roubles argent; c'est un *pochevni*, une espèce de traîneau très à la mode. Serge doit savoir ce que c'est; j'ai acheté tout l'attirail pour l'attelage que j'ai pour ce moment très élégant (4). »

Evidemment sa tante craint beaucoup pour sa conduite à Moscou, lui donne des conseils et tâche de le préserver des mauvaises connaissances, puisque dans la lettre suivante il lui écrit :

« Pourquoi êtes-vous tellement montés contre Islénieff, — si c'est pour m'en détourner — c'est inutile puisqu'il n'est pas à Moscou. Tout ce que vous dites au sujet de la perversité du jeu est très

(1) Sorte de soupe aux choux.
(2) Plat de gruau russe.
(3) Sorte de liqueur.
(4) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

vrai et me revient souvent à l'esprit, c'est pourquoi je crois que je ne jouerai plus. « Je crois »; mais j'espère bientôt vous dire pour sûr.

« Tout ce que vous dites de la société est vrai; aussi comme tout ce que vous dites dans vos lettres — primo parce que vous écrivez comme Mme de Sévigné, et secundo parce que je ne puis, selon mes habitudes, disputer. Vous dites aussi beaucoup de bien sur ma personne. Je suis convaincu que les louanges font autant de bien que de mal. Elles font du bien parce qu'elles maintiennent dans les bonnes qualités qu'on loue, et du mal parce qu'elles augmentent l'amour-propre. Je suis sûr que les vôtres ne peuvent que me faire du bien, pour la raison qu'elles sont dictées par une amitié sincère — cela va sans dire autant que je le mériterai.

« Je crois les avoir méritées pendant tout le temps de mon séjour à Moscou; je suis content de moi (1). »

Il vient parfois à Iasnaia, d'où, de nouveau, en mars 1851 il part à Moscou. En rentrant de ce voyage il écrit dans son journal que le but de son voyage à Moscou était triple : le jeu, le mariage et la recherche d'un emploi, et aucun de ces buts n'était atteint. Pour le jeu, il ressentit alors du dégoût, comprenant toute la bassesse de cette occupation; le mariage il l'ajournait, faute d'un au moins des trois motifs du mariage : amour, raison, destinée.

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

L'emploi, il ne pouvait le recevoir faute des papiers nécessaires.

Pendant son séjour à Moscou, il écrit à sa tante Tatiana Alexandrovna, le 8 mars :

« Dernièrement, dans un ouvrage que je lisais, l'auteur disait que les premiers indices du printemps agissent ordinairement sur le moral des hommes. Avec la nature qui renaît on voudrait se sentir renaître aussi; on regrette le passé; le temps mal employé, on se repent de sa faiblesse, et l'avenir nous paraît comme un point lumineux devant nous, on devient meilleur, moralement meilleur. Ceci, quant à moi, est parfaitement vrai, depuis que j'ai commencé à vivre indépendamment, le printemps me mettait toujours dans les bonnes dispositions dans lesquelles je persévérais plus ou moins longtemps, mais c'est toujours l'hiver qui est une pierre d'achoppement pour moi. — Je m'embrouille toujours.

« Au reste en récapitulant les hivers passés, celui-là est sans doute le plus agréable et le plus raisonnable que j'aie passé. Je me suis amusé, je suis allé dans le monde. J'ai gardé des souvenirs agréables et, avec cela, je n'ai pas dérangé mes finances, ni arrangé c'est vrai (1). »

Sa lettre suivante est écrite déjà après l'arrivée de son frère Nicolas, du Caucase.

« L'arrivée de Nicolas a été pour moi une sur-

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

prise agréable puisque j'avais presque perdu l'espoir de le voir arriver chez moi. J'ai été si content de le voir que même j'ai négligé un peu mes devoirs ou plutôt mes habitudes.

« A présent je suis de nouveau seul, et seul au pied de la lettre. Je ne vais nulle part, je ne reçois personne. Je fais des plans pour le printemps et l'été, les approuvez-vous ? Vers la fin du mois de mai, je viendrai à Iasnaia, j'y passerai un mois ou deux et tâcherai d'y retenir Nicolas aussi longtemps que possible et puis d'aller avec lui faire une tournée au Caucase (1). »

Et, parmi tous ces changements orageux, des plaisirs mondains, des accès de sensualité, des tziganes, de la chasse, tout d'un coup arrivent des périodes de piété et d'humilité.

Ainsi, ayant fait la communion avec beaucoup de ferveur, il écrit même sur ce sujet un sermon, qui sans doute ne fut jamais prononcé. Et en même temps, on y remarque les élans de l'écrivain consciencieux et artiste.

Dès 1850, il pensait écrire une nouvelle des mœurs tziganes. Un autre projet de cette époque était provoqué par l'œuvre de Sterne : *le Voyage sentimental.*

Une fois qu'il était assis près de la fenêtre il songeait et regardait ce qui se passait dans la rue : « Tiens, voilà un boulanger, qu'est-il ? Quelle est

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

sa vie ? Et voici une voiture ! Qui est dedans ? Où va-t-il ? A quoi pense-il ? Et qui est-ce qui vit dans cette maison ? Quelle est sa vie intérieure ?... Comme ce serait intéressant d'écrire tout cela ! Quel livre intéressant on en pourrait faire (1) ! »

Cette période mouvementée et dangereuse de la vie fut interrompue par le départ précipité au Caucase.

(1) Du journal de la comtesse L.-N. Tolstoï.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE

LE SERVICE MILITAIRE

CAUCASE — DANUBE — SÉBASTOPOL

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE I

LE CAUCASE

Les tentatives infructueuses de s'occuper de l'exploitation agricole, l'impossibilité d'établir des rapports souhaitables avec les paysans, et cette vie passionnée, dangereuse, marquée d'orgies de toutes sortes, dont j'ai parlé à la fin du chapitre précédent, poussèrent Léon Nikolaievitch à chercher une occasion de changer de vie.

D'après son propre témoignage, sa vie était si désordonnée, si dépravée, qu'il était prêt à saisir n'importe quelle occasion d'en changer. Même quand son beau-frère (le mari de sa sœur), Valérien Tolstoï, encore fiancé, repartit en Sibérie afin de régler là ses affaires, avant le mariage, au moment où il quittait la maison, Léon Nikolaievitch bondit dans son tarentass, sans chapeau, en blouse, et il semble que seul le fait qu'il était tête nue l'ait empêché de partir en Sibérie.

L'occasion de changer de vie se présenta enfin. En avril 1851 son frère Nicolas arriva du Caucase, en congé. Il était officier dans l'armée du Caucase

Digitized by Google

et devait y retourner au printemps. Léon Nikolaievitch saisit cette occasion et, au printemps 1851, il partit avec lui au Caucase. Ils quittèrent Iasnaia Poliana le 20 avril, s'arrêtèrent deux semaines à Moscou, et de là Léon Nikolaeivitch écrit à sa tante Tatiana Alexandrovna, à Jasnaia :

« J'ai été à la promenade de Sokolniki par un temps détestable, c'est pourquoi je n'ai rencontré personne des dames de la société que j'avais envie de voir. Comme vous prétendez que je suis un homme à épreuves, je suis allé parmi la plèbe, dans les tentes bohémiennes. Vous pouvez aisément vous figurer le combat intérieur qui s'engagea là-bas pour et contre. Au reste, j'en suis sorti victorieux, c'est-à-dire n'ayant rien donné que ma bénédiction aux joyeux descendants des illustres Pharaons. Nicolas trouve que je suis un compagnon de voyage très agréable si ce n'était ma propreté. Il se fâche de ce que, comme il le dit, je change de linge douze fois par jour. Moi, je le trouve aussi compagnon très agréable, si ce n'était sa saleté, je ne sais lequel de nous a raison (1). »

De Moscou ils partirent pour Kazan où ils allèrent voir V.-J. Uchkov, le mari de leur tante, chez qui ils avaient vécu à Kazan, et une amie de cette tante, une femme très originale et très intelligente, la directrice de l'Institut de Kazan, Mme Zagoskine.

Chez cette dame Zagoskine, Léon Nikolaievitch

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

rencontra Mlle Z. M. une ancienne élève de l'Institut, et il éprouva pour elle le sentiment poétique de l'amour, mais par timidité il ne le lui avoua point et emporta son secret au Caucase. C'était chez Mme Zagoskine, qui recevait chez elle tous les jeunes gens comme il faut, qu'il avait rencontré le jeune procureur Ogoline, avec qui il se lia d'amitié. Avec Ogoline il alla à la campagne chez V.-I. Uchkov. Ogoline était un des représentants d'un type très nouveau de fonctionnaires. Léon Nikolaievitch m'a raconté comment V.-I. Uchkov, qui était habitué à voir des procureurs à cheveux blancs, vénérables, importants, en uniforme, la croix au cou et la plaque au côté, fut frappé quand il vit Ogoline et fit sa connaissance dans les conditions les plus étranges.

« Comme nous étions arrivés à la maison, en face de laquelle il y avait un bouquet de bouleaux, pendant que le domestique allait annoncer notre arrivée, je proposai à Ogoline de voir qui de nous deux grimperait le mieux sur les bouleaux. Quand V.-I. Uchkov sortit, il aperçut le procureur grimpé sur l'arbre et longtemps n'en revint pas. »

Pendant ce voyage, l'humeur de Léon Nikolaievitch, comme il me l'a raconté lui-même, était des plus stupides. A Kazan, son frère eut l'occasion de lui faire sentir sa bêtise. Ils étaient dans la rue quand passa devant eux un monsieur en voiture, la main *sans gant* posée sur une canne appuyée sur le marchepied.

Digitized by Google

— « On voit que ce monsieur est un vaurien, dit Léon Nikolaievitch, s'adressant à son frère.

— « Pourquoi? demanda celui-ci.

— « Il n'a pas de gants.

— « Est-ce une raison pour être un vaurien? demanda Nicolas avec son sourire à peine perceptible, fin et moqueur. »

Nicolas Nikolaievitch agissait toujours non d'après les autres, mais comme il le jugeait bon. Ainsi il ne voulut point aller au Caucase comme on y va ordinairement par Voronèje et le territoire de l'armée du Don; il eut l'idée d'aller en voiture jusqu'à Saratof, et de là de descendre la Volga en bateau jusqu'à Astrakhan, et d'Astrakhan, avec des chevaux de poste d'arriver à la *stanitza*. C'est, en effet, ce qu'il fit. A Saratof, il prit une barque sur laquelle on mit le tarentass et avec l'aide du pilote et de deux rameurs ils naviguèrent tantôt à rames, tantôt en se laissant porter par le courant. Il prirent trois semaines pour arriver à Astrakhan. De là Léon Nikolaievitch écrivit à sa tante :

« Nous sommes à Astrakhan et sur notre départ pour ce qui fait que nous avons encore un voyage de 400 kilomètres à faire. J'ai passé à Kazan une semaine des plus agréables. Mon voyage jusqu'à Saratof a été désagréable, mais, en revanche, delà le trajet en petit bateau jusqu'à Astrakhan très poétique et plein de charmes par la nouveauté des lieux et par la manière même de voyager pour moi. J'ai écrit une bien longue lettre à Marie où je

Digitized by Google

La propriété des Uchkov, Panovo
où Tolstoï venait souvent, et où il passa quelques jours en allant au Caucase

Digitized by Google

Digitized by Google

lui parle de mon séjour à Kazan. Je ne vous en dis rien de crainte de me répéter, quoique je suis sûr que vous ne confondiez pas les deux lettres. Je me trouve très content jusqu'à présent de mon voyage. J'ai beaucoup de choses qui me font penser et puis le changement même des lieux est agréable. En passant à Moscou, je me suis abonné, de sorte que j'ai beaucoup de lectures que je fais même en voiture, puis, comme vous le savez bien, la société de Nicolas contribue beaucoup à mon contentement. Je ne cesse de penser à vous et à tous les miens; je me reproche même quelquefois d'avoir quitté cette vie que me rendait si douce votre affection, mais il n'est qu'un retard et je n'aurai que plus de plaisir à vous revoir. Si je n'étais pressé j'aurais écrit à Serge, mais je remets cela au moment où je serai casé et plus tranquille. Embrassez-le de ma part et dites-lui que je me repens beaucoup de la froideur qu'il y a eu entre nous avant mon départ et de laquelle je n'accuse que moi (1). »

Afin que le lecteur puisse comprendre les faits de la vie au Caucase qui rentrent dans la biographie de Léon Nikolaievitch, ainsi que ses récits du Caucase, nous dirons quelques mots brefs de ce qu'il faut comprendre par Caucase.

Quand l'empire moscovite, après s'être fortifié peu à peu, put lutter contre les Tatars et les repousser dans le Sud-Est; quand il eut vaincu les royau-

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

mes de Kazan et d'Astrakhan, il se heurta aux peuplades montagnardes sauvages qui vivaient sur la pente septentrionale des monts du Caucase. Afin de lutter contre ces peuplades, vers le commencement du XIXe siècle on établit une longue file de bourgs cosaques, appelés *stanitza*, sur la rive gauche du Térek et sur la rive droite du Kouban.

D'autre part, au sud du Caucase, le royaume de Georgie jusqu'alors indépendant avec son roi Héraclius II, au commencement du XIXe siècle, se soumit à la Russie. Par des considérations politiques, la conquête des peuplades montagnardes vivant entre le Georgie et la Russie fut jugée nécessaire, et cette conquête dura plus de cinquante ans.

Des stanitza des Cosaques sur le Térek et le Kouban, les Russes commencèrent à s'avancer peu à peu dans les montagnes. Mais le plus souvent ils se bornaient à des incursions : ils attaquaient les *auls* montagnards, détruisaient les pâturages, enlevaient le bétail, prenaient autant de prisonnières qu'ils pouvaient, et, avec ce butin, retournaient dans leurs lignes. Les montagnards, de leur côté, ne leur en cédaient pas. Ils poursuivaient les détachements qui se retiraient après les incursions et leur infligeaient de fortes pertes par un tir très précis.

Ils se cachaient derrière les rochers, dans les forêts et les ravins étroits et parfois surgissaient tout à fait à l'improviste dans la *stanitza* elle-même, y faisant un affreux carnage, et emmenant dans la

Digitized by Google

montagne des prisonniers, hommes et femmes. Cette lutte, parfois, se calmait pour un temps, ou, au contraire, prenait un caractère des plus sanguinaires, quand du côté de nos adversaires paraissaient des chefs capables de réunir sous leur commandement les peuplades les plus fortes et belliqueuses et d'exciter leur fanatisme en leur prêchant la guerre sainte contre les infidèles.

Parmi ces peuplades du Caucase, celle qui donna le plus à faire aux Russes, ce fut celle des Tchetenzes, les plus braves, qui vivaient dans les plaines boisées de la rive droite du Térek, arrosées par ses affluents la Sounja, l'Argoune, etc., et dans les gorges des montagnes d'Ichkeri.

De notre côté aussi l'esprit batailleur augmentait ou faiblissait suivant l'habileté ou l'énergie de ceux qui avaient la haute main sur les opérations militaires.

En 1856, quand le prince Bariatinsky fut nommé lieutenant général du Caucase, l'affaire prit une tournure décisive. Profitant de son influence personnelle sur l'empereur Alexandre II, il réunit au Caucase une très forte armée, environ deux cent mille hommes, et il dirigea la plus grande partie de ses forces contre la Tchectchnia, l'Ichkerié et le Daghestan, qui étaient alors réunis sous le commandement du célèbre Schamyl.

L'habileté, l'énergie de ce chef, le fanatisme, le courage des montagnards qui le reconnaissaient comme leur Iman, tout se brisa devant l'attaque d'une force

Digitized by Google

ennemie considérable dirigée par le général Eudokimov, qui ne reculait devant rien.

En 1857, la résidence de Schamyl, *l'aoul* Védéno, au centre d'Ichkerié, fut prise par les Russes, et en 1859, Schamyl lui-même, dans sa nouvelle forteresse du Daghestan-Gounibe, se rendit au prince Bariatinsky.

Le prince Bariatinsky, avant d'être nommé lieutenant général du Caucase, au commencement des années 50, avait commandé le flanc gauche de l'armée du Caucase, au nord de la chaîne de montagnes. C'est à cette époque que se rapporte le séjour de L.-N. Tolstoï au Caucase et c'est dans ce pays que se passèrent les événements qu'il a décrits dans ses récits du Caucase, *l'Incursion*, *les Cosaques*, *la Coupe en forêt* et *la Rencontre dans le détachement*.

D'Astrakhan, les deux frères partirent, par chevaux de poste, par Kisliar à la *stanitza* Starogladovskaia, où servait le frère aîné. Léon Nikolaievitch, venu au Caucase en simple particulier, s'installa avec son frère.

Sa première impression du Caucase n'était pas enthousiaste. Il la décrit ainsi, dans une lettre à sa tante, peu après son arrivée au Caucase :

« Je suis arrivé sain et sauf, mais un peu triste vers la fin du mois de mai dans la Starogladovskaia. J'y ai vu de près le genre de vie que mène Nicolas, et j'y ai fait la connaissance des officiers qui en font la société. Le genre de vie n'est pas très

Digitized by Google

attrayant, à ce qu'il m'a paru d'abord puisque le pays que je m'attendais à trouver fort beau ne l'est pas du tout. Comme la *stanitza* est située sur un terrain bas, il n'y a point de vue et puis le logement est mauvais de même que tout ce qui fait le confort de la vie. Pour ce qui est des officiers, ce sont, comme vous pouvez vous figurer, des gens sans éducation, mais avec cela de très braves gens et surtout aimant beaucoup Nicolas.

« Alexéiev, son chef, est un petit bonhomme blond tirant sur le roux, avec moustaches et favoris et qui parle d'une voix perçante, mais excellent chrétien, rappelant un peu A.-S. Volkov, mais pas cafard comme lui. Puis B., un jeune officier, enfant et bon enfant rappelant Petroucha. Puis un vieux capitaine, Bielkoskï, des Cosaques de l'Oural, un vieux soldat simple, mais noble, brave et bon. Je vous avouerai qu'au commencement beaucoup de choses me choquaient dans cette société, mais je me suis habitué sans toutefois me lier avec ces messieurs. J'ai trouvé un heureux moyen dans lequel il n'y a ni fierté ni familiarité. Au reste en ceci je n'avais qu'à suivre l'exemple de Nicolas (1). »

Mais à Slarogladovskaia il ne resta pas longtemps. Il partit avec son frère dans le camp fortifié de Starï-Iourt, construit pour garder les malades à Goriatchévodstk, aux sources thermales qui venaient d'être découvertes et qui avaient de nombreuses

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

qualités thérapeutiques. Nous empruntons la description de ces lieux à la lettre de L.-N. Tolstoï à sa tante, écrite à son arrivée là-bas, en juillet 1861.

« Nicolas est parti dans une semaine après son arrivée et moi je l'y suivis de sorte que nous sommes presque depuis trois semaines ici, où nous logeons dans une tente; mais comme le temps est beau et que je me fais un peu à ce genre de vie, je me trouve très bien. Ici il y a des coups d'œil magnifiques, à commencer par l'endroit où sont les sources. C'est une énorme montagne de pierres l'une sur l'autre dont les unes se sont détachées et forment des espèces de grottes, les autres restent suspendues à une grande hauteur. Elles sont toutes coupées par les torrents d'eau chaude qui tombent avec bruit dans quelques endroits et couvrent surtout le matin toute la partie élevée de la montagne d'une vapeur blanche qui se détache continuellement de cette eau bouillante. L'eau est tellement chaude qu'on y cuit des œufs durs en trois minutes. Au milieu de ce ravin sur le terrain principal il y a trois moulins, l'un au-dessus de l'autre, qui sont construits d'une manière toute particulière et très pittoresque. Toute la journée les femmes tatares ne cessent de venir au-dessus et au-dessous de ces moulins pour laver leur linge. Il faut dire qu'elles lavent avec les pieds. C'est comme une fourmilière toujours remuante. Les femmes sont pour la plupart belles et bien faites. Le costume des femmes orientales, malgré leur pauvreté, est gracieux. Les

Digitized by Google

groupes pittoresques que forment les femmes joints à la beauté sauvage de l'endroit font un coup d'œil véritablement admirable. Je reste très souvent des heures à admirer ce paysage. Puis le coup d'œil du haut de la montagne est encore plus beau et tout à fait dans un autre genre. Mais je crains de vous ennuyer avec mes descriptions.

« Je suis très content d'être aux eaux, puisque j'en profite. Je prends des bains ferrugineux et je ne sens plus de douleurs aux pieds. J'avais toujours des rhumatismes, mais pendant notre voyage sur l'eau, je crois que je me suis encore refroidi. Je me suis rarement aussi bien porté qu'à présent et malgré les grandes chaleurs je fais beaucoup de mouvements.

« Ici le genre des officiers est le même que celui dont je vous ai parlé, il y en a beaucoup, je les connais tous et mes relations avec eux sont les mêmes (1). »

D'après les récits de Léon Nikolaievitch, Starï-Iourt était un grand *aoul* de 1500 habitants, remarquable par sa belle situation dans la montagne. Au-dessus de l'aoul coulait une source thermale sulfureuse dont la température était si élevée que, selon les récits de Léon Nikolaievitch, le chien de son frère étant tombé dans cette eau s'y ébouillanta et mourut. Les qualités de ces eaux sont incomparablement supérieures à celle de Piatigorsk.

De cet aoul Léon Nikolaievitch partit en excur-

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

sion comme volontaire ; et, dans cet aoul, il vécut des heures inoubliables d'enthousiasme juvénile et poétique.

Il se rappelle surtout une nuit, qu'il a décrite dans son journal d'une façon merveilleuse, incomparable.

« 11 juin 1851, Starï-Iourt.

« La nuit dernière j'ai à peine dormi. Après avoir écrit un peu de mon journal, je me suis mis à prier Dieu. Il m'est impossible de décrire la douceur du sentiment que j'éprouvai en priant. J'ai récité les prières habituelles et ensuite je suis resté encore longtemps à prier. Si l'on s'en tient à la définition de la prière comme demande ou remerciement, je n'ai pas prié. Je désirais quelque chose de très grand, de très beau, mais quoi? Je ne puis le dire, bien que je sache nettement que je désirais quelque chose. Je voulais me confondre avec l'être infini; je lui demandais de me pardonner mes fautes. Mais non, je ne le demandais pas, car je sentais que, puisqu'il m'accordait ce moment heureux, il me pardonnait. Je priais et, en même temps, je sentais que je n'avais rien à dire et que je ne pouvais et n'osais pas prier. Je l'ai remercié non par des paroles mais en pensée. En un seul sentiment j'unissais tout : prière et reconnaissance. Tout sentiment de crainte avait complètement disparu. Ni foi, ni espérance, ni amour, je ne pouvais rien séparer du sentiment général. Non, le sentiment que j'ai éprouvé hier c'était l'amour de

Digitized by Google

Tolstoï en 1851

Digitized by Google

Digitized by Google

Dieu, l'amour grand qui unit en lui tout le bon, qui nie tout le mauvais. Combien ce m'était pénible de regarder tous les côtés mesquins, vicieux de la vie! Il m'était impossible de comprendre comment ils pouvaient m'attirer. De tout mon cœur je priais Dieu de m'accepter dans son sein. Je ne sentais pas la chair. J'étais... mais non, le côté charnel, misérable a vaincu de nouveau, et une heure à peine s'était écoulée que, presque consciemment, j'écoutais la voix du vice, de l'ambition, de la vanité de la vie. Je savais d'où venait cette voix, je savais qu'elle détruisait mon bonheur. J'ai lutté et succombé, je me suis endormi en rêvant de la gloire et des femmes. Mais je ne suis pas coupable, c'était plus fort que moi.

« Le bonheur éternel n'est pas possible *ici*-bas. Les souffrances sont nécessaires. Pourquoi? Je ne sais. Et comment osé-je dire que je ne sais pas? Comment osé-je penser qu'on peut pénétrer les desseins de la Providence? Elle est la source de la raison et la raison veut comprendre... La raison se perd dans les abîmes de la sagesse et le sentiment craint de le blesser. Je remercie Dieu pour ce moment de bonheur, pour m'avoir montré ma petitesse et ma grandeur. Je veux prier, mais je ne sais pas; je veux comprendre, mais je n'ose pas. Je m'abandonne à Ta volonté!

« Pourquoi écris-je tout cela? Comme l'expression de mes sentiments est petite, misérable, stupide, et ils étaient si grands! »

Digitized by Google

Ces élans d'enthousiasme religieux souvent font place à l'angoise et à l'apathie. Ainsi, le 2 juillet, dans le même Starï-Iourt, Léon Nikolaievich écrit dans son journal :

« Tout à l'heure, en me rappelant tous les moments désagréables de ma vie qui, seuls, pendant la nuit, me viennent en tête, j'ai pensé : Non... Il y a trop peu de plaisir pour aimer la vie.... L'homme est trop capable de s'imaginer le bonheur et trop souvent, pour rien, le sort nous frappe trop durement, touche les cordes les plus sensibles. Et puis je sens quelque chose de très doux et de très grand dans cette indifférence de la vie et je jouis de ce sentiment, bien que j'aie beau me paraître fort contre tout, en face de tout, avec la ferme conviction qu'ici il n'y a rien à attendre, sauf la mort. Et tout à l'heure je pensais avec plaisir que j'ai commandé une selle sur lequelle je monterai à cheval ; je songeais à la cour que je ferai aux femmes cosaques, et au désespoir que j'aurais si ma moustache gauche se soulevait plus que la droite, et que, pendant deux heures, je l'arrangerais devant le miroir. »

Léon Nikolaievich devait souvent changer le lieu de son habitation. Le quartier général et l'état major de la batterie où servait son frère se trouvaient à Staroglavodskaia, mais souvent on l'envoyait à Starï-Iourt, à l'avant-garde, et Léon Nikolaievich l'accompagnait. Et ces *stanitza* et ces *aouls* sont devenus des lieux historiques. C'est là que virent le jour ses premières œuvres artistiques.

Digitized by Google

La nature merveilleuse du nord du Caucase, les montagnes et le Térek, la bravoure des Cosaques, la simplicité presque patriarcale de la vie, tout cela, dans son harmonie entière, servit de berceau aux premières tentatives artistiques de Tolstoï et indiqua la voie de ce génie mondial qui embrassa la lutte pour l'idéal, pour la vérité, pour la recherche du sens de la vie. C'est justement l'arrivée à Starï-Iourt que Tolstoï dépeint dans sa nouvelle *les Cosaques*, qui nous donne un si éclatant tableau de l'impression qu'il éprouva à la vue de la nature majestueuse du Caucase.

« Le ciel matinal était tout à fait clair. Tout à coup, il vit à vingt pas de lui, comme il lui sembla au premier abord, d'énormes masses d'un blanc pur, aux contours légers, aux profils capricieux, nettement dessinés, et la ligne aérienne de leurs sommets sur le ciel lointain. Et quand il se rendit compte de l'immense distance entre lui, les montagnes et le ciel, de la grandeur des montagnes, et quand il sentit tout l'infini de cette beauté, il fut effrayé, croyant à une vision, à un rêve. Il se secoua pour s'éveiller. Les montagnes étaient toujours les mêmes.

« — Qu'est-ce ? Qu'est-ce donc ? demanda-t-il au postillon.

« — Les montagnes, répondit avec indifférence le Nogaï.

« — Et moi, aussi, je les regarde depuis longtemps, fit Vanucha. Comme c'est beau ! Chez nous on ne le croira pas.

Digitized by Google

« Au mouvement rapide de la troïka sur la route, on eût dit que les montagnes couraient à l'horizon avec leurs sommets roses brillant sous le soleil levant. Au commencement, les montagnes étonnèrent seulement Olénine; ensuite il éprouva du plaisir, mais regardant de plus en plus cette chaîne de montagnes de neige qui paraissaient et disparaissaient non pas derrière d'autres montagnes sombres, mais tout droit dans la steppe, peu à peu, il commença à en pénétrer la beauté, et il finit par *sentir* les montagnes. A partir de ce moment tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il pensait, tout ce qu'il sentait reçut pour lui un caractère nouveau, le caractère majestueux et sévère des montagnes. Tous les souvenirs de Moscou, la honte et le regret, tous les rêves vulgaires sur le Caucase tout se dispersa et ne reparut plus. Une sorte de voix solennelle semblait lui dire : « Maintenant, c'est commencé ! » Et la route et la ligne du Térek qu'on voyait de loin, et les *stanitza*, et la population, maintenant tout cela ne lui semblait plus une plaisanterie. Il regarde le ciel et se rappelle les montagnes ; il se regarde lui-même, et Vanucha, et, de nouveau, les montagnes. Ah ! deux Cosaques à cheval; leurs fusils engaînés se balancent en cadence sur leurs dos ; les chevaux mêlent leurs jambes baies et grises, et les montagnes... Derrière le Térek on aperçoit la fumée de l'*aoul*, et les montagnes... Le soleil s'élève et brille sur le Térek qu'on aperçoit à travers les roseaux, et les montagnes !... Un chariot vient de la *stanitza*, des

Digitized by Google

femmes marchent, de belles et jeunes femmes, et les montagnes... Les Abreks courent dans la steppe et je vais, je n'ai pas peur d'eux, j'ai un fusil, la jeunesse, et les montagnes !... (1). »

Au mois d'août il est de nouveau à Starogladovskaia. De la nouvelle *les Cosaques*, qui a un caractère autobiograpique, nous pouvons nous faire une idée de la façon dont Léon Nikolaievitch vivait dans la *stanitza;* les tentatives de rapprochement avec le peuple cosaque, la contemplation des beautés de la nature et la lutte intérieure incessante qui ne l'abandonne jamais et qu'il a présentée dans ses œuvres sous des couleurs si vives, voilà la vie de Léon Nikolaievitch qui correspond à cette période.

« Pourquoi suis-je heureux et pourquoi vivais-je auparavant ? » pensa-t-il. « Comment ai-je été exigeant pour moi et n'ai-je rien fait pour moi, sauf honte et douleur ? Et voilà, pour être heureux, il ne me faut rien ! »

« Et, tout à coup, brille devant lui une lumière nouvelle. — « Le bonheur, le voilà, se dit-il, c'est de vivre pour les autres. C'est clair. En l'homme se trouve le besoin du bonheur, donc il est légitime. En le satisfaisant d'une façon égoïste, c'est-à-dire en cherchant pour soi richesse, gloire, commodités de la vie, amour, il peut arriver que les circonstances surgiront telles qu'il sera impossible de satisfaire tous ses désirs. Alors ces désirs sont illé-

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. P.-V. Stock, éditeur, tome III, *les Cosaques*, pp. 22-23-24.

Digitized by Google

gitimes, mais le besoin du bonheur, lui, n'est pas illégitime. Quels sont donc les désirs qui peuvent toujours être satisfaits malgré les conditions extérieures? Lesquels? L'amour, le sacrifice de soi-même! Il devint si joyeux et si ému en découvrant ce que lui semblait une vérité nouvelle, qu'il bondit, et, impatient, se mit à chercher pour qui il pourrait se sacrifier au plus vite, à qui faire le bien, qui aimer? « Pour soi-même, il ne faut rien, alors pourquoi ne pas vivre pour les autres? » pensait-il encore (1). »

Déjà la voix de l'amour résonne comme un puissant accord dans l'âme du jeune homme à peine entré dans la vie sociale.

Mais les événements extérieurs marchent indépendamment, entraînant cette nature forte dans la voie destinée à son développement. La vie à la *stanitza* pour un jeune homme passionné ne va pas sans amour romanesque. Léon Nikolaievitch s'éprend d'une jeune Cosaque. L'histoire de cet amour est racontée dans la nouvelle *les Cosaques*. L'auteur y décrit très clairement toutes les phases de cet amour malheureux, et surtout dans une lettre, figurant dans cette nouvelle, adressée à des amis de Moscou. Dans cette lettre se montrent vivement l'amour de Léon Nikolaievitch pour la nature sauvage et le désir passionné de se confondre avec elle, et les souffrances causées par l'impossibilité de le

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. P.-V. Stock, éditeur, tom. III, *les Cosaques*, pp. 156-157.

Digitized by Google

faire, car l'auteur, à cause de son éducation et de sa position sociale, jugeait qu'entre *elle* et lui se trouvait un abîme. Citons le passage le plus clair et le plus essentiel de cette lettre.

... « Que vous êtes tous petits et misérables! Vous ne savez point ce qui est le bonheur et la vie! Il faut avoir une fois senti la vie dans toute sa pure beauté, il faut voir et comprendre ce que je vois chaque jour devant moi : les neiges inaccessibles des montagnes, et dans cette beauté primitive une femme majestueuse, telle que devait apparaître la première femme sortant des mains du créateur, pour savoir alors clairement qui se perd, qui est dans le vrai ou le faux, de vous ou de moi. Si vous saviez combien vous me paraissez lâches et misérables, avec vos illusions ! Aussitôt qu'au lieu de ma cabane, de ma forêt, de mon amour, je me représente ces salons, ces femmes aux cheveux pommadés sous les boucles fausses, ces lèvres qui se remuent avec artifice, ces membres faibles, cachés et déformés, et ce caquetage de salon, qu'on doit regarder comme la conversation, mais qui n'a aucun droit à ce titre, je me sens affreusement honteux, je me représente ces physionomies stupides, ces riches fiancées dont le visage dit : « Ce n'est rien, tu peux approcher, tu peux oser, bien que je sois un riche parti » ; ces cours et ces flirts, ces accouplements effrontés et ces potins éternels, cette feinte, ces règles : à qui l'on doit tendre la main, à qui seulement un

Digitized by Google

salut, à qui causer; et enfin cet ennui éternel, qui est dans le sang, qui se transmet de génération en génération (et toujours consciemment, avec la conviction que c'est nécessaire). Comprenez une chose ou croyez au moins ceci : qu'il faut voir et comprendre ce qui est la vérité et la beauté, et tout ce que vous dites et pensez, tous vos désirs du bonheur pour moi et pour vous, s'envoleront en poussière. Le bonheur, c'est d'être avec la nature, de la voir, de lui parler. « Que Dieu l'en préserve, il se mariera ensuite à une simple Cosaque et sera perdu à jamais pour le monde! » C'est, je m'imagine, ce que l'on dit de moi, avec une franche commisération. Et moi je ne désire qu'une chose, me perdre absolument au sens que vous l'entendez. Je désire épouser une simple Cosaque et je n'ose le faire, parce que ce serait le comble d'un bonheur dont je ne suis pas digne.

« Trois mois sont passés depuis que j'ai vu pour la première fois la Cosaque Marianna. Les conceptions et les préjugés de ce monde d'où je venais étaient encore frais en moi, je ne croyais pas alors que je pourrais aimer cette femme, je l'admirais comme la beauté des montagnes et du ciel, et je ne pouvais point ne pas l'admirer puisqu'elle est belle comme eux. Ensuite, j'ai senti que la contemplation de cette beauté devenait une nécessité de ma vie et j'ai commencé à m'interroger, à me demander si je ne l'aimais pas.

« Mais je n'ai trouvé en moi rien de semblable à

Digitized by Google

ce sentiment tel que je me l'imaginais. Ce sentiment n'était semblable ni à l'ennui de la solitude, ni au désir du mariage, ni à l'amour platonique, ni encore moins à l'amour sexuel que je connaissais, Il me fallait la voir, l'entendre, la savoir proche, et j'étais, je ne puis dire heureux, mais tranquille. Après la soirée où je me suis trouvé avec elle, où je l'ai touchée, j'ai senti qu'entre moi et cette femme existe un lien indéchirable bien qu'insoupçonné, contre lequel on ne peut lutter. Mais j'ai lutté quand même, je me disais : Puis-je aimer une femme qui ne comprendra jamais les intérêts moraux de ma vie ? Puis-je aimer une femme pour la beauté seule, aimer une femme statue ? Je m'interrogeais et je l'aimais déjà, bien que sans y croire.

« Après la soirée où je lui parlai pour la première fois, nos relations changèrent. Auparavant, elle était pour moi un objet étranger, mais majestueux, de la nature extérieure. Après la soirée, elle devint une femme. J'ai commencé à la rencontrer, à lui causer, à aller quelquefois travailler chez son père, à passer des soirées entières chez eux. Et dans ces relations intimes, elle restait devant mes yeux, aussi pure, inaccessible, majestueuse. A tout et toujours elle répondait avec calme et fierté, avec gaîté et indifférence. Parfois elle était caressante, mais, en général, chaque regard, chaque mot, chaque mouvement exprimait cette indifférence non pas méprisante, mais qui domine et charme. Chaque jour, un sourire forcé sur les lèvres, je tâchais de

Digitized by Google

simuler, et, avec la souffrance de la passion et du désir dans le cœur, je causais avec elle, en plaisantant. Elle croyait que je feignais, mais elle me regardait tout droit, gaîment, simplement. Cette situation me devint insupportable : je voulais ne pas mentir devant elle, je voulais dire tout ce que je pensais et sentais. J'étais particulièrement agacé. C'était aux jardins. Je commençai à lui parler de mon amour, avec des expressions dont j'ai honte de me souvenir. J'ai honte de me souvenir, parce que je ne devais pas lui parler ainsi, parce qu'elle était supérieure en tout à ces paroles et aux sentitiments que je voulais exprimer ;... je me suis tu et, de ce jour, ma situation est devenue insupportable. Je ne voulais pas m'humilier en gardant avec elle des relations de ton plaisant, et je sentais que je n'étais pas encore grandi jusqu'aux relations simples, franches, avec elle. Je me demandais avec désespoir : « Que faut-il faire ? » Dans mes rêves insensés je l'imaginais tantôt ma maîtresse, tantôt ma femme, et, avec dépit, je rejetais l'une et l'autre pensée. Faire d'elle ma maîtresse, ce serait affreux, ce serait un crime. Faire d'elle une dame, la femme de Dmitri Andréievitch Olénine, comme la Cosaque qu'a épousée notre officier, ce serait pire encore. Ah ! si je pouvais devenir Cosaque comme Loukachka, voler des chevaux, m'enivrer, chanter des chansons, tuer des hommes, et, étant ivre, entrer chez elle la nuit, par la fenêtre, sans songer à ce que je suis et pourquoi je suis ainsi, alors ce serait

Digitized by Google

une autre affaire, alors nous pourrions nous comprendre, alors je pourrais être heureux (1) ! »

Mais il ne pouvait devenir Loukachka, c'est pourquoi il ne pouvait trouver là le bonheur.

En septembre, il écrit à sa tante une lettre dans laquelle on entrevoit déjà clairement le futur écrivain. Ce qui frappe particulièrement, c'est le sérieux qu'il met pour exprimer sa pensée. Probablement que déjà dans sa tête était une foule d'idées et d'images, et avec difficulté il choisissait celles qu'il pouvait exprimer sur le papier. Voici comment il exprime ses sentiments.

« Vous m'avez dit plusieurs fois que vous n'avez pas l'habitude d'écrire des brouillons pour vos lettres ; je suis votre exemple, mais je ne m'en trouve pas aussi bien que vous, car il m'arrive fort souvent de déchirer mes lettres après les avoir relues. Ce n'est pas par fausse honte que je le fais — une faute d'orthographe, un pâté, une phrase mal tournée ne me gênent pas, mais c'est que je ne suis pas parvenu à savoir diriger ma plume et mes idées. Je viens de déchirer une lettre que j'avais achevée pour vous, parce que j'y avais dit beaucoup de choses que je ne voulais pas vous dire et rien de ce que je voulais vous dire. Vous croyez peut-être que c'est dissimulation et vous direz qu'il est mal de dissimuler avec les personnes qu'on aime et dont on se sent aimé. J'en conviens, mais convenez

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. P.-V. Stock, éditeur, tome III, *les Cosaques*, pp. 245-246-247-248-249.

Digitized by Google

aussi qu'on dit tout à un indifférent, et que plus une personne vous est chère, plus il y a de choses qu'on voudrait lui cacher (1). »

Ne sachant comment dépenser toute la jeune énergie qu'il sentait en lui, Tolstoï risquait souvent sa vie dans des expéditions dangereuses.

Ainsi, une fois, il s'en alla en compagnie de son ami, le Cosaque Epichka (Erochka de la nouvelle *les Cosaques*), dans les montagnes, à l'aoul Khassaf-Iourt. C'était une expédition lointaine et dangereuse, où il arrivait d'être attaqué en route par des montagnards.

Revenu de là sain et sauf, Léon Nikolaievitch rencontra un de ses parents, Ilia Tolstoï. Celui-ci demanda à Léon Nikolaievitch de l'accompagner, et il l'amena avec lui chez son ami intime, le prince Bariatinsky, commandant du flanc gauche. Tolstoï eut donc ainsi l'occasion de faire assez ample connaissance avec le commandant en chef. Bariatinsky le complimenta pour l'air gai et brave qu'il avait remarqué en lui, au cours d'une attaque où il l'avait vu. En même temps il lui conseilla d'adresser le plus vite possible sa demande pour entrer à l'armée, car Tolstoï était toujours au Caucase à titre privé et participait volontairement aux combats. Cet encouragement flatteur du commandant en chef et les conseils de ses parents décidèrent Léon Nikolaievitch à réaliser ses intentions; et il donna la requête pour prendre du service.

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

Il passa encore août et septembre à Starogladovskaia et en octobre, avec son frère Nicolas, il partit pour Tiflis. Son frère le quitta bientôt, et lui resta à Tiflis pour y subir les examens et entrer au régiment. De là il écrit à sa tante Tatiana Alexandrovna :

« Nous sommes partis effectivement le 25, et après 7 jours de voyage fort ennuyeux, à cause du manque de chevaux presque à chaque relais, et fort agréable à cause de la beauté du pays qu'on passe, le 1er de ce mois nous étions arrivés.

« Tiflis est une ville très civilisée qui singe beaucoup Pétersbourg et réussit beaucoup à l'imiter; la société y est choisie et assez nombreuse; il y a un théâtre russe et un opéra italien dont je profite autant que me le permettent mes pauvres moyens. Je loge à la colonie allemande — c'est un faubourg, mais qui a pour moi deux grands avantages, celui d'être un fort joli endroit entouré de jardins et de vignes, ce qui fait qu'on s'y croit plutôt à la campagne qu'en ville (il fait encore très chaud et très beau : il n'y a eu ni neige, ni gelée jusqu'à présent); le deuxième avantage est celui que je paye pour deux chambres assez propres ici, cinq roubles par mois, tandis qu'en ville on ne pourrait avoir un logement pareil à moins de quarante roubles par mois. Par-dessus tout j'ai gratis la pratique de la langue allemande; j'ai des livres, des occupations et du loisir, puisque personne ne vient me déranger, de sorte qu'en somme je ne m'ennuie pas.

Digitized by Google

« Vous rappelez-vous, bonne tante, un conseil que vous m'avez donné jadis — celui de faire des romans; eh bien! je suis votre conseil et les occupations dont je vous parle consistent à faire de la littérature. Je ne sais pas si ce que j'écris paraîtra jamais dans le monde, mais c'est un travail qui m'amuse et dans lequel je persévère depuis trop longtemps pour l'abandonner (1). »

Cette lettre est particulièrement intéressante, car elle nous montre avec quelle timidité s'engendrait ce grand talent qui s'ignorait encore.

Il tomba malade, et dut se soigner pendant près de deux mois. Profitant de sa solitude et de ses loisirs forcés, il écrivit la nouvelle *l'Enfance*.

Le 23 décembre 1851 il adressa à son frère Serge la lettre suivante, pleine de détails très caractéristiques de la vie à Tiflis et à la *stànitza*.

« Ces jours-ci doit être signé l'ordre que j'attends depuis longtemps sur ma nomination de sergent dans la 4e batterie, et j'aurai le plaisir de faire le salut militaire et de suivre des yeux les officiers et les généraux qui passeront devant moi. Même maintenant, quand je me promène dans les rues, avec mon pardessus de Charmaire et mon chapeau mécanique, que j'ai payé dix roubles, malgré toute ma grandeur dans cette mise, je suis si habitué à l'idée d'endosser bientôt la capote grise que malgré moi ma main droite veut saisir le ressort du chapeau et

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

le baisser. D'ailleurs si mon désir se réalise, le jour même de ma nomination je partirai à Starogladovskaia et de là en campagne, où je marcherai à pied et à cheval, en *touloupe* ou en *tcherkeska*, et où aussi, dans la mesure de mes forces et avec l'aide des canons, j'exterminerai les *voraces asiates insoumis*.

« Serge, tu vois par ma lettre que je suis à Tiflis où je suis arrivé le 9 novembre, de sorte que j'ai eu un peu de temps pour chasser avec les chiens que j'ai achetés là-bas (à Starogladovskaia), et ceux qu'on m'a envoyés, je ne les ai pas encore vus. La chasse ici, c'est-à-dire dans la *stanitza*, c'est une merveille : des champs propres, un marécage plein de lièvres, des îles entières, pas de bois mais de roseaux, où gîtent des renards. Je ne suis allé que neuf fois dans les champs ; c'est à dix ou quinze verstes de la *stanitza*, et seulement avec deux chiens dont l'un est excellent, tandis que l'autre ne vaut rien. J'ai tué deux renards et une soixantaine de lièvres. Aussitôt que je retournerai, j'essayerai de chasser la biche.

« J'ai assisté plusieurs fois à des chasses au fusil contre les sangliers et les cerfs, mais je n'ai rien tué. Cette chasse est aussi très agréable, mais après notre habitude de la chasse à courre on ne peut l'aimer ; c'est comme le tabac de Joukov après le tabac turc ; on ne peut l'aimer, bien qu'on puisse discuter sa qualité.

« Je connais ton faible, tu désires probablement savoir quelles sont ici mes connaissances et dans

Digitized by Google

quels rapports je suis avec elles. Je dois t'avouer que c'est quelque chose qui ne m'intéresse nullement ici. Mais je me hâte de te satisfaire. Dans la batterie il n'y a pas beaucoup d'officiers, c'est pourquoi je les connais tous, mais très superficiellement, bien que je jouisse de la sympathie générale, parce que chez moi et Nikolenka, il y a toujours beaucoup d'eau-de-vie, de vin et de hors-d'œuvre. C'est sur les mêmes bases que s'est formée et se maintient ma connaissance avec d'autres officiers du régiment que j'ai rencontrés à Starï-Iourt (ville d'eaux où j'ai passé l'été) et dans une incursion à laquelle j'ai pris part. Bien qu'il y ait ici des gens plus ou moins distingués, comme j'ai toujours des occupations plus intéressantes que les conversations avec les officiers, je reste avec eux tous dans les mêmes rapports.

« Le lieutenant-colonel Alexiev, le commandant de la batterie où je dois entrer, est un homme très bon et très vaniteux. J'avoue que j'ai exploité ce dernier défaut et que je lui ai jeté de la poudre aux yeux. J'ai besoin de lui. Mais j'ai fait cela malgré moi et m'en repens. Avec un homme vaniteux on devient vaniteux soi-même. Ici, à Tiflis, j'ai trois connaissances. Je ne me suis pas fait d'autres relations, 1° parce que je ne le désire pas et 2° parce que je n'en ai pas eu l'occasion, puisque tout le temps j'ai été malade et que je n'ai commencé à sortir que depuis une semaine.

« La première personne avec qui j'ai fait connais-

Digitized by Google

sance c'est Bagration de Pétersbourg (le camarade de Fersen), la seconde, le prince Bariatinsky. J'ai fait sa connaissance dans une incursion commandée par lui à laquelle j'ai pris part. Après, j'ai passé une journée avec lui dans une forteresse en compagnie d'Ilia Tolstoï, que j'ai rencontré ici. Cette connaissance, bien entendu, ne me donne pas beaucoup de distraction, car tu comprends sur quel pied peut être un junker envers un général. Ma troisième connaissance, c'est *l'aide d'un pharmacien*, un Polonais dégradé, une créature très amusante. Je suis sûr que le prince Bariatinsky ne s'imaginera jamais qu'il puisse exister un papier quelconque où son nom figure à côté d'un aide pharmacien. Mais voilà, c'est ainsi. Nikolenka est très bien noté ici. Ses chefs et ses camarades l'aiment et l'estiment. En outre il a la réputation d'un officier courageux. Je l'aime plus que jamais, et quand je suis avec lui je me sens tout à fait heureux, et sans lui je m'ennuie.

« Si tu veux briller par des nouvelles du Caucase, tu peux raconter que le personnage le plus important après Schamyl, un certain Hadji Mourad, s'est rendu ces jours derniers au gouvernement russe.

« C'était le premier brave (*djiguit*) de toute la Tchetchnia, et cependant il a commis une lâcheté.

« Tu peux encore raconter avec tristesse que le général bien connu, intelligent, Sleptzov, a été tué ces jours-ci. Tu désires peut-être savoir *si cela*

Digitized by Google

lui a fait mal, mais je ne puis te le dire. »

Le 6 janvier 1852, de Tiflis, Léon Nikolaievitch écrit à sa tante une remarquable lettre où il exprime toute sa tendresse et son affection pour son éducatrice.

« Je viens de recevoir votre lettre du 24 novembre, et je vous y réponds le moment même (comme j'en ai pris l'habitude). Dernièrement, je vous écrivais que votre lettre m'a fait pleurer et j'accusais ma maladie de cette faiblesse. J'ai eu tort. Toutes vos lettres me font depuis quelque temps le même effet. J'ai toujours été *Liova-riova* (1). Avant, cette faiblesse me faisait honte, mais les larmes que je verse en pensant à vous et à votre amour pour nous sont tellement douces que je les laisse couler sans aucune fausse honte. Votre lettre est trop pleine de tristesse pour qu'elle ne produise pas sur moi le même effet. C'est vous qui toujours m'avez donné des conseils et quoique malheureusement je ne les aie pas suivis quelquefois, je voudrais toute ma vie n'agir que d'après vos avis. Permettez-moi pour le moment de vous dire l'effet qu'a produit sur moi votre lettre et les idées qui me sont venues en la lisant. Si je vous parle trop franchement, je sais que vous me le pardonnerez en faveur de l'amour que j'ai pour vous. En disant que c'est votre tour de nous quitter pour aller rejoindre ceux qui ne sont plus et que vous avez tant aimés, en disant

(1) Léon-le-pleurnicheur.

Digitized by Google

que vous demandez à Dieu de mettre un terme à votre existence qui vous semble si insupportable et isolée, pardon, chère tante, mais il me paraît qu'en disant cela, vous offensez Dieu et moi et nous tous qui vous aimons tant. Vous demandez à Dieu la mort, c'est-à-dire, le plus grand malheur qui puisse m'arriver (ce n'est pas une phrase, mais Dieu m'est témoin que les deux plus grands malheurs qui puissent m'arriver, ce serait votre mort ou celle de Nicolas — les deux personnes que j'aime plus que moi-même), que resterait-il pour moi si Dieu exauçait votre prière? Pour faire plaisir à qui voudrais-je devenir meilleur, avoir de bonnes qualités, avoir une bonne réputation dans le monde? Quand je fais des plans de bonheur pour moi, l'idée que vous partagerez et jouirez de mon bonheur m'est toujours présente; quand je fais quelque chose de bon, je suis content de moi-même, parce que je sais que vous serez contente de moi. Quand j'agis mal, ce que je crains le plus c'est de vous faire chagrin. Votre amour est tout pour moi, et vous demandez à Dieu qu'il nous sépare? Je ne puis vous dire le sentiment que j'ai pour vous, la parole ne suffit pas pour vous l'exprimer et je crains que vous ne pensiez que j'exagère, et cependant, je pleure à chaudes larmes en vous écrivant. C'est à cette pénible séparation que je dois de savoir quelle amie j'ai en vous, combien je vous aime. Mais est-ce que je suis le seul, à avoir un sentiment pour vous, et vous demandez à Dieu de mourir! Vous dites

Digitized by Google

que vous êtes isolée, quoique je sois séparé de vous, mais si vous croyez à mon amour, cette idée aurait pu faire contrepoids à votre douleur; pour moi je ne me sentirai isolé nulle part jusqu'à ce que je me sache aimé par vous comme je le suis.

« Je sens cependant que c'est un mauvais sentiment qui me dicte mes paroles, je suis jaloux de votre chagrin (1). »

Plus loin, dans la même lettre, il raconte un cas intéressant au point de vue des mœurs ainsi qu'au point de vue psychologique.

« Aujourd'hui il m'est arrivé une de ces choses qui m'auraient fait croire en Dieu, si je n'y croyais déjà fermement depuis quelque temps.

« L'été à Starï-Iourt tous les officiers qui y étaient ne faisaient que jouer et assez gros jeu. Comme en vivant au camp il était impossible de ne pas se voir souvent, j'ai très souvent assisté au jeu et malgré les instances qu'on me faisait j'ai tenu bon pendant un mois, mais un beau jour, en plaisantant, j'ai mis un petit enjeu, j'ai perdu, j'ai recommencé, j'ai encore perdu, la chance en était mauvaise, la passion du jeu s'est réveillée et en deux jours j'ai perdu tout ce que j'avais d'argent et celui que Nicolas m'a donné (à peu près deux cent cinquante roubles argent), et par-dessus cela encore cinq cents roubles argent, pour lesquels j'ai donné une lettre de change payable au mois de janvier

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

1852. Il faut vous dire que, près du camp, il y a un aoul qu'habitent les Tchetchenzes. Un jeune garçon Tchetchenze, Sado, venait au camp et jouait, mais comme il ne savait pas compter et inscrire, il y avait des chenapans qui le trichaient. Je n'ai jamais voulu jouer pour cette raison contre Sado, et même je lui ai dit qu'il ne fallait pas qu'il jouât, parce qu'on le trompait, et je me suis proposé de jouer pour lui par procuration. Il m'a été très reconnaissant pour cela et m'a fait cadeau d'une bourse comme c'est l'usage de cette nation de se faire des cadeaux mutuels, je lui ai donné un misérable fusil que j'avais acheté pour huit roubles. Il faut vous dire que pour devenir *kounak*, c'est-à-dire *ami*, il est d'usage de se faire des cadeaux et puis de manger dans la maison du Kounak. Après cela, d'après l'ancien usage de ces peuples (qui n'existe presque plus que par tradition), on devient amis à la vie et à la mort, c'est-à-dire que si je lui demande tout son argent ou sa femme, ou ses armes, ou tout ce qu'il a de plus précieux, il doit me les donner, et moi aussi je ne dois rien lui refuser. Sado m'a engagé de venir chez lui et d'être *kounak*. J'y suis allé. Après m'avoir régalé à leur manière, il m'a proposé de choisir dans sa maison tout ce que je voudrais, ses armes, son cheval... tout. J'ai voulu choisir ce qu'il y avait de moins cher et j'ai pris une bride de cheval montée en argent, mais il m'a dit que je l'offensais et m'a obligé de prendre un sabre qui vaut au moins cent roubles argent.

Digitized by Google

« Son père est un homme assez riche, mais qui a son argent enterré et ne donne pas le sou à son fils. Le fils, pour avoir de l'argent, va voler chez l'ennemi des chevaux, des vaches; quelquefois il expose vingt fois sa vie, pour voler une chose qui ne vaut pas dix roubles; mais ce n'est pas par cupidité qu'il le fait, mais par genre. Le plus grand voleur est très estimé et on l'appelle *djiguite* (ou brave). Tantôt Sado a mille roubles, tantôt pas le sou. Après une visite chez lui, je lui ai fait cadeau de la montre d'argent de Nicolas et nous sommes les plus grands amis du monde. Plusieurs fois il m'a prouvé son dévouement en s'exposant à des dangers pour moi, mais pour lui ceci ce n'est rien, c'est devenu une habitude et un plaisir.

« Quand je suis parti de Starï-Iourt et que Nicolas y était resté, Sado venait chez lui tous les jours et disait qu'il s'ennuyait terriblement. Par une lettre je faisais connaître à Nicolas que mon cheval était malade, je le priais de m'en trouver un à Starï-Iourt. Sado ayant appris cela n'eut rien de plus pressé que de venir chez moi et de me donner son cheval, malgré tout ce que j'ai pu faire pour le refuser.

« Après la bêtise que j'ai faite de jouer à Starï-Iourt je n'ai plus repris les cartes en main, et je faisais continuellement la morale à Sado, qui a la passion du jeu, et quoiqu'il ne connaisse pas le jeu, a toujours un bonheur étonnant. Hier soir, je me suis occupé à penser à mes affaires pécuniaires, à

Digitized by Google

mes dettes. Je pensais comment je ferais pour les payer. Ayant longtemps pensé à ces choses, j'ai vu que si je ne dépense pas trop d'argent, toutes mes dettes ne m'embarrasseront pas et pourront, petit à petit, être payées dans deux ou trois ans; mais les cinq cents roubles que je devais payer ce mois me mettaient au désespoir. Il m'était impossible de les payer et dans ce moment ils m'embarrassaient beaucoup plus que jadis les quatre mille d'Ogareff.

« Cette bêtise d'avoir fait les dettes que j'avais en Russie et de venir en faire de nouvelles ici me mit au désespoir. Le soir, en faisant ma prière, j'ai prié Dieu qu'il me tire de cette désagréable position et avec beaucoup de ferveur. « Mais comment est-ce que je puis me tirer de cette affaire? » pensais-je en me couchant. Il ne peut rien arriver qui me donne la possibilité d'acquitter cette dette. Je me présentais déjà tous les désagréments que j'avais à essuyer à cause de cela. Quand il exigera par le tribunal, si les chefs demandent l'explication pourquoi je ne paie pas, etc. Seigneur Dieu, aide-moi, me dis-je, et je me suis endormi.

« Le lendemain, je reçois une lettre de Nicolas à laquelle était jointe la vôtre et plusieurs autres. Il m'écrit :

« Ces jours-ci Sado est venu chez moi. Il a gagné à Knorrig tes billets à ordre et me les a apportés. Il était si content de ce jour, il était si heureux, et m'a demandé beaucoup :

« — Qu'en penses-tu? Est-ce que le frère sera

Digitized by Google

heureux de cela? » Que je l'aimais beaucoup pour cela. Cet homme t'est vraiment attaché. »

« N'est-ce pas étonnant que de voir son vœu ainsi exaucé, le lendemain même, c'est-à-dire qu'il n'y a rien d'aussi étonnant que la bonté divine pour un être qui la mérite si peu que moi. Et n'est-ce pas que le trait de dévouement de Sado est admirable? Il sait que j'ai un frère, Serge, qui aime les chevaux et comme je lui ai promis de le prendre en Russie quand j'irai, il m'a dit que, dût-il lui en coûter cent fois la vie, il volera le meilleur cheval qu'il y ait dans les montagnes, et qu'il le lui amènera.

« Faites, je vous prie, acheter à Toula un pistolet à six coups, et envoyez-le-moi, ainsi qu'une boîte à musique, si cela ne coûte pas trop cher. Ce sont des choses qui lui feront beaucoup de plaisir (1). »

Ce récit est intéressant surtout en ce qu'il montre quelle voie a suivi Léon Nikolaievitch dans son développement moral : de la foi naïve, mystique, de l'immixtion de la divinité dans ses affaires de jeu, et d'argent jusqu'à la liberté religieuse complète professée maintenant par lui.

Enfin quelques jours après cette lettre, après avoir arrangé ses affaires de service, Léon Nikolaievitch retourne à la stanitza Starogladovskaia. En route, de la station Mosdok, probablement obligé d'attendre longtemps les chevaux, il écrit à sa tante une longue lettre, comme toujours pleine

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

1

2

3

4

Les quatre frères Tolstoï

1. Serge ; 2. Dmitri ; 3. Nicolas ; 4. Léon

Digitized by Google

Digitized by Google

des idées religieuses les plus profondes, pleine de tendresse pour l'être aimé et de rêves et de plans sur le futur et modeste bonheur de famille.

« Voilà les idées qui me sont venues. Je tâcherai de vous les rendre parce que je pensais à vous. Je me trouve bien changé au moral, et cela m'est arrivé tant de fois. Au reste je crois que c'est le sort de tous. Plus on vit, plus on change, vous qui avez de l'expérience, dites-moi ; n'est-ce pas, que c'est vrai? Je pense que les défauts et les qualités — le fond du caractère, — resteront toujours les mêmes, mais la manière d'envisager la vie, — le bonheur, — doit changer avec l'âge. Il y a un an je croyais trouver le bonheur dans le plaisir, dans le mouvement, à présent, au contraire, le repos au physique comme au moral est un état que je désire. Mais je me figure l'état de repos sans ennuis et avec les tranquilles jouissances de l'amour et de l'amitié — c'est le comble du bonheur pour moi! Au reste, on ne ressent le charme du repos qu'après les fatigues, et les jouissances de l'amour qu'après les privations. Me voilà privé, depuis quelque temps, de l'un comme de l'autre, c'est pour cela que j'y aspire si vivement. *Il faut* m'en priver encore, pour combien de temps? Dieu le sait. Je ne saurais dire pourquoi, mais je sens qu'*il le faut*. La religion et l'expérience que j'ai de la vie (quelque petite qu'elle soit) m'ont appris que la vie est une épreuve. Dans moi elle est plus qu'une épreuve, c'est encore l'expiation de mes fautes.

Digitized by Google

« J'ai dans l'idée que l'idée si frivole que j'ai eue d'aller faire un voyage au Caucase est une idée qui m'a été inspirée d'en haut. C'est la main de Dieu qui m'a guidé. Je ne cesse de l'en remercier. Je sens que je suis devenu meilleur ici (et ce n'est pas beaucoup dire puisque j'ai été très mauvais), et je suis fermement persuadé que tout ce qui peut m'arriver ici ne sera que pour mon bien, puisque c'est Dieu lui-même qui l'a voulu ainsi. Peut-être que c'est une idée bien hardie, néanmoins j'ai cette conviction. C'est pour cela que je supporte les fatigues et les privations physiques dont je parle (ce ne sont pas des privations physiques — il n'y en a pas pour un garçon de vingt-trois ans qui se porte bien) sans les ressentir, même avec une espèce de plaisir en pensant au bonheur qui m'attend.

« Voilà comment je me le représente.

« Après un nombre indéterminé d'années, ni jeune, ni vieux, je suis à Iasnaia, mes affaires sont en ordre, je n'ai pas d'inquiétudes ni de tracasseries. Vous habitez Iasnaia aussi. Vous avez un peu vieilli, mais vous êtes encore fraîche et bien portante. Nous menons la vie que nous avons menée, — je travaille le matin, mais nous nous voyons presque toute la journée. Nous dînons. Le soir je vous fais une lecture qui ne vous ennuie pas, puis nous causons, moi je vous raconte ma vie au Caucase, vous me parlez de vos souvenirs, — de mon père, de ma mère, vous me contez des histoires de brigands que jadis nous écoutions les yeux effrayés

Digitized by Google

et la bouche béante. Nous nous rappelons les personnes qui nous ont été chères et qui ne sont plus; vous pleurerez, j'en ferai de même, mais ces larmes seront douces : nous causerons des frères qui viendront nous voir de temps en temps et la chère Marie qui passera aussi quelques mois à Iasnaia qu'elle aime tant, avec tous ses enfants. Nous n'aurons point de connaissances — personne ne viendra nous ennuyer et faire des commérages. C'est un beau rêve, mais ce n'est pas encore tout ce que je me permets de rêver. Je suis marié — ma femme est une personne douce, bonne, aimante; elle a pour vous le même amour que moi; nous avons des enfants qui vous appellent grand'maman; vous habitez la grande maison en haut, la même chambre que jadis habitait grand'maman. Toute la maison est dans le même ordre qu'elle a été du temps de papa et nous recommençons la vie, seulement en changeant de rôle, vous prenez le rôle de grand'maman, mais vous êtes encore meilleure, moi, le rôle de papa, mais je désespère de jamais le mériter; ma femme celui de maman; les enfants le nôtre; Marie le rôle des deux tantes, leurs malheurs exceptés, même Gacha prend le rôle de Prascovie Ilinichna. Mais il manquera un personnage pour prendre le rôle que vous avez joué dans notre famille — jamais il ne se trouvera une âme aussi belle, aussi aimante que la vôtre. Vous n'avez pas de successeur. Il y aura trois nouveaux personnages qui paraîtront de temps en temps sur la

Digitized by Google

scène — les frères, surtout l'un qui sera souvent avec vous, Nicolas — vieux garçon, chauve, retiré du service, toujours aussi bon, aussi noble.

« J'imagine comment, comme dans l'antiquité, il racontera aux enfants les contes de son invention, comment les enfants baiseront ses mains replètes (mais qui le valent), comment il jouera avec eux, comment la femme travaillera à la confection de son plat favori, comment nous causerons des souvenirs convenus des temps lointains; comment vous resterez assise à votre place ordinaire, et vous écouterez avec plaisir; comment vous nous appellerez, nous, les vieux, comme autrefois, Lovotchka, Nikolenka et comment vous me gronderez parce que je mange avec les mains et lui, parce que ses mains sont sales.

« Si on me faisait empereur de Russie, si on me donnait le Pérou, en un mot si une fée venait avec sa baguette me demander ce que je désire — la main sur la conscience, je répondrais que je désire seulement que ce rêve puisse devenir une réalité. Je sais que vous n'aimez pas faire des plans sur l'avenir.

« Mais quel mal y a-t-il? et cela fait tant de plaisir. Je crains d'avoir été égoïste et d'avoir fait trop petite votre part de bonheur. Je crains que les malheurs passés, mais qui ont laissé des traces trop sensibles dans votre cœur, ne vous empêchent de jouir de cet avenir qui aurait fait mon bonheur. Chère tante, dites-moi, seriez-vous heureuse? Tout

Digitized by Google

cela peut arriver et l'espérance est une si douce chose.

« De nouveau, je pleure, pourquoi est-ce que je pleure quand je pense à vous ? Ce sont des larmes de bonheur — je suis heureux de savoir vous aimer. Si tous les malheurs pouvaient m'arriver, je ne me dirais jamais tout à fait malheureux tant que vous existez. Vous vous rappelez notre séparation à la chapelle d'Iverskaia, quand nous partions pour Kazan. Alors, comme par inspiration au moment de vous quitter, je compris tout ce que vous étiez pour moi, et, quoique enfant, par mes larmes et quelques mots décousus, j'ai su vous faire comprendre ce que je sentais, je n'ai jamais cessé de vous aimer, mais le sentiment que j'ai éprouvé à la chapelle d'Iverskaia et celui que j'ai à présent pour vous est tout autre — beaucoup plus fort, plus élevé que je n'ai eu dans tout autre temps.

« Je vais vous avouer une chose qui me fait honte, mais qu'il faut que je vous dise pour décharger ma conscience. Auparavant, en lisant vos lettres dans lesquelles vous me parliez des sentiments que vous aviez pour nous, j'ai cru voir de l'exagération, mais seulement à présent, en les relisant, je vous comprends, votre amour sans bornes, pour nous et votre âme élevée. Je suis sûr que toute autre excepté vous, en lisant cette lettre et la dernière, m'aurait fait le même reproche, mais je ne crains pas cela de vous, vous me connaissez trop bien, et vous savez que peut-être ma seule bonne qualité, c'est la

Digitized by Google

sensibilité. C'est à cette qualité que je suis redevable des moments les plus heureux de ma vie. Dans tous les cas, c'est la dernière dans laquelle je me permets d'exprimer mes sentiments aussi exaltés, — exaltés pour les indifférents, mais vous saurez les apprécier (1). »

En janvier 1852, Léon Nikolaievitch retourna à Starogladovskaia, cette fois en qualité de junker. En février, il partit en campagne comme sous-officier monté et en mars il rentra de nouveau à Starogladovskaia.

Il est intéressant de noter quelques-unes des pensées qu'il écrivit alors dans son journal.

Léon Nikolaievitch avait remarqué en lui trois passions principales qui lui faisaient obstacle dans la voie de l'idéal moral qu'il s'était tracé. C'était le jeu, la sensualité et la vanité. Voici comment il caractérise chacune de ces passions.

« Premièrement, la passion du jeu, c'est une passion de lucre qui, peu à peu, se transforme en habitude de sensations très fortes. La lutte contre cette passion est possible. Deuxièmement : la sensualité. C'est le besoin physique excité par l'imagination. Elle augmente par l'abstinence, c'est pourquoi la lutte contre elle est très difficile. Le meilleur remède c'est le travail, les occupations. Troisièmement : la vanité. C'est la passion la moins nuisible pour les autres et la plus nuisible pour soi-même. »

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

Plus loin nous rencontrons les raisonnements suivants : « Depuis quelque temps je commence à être tourmenté par le repentir de la perte des meilleures années de ma vie. Et cela, depuis que j'ai senti que je pourrais faire quelque chose de bon. Ce serait intéressant de décrire la marche de son développement moral, mais ni les paroles ni même la pensée n'y suffiraient. Pour la grande pensée, il n'y a pas de bornes, mais depuis longtemps déjà les écrivains sont arrivés aux dernières limites de son expression. »

« Il y a en moi quelque chose qui me pousse à croire que je ne suis pas né pour être comme tout le monde. »

Ces dernières paroles décèlent pour la première fois la conscience vague de sa vocation. Il faut remarquer qu'elles ont été écrites encore avant la fin de *l'Enfance* et par conséquent avant les premières louanges et les encouragements que cette nouvelle lui valut. C'était la conscience intérieure, spontanée, de cette force mystérieuse qui devait faire de Tolstoï l'un des grands représentants de la conscience morale de l'humanité !

Au mois de mai il prend un congé; il va à Piatigorsk, pour prendre des eaux et soigner ses rhumatismes. De là il écrit à sa tante, Tatiana Alexandrôvna, la lettre suivante :

« Depuis mon voyage et séjour à Tiflis, mon genre de vie n'a pas changé, je tâche de faire le moins de connaissances possibles et de m'abstenir

Digitized by Google

de l'intimité de celles que j'ai. On est habitué à ma manière, on ne m'importune plus et je suis sûr qu'on dit que je suis un original et un orgueilleux.

« Ce n'est pas par fierté que je me conduis ainsi, mais cela s'est fait de soi-même; il y a une trop grande différence dans l'éducation, les sentiments et la manière de voir de ceux que je rencontre ici, pour que je trouve quelque plaisir avec eux. Il n'y a que Nicolas qui a le talent, malgré l'énorme différence qu'il y a entre lui et ces messieurs, à s'amuser avec eux et à être aimé de tous. Je lui envie ce talent, mais je sens que je ne puis en faire autant. Il est vrai que ce genre de vie n'est pas fait pour s'amuser, aussi il y a bien longtemps que je ne pense plus aux plaisirs, je pense à être tranquille et content. Depuis quelque temps, je commence à prendre goût pour les lectures historiques (c'était un point de dispute entre nous et un sur lequel à présent je suis tout à fait de votre avis); mes occupations littéraires vont aussi leur petit train, quoique je ne pense pas encore à rien imprimer. J'ai trois fois refait un ouvrage que j'ai commencé il y a bien longtemps, et je compte le refaire encore une fois pour en être content. Peut-être que ce sera comme le travail de Pénélope, mais cela ne me dégoûte pas, je ne compose pas par ambition, mais par goût, je trouve mon plaisir et mon utilité à travailler et je travaille. Quoique je sois bien loin de m'amuser, comme je vous l'ai dit, je suis aussi bien loin de m'ennuyer, parce que je

Digitized by Google

suis occupé, mais, excepté cela, je goûte un plaisir plus doux et plus élevé que celui qu'aurait pu me donner la société, celui de sentir le repos de ma conscienee, de se connaître et de se savoir mieux apprécié que je ne l'avais fait et de sentir remuer en moi des sentiments bons et généreux... Il y a eu un temps où j'étais vain de mon esprit et de ma position dans ce monde, de mon nom, mais à présent, je sais et je sens que s'il y a en moi quelque chose de bon et que si j'ai à en rendre grâce à la Providence, c'est pour un cœur bon, sensible et capable d'amour qu'il lui a plu de me donner et de me conserver. C'est à lui seul que je suis redevable des moments les plus doux que je passe et de ce que, malgré l'absence des plaisirs et de société, je suis non seulement content mais souvent heureux (1). »

Dans la lettre à son frère Serge, du 24 juin 1852, il raconte les détails caractéristiques de la vie à Piatigorsk.

« Que puis-je te dire de ma vie? J'ai écrit trois lettres et dans chacune j'ai dit la même chose. Je voudrais te décrire l'esprit de Piatigorsk, mais c'est aussi difficile que de raconter à un étranger ce que c'est que *Toula*, et pour notre malheur nous le comprenons admirablement. Piatigorsk, c'est aussi un peu Toula, mais d'une espèce particulière, du Caucase. Par exemple, le rôle prin-

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

cipal ici est tenu par les familles et les lieux publics. La société se compose de *seigneurs ruraux* (on appelle ainsi tous ceux qui arrivent ici) qui regardent les usages du pays avec mépris, et de messieurs les officiers, qui regardent les plaisirs d'ici comme le comble de la béatitude. En même temps que moi, de l'état-major est arrivé l'officier de notre batterie. Il fallait voir son enthousiasme et son impatience quand nous entrâmes dans la ville. Encore avant, il me vantait la beauté et la gaieté de la ville d'eaux, les promenades au son de la musique sur les boulevards et ensuite l'envahissement des pâtisseries où l'on fait des connaissances même avec des familles ; le théâtre, les réunions, chaque année, il y a des mariages, des duels... en un mot la *vraie vie parisienne*. Aussitôt que nous sommes descendus de tarentass, mon officier mit des pantalons bleus, très étroits du bas, des bottes avec d'énormes éperons, ses épaulettes ; il s'est bien astiqué, puis est allé se promener à la musique sur les boulevards, et delà à la pâtisserie, au théâtre et au cercle. Mais je sais qu'au lieu de faire la connaissance de familles et de demoiselles à marier, propriétaires de mille âmes, pendant tout un mois il n'a pas fait d'autre connaissance que celle de trois officiers en dèche, qui l'ont écorché vif aux cartes, et d'une maison de famille où vivent dans la même chambre deux familles, et où l'on boit du thé à *prikouska* (1). En

(1) Manière russe de prendre le thé : sans le sucrer, par économie,

Digitized by Google

outre cet officier, pendant un mois, a dépensé une vingtaine de roubles en bière et en bonbons et s'est acheté un miroir encadré de bronze pour sa table de toilette. Maintenant il se promène dans un vieux veston sans épaulettes, boit de l'eau sulfureuse autant qu'il peut, comme s'il faisait une cure sérieuse, et s'étonne de ne pouvoir faire connaissance avec l'*aristocratie* (ici, chaque petite forteresse a son aristocratie), bien qu'il aille chaque jour sur le boulevard et à la pâtisserie et dépense assez d'argent pour le théâtre, les voitures et les gants. Et l'aristocratie, comme exprès, organise des calvalcades, des piques-niques où il n'est point convié. Le même sort attend presque tous les officiers qui viennent ici, et ils feignent d'être venus uniquement pour se soigner : ils boitent sur leurs béquilles, portent des pansements, s'enivrent et racontent des histoires étranges sur les Circassiens. Néanmoins, dans l'état-major, ils raconteront de nouveau qu'ils ont fait connaissance de familles, qu'ils se sont beaucoup amusés, et chaque saison, de tous côtés, ils se rendent aux eaux pour s'amuser. »

A Piatigorsk, Léon Nikolaievitch continua d'écrire *l'Enfance*, en même temps que se poursuivait le travail intérieur, incessant, qui ne le quitte pas. Le 29 juin, il écrit dans son journal une pensée qui peut servir de brève formule à sa conception actuelle du monde.

« La conscience est notre guide le meilleur et le

en buvant le thé on tient entre les dents un petit morceau de sucre.

Digitized by Google

plus sûr. Mais où sont les indices qui distinguent cette voix des autres ? La voix de la vanité parle aussi fort, par exemple l'offense non vengée.

« L'homme qui n'a d'autre but que son propre bonheur est un mauvais homme. Celui dont le but est l'opinion des autres est un faible. Celui dont le but est le bonheur des autres est vertueux. Celui dont le but est Dieu est grand ! »

Plus loin on rencontre une pensée dont le développement se trouve aussi dans les œuvres actuelles de Tolstoï.

« L'équité, c'est l'extrême mesure de la vertu à quoi chacun est obligé de se tenir. Plus haut, c'est l'aspiration vers la perfection ; plus bas c'est le vice. »

Le 2 juillet, Léon Nikolaievitch termine *l'Enfance*, et quelques jours plus tard il expédie son manuscrit à Pétersbourg, à la rédaction du *Sovrémennik* (Contemporain).

Le titre primitif de cette première œuvre littéraire était *Histoire de mon enfance*. Elle était signée des initiales L.-N. T. et la rédaction, pendant longtemps, ne sut pas le nom de l'auteur.

Le 5 août, Léon Nikolaievitch quitta Piatigorsk et retourna dans sa *stanitza*. En route il inscrit cette pensée intéressante, qui fait l'une des bases principales de sa conception actuelle du monde :

« L'avenir nous occupe plus que le présent. Cette tendance est bonne, si nous pensons à l'avenir de l'autre monde. Vivre dans le présent, c'est-à-dire agir

Digitized by Google

de la meilleure façon dans le présent, voilà la vraie sagesse. »

Le 7 août il est à Starogladovskaia, et, impressionné par la simplicité patriarcale qu'il aimait dans la vie des Cosaques, il écrit dans son journal : « La simplicité, voilà la qualité que je désirerais acquérir plus que toutes les autres. »

Le 28 août il reçoit enfin la lettre longtemps attendue de la rédaction du *Sovremennik*. « Elle m'a réjoui jusqu'à la stupidité », écrit-il dans son journal.

Voici cette lettre de Nékrassov, qui fut le parrain du talent nouveau-né :

« Monsieur,

« J'ai lu votre manuscrit, il contient tant de choses intéressantes que je l'insérerai. Ne sachant pas la suite, je ne puis le dire absolument, mais il me semble que son auteur a du talent. En tout cas, les idées de l'auteur, la simplicité et la réalité du sujet sont des qualités indiscutables dans cette œuvre. Si dans les parties suivantes (comme il faut s'y attendre) il y a de plus de vivacité et de mouvement, ce sera un beau roman. Je vous demande de m'envoyer la suite. Votre roman et votre talent m'intéressent. Je vous conseillerai de ne pas vous cacher derrière des initiales, mais de commencer à signer immédiatement votre nom, si toutefois vous n'êtes pas un hôte de passage dans la littérature. J'attends votre réponse.

Digitized by Google

« Veuillez agréer l'assurance de ma considération distinguée.

« N. Nekrassov. »

Un mois après cette lettre, il en reçut une seconde datée du 5 septembre 1852.

« Monsieur,

« Je vous ai écrit au sujet de votre nouvelle, mais maintenant je crois devoir ajouter quelques mots. Je l'ai donnée à composer pour le numéro 9 du *Sovremennik*, et en relisant cette nouvelle dans les épreuves et non dans le manuscrit raturé, je l'ai trouvée beaucoup mieux qu'elle ne m'avait paru à la première lecture. Je puis vous affirmer que son auteur a du talent. Cette conviction, pour vous, un débutant, est actuellement l'essentiel. Le numéro du *Sovremennik*, avec votre nouvelle, paraîtra à Pétersbourg demain et n'arrivera probablement pas chez vous (je l'enverrai à votre adresse) avant trois semaines. De la nouvelle quelque chose (peu cependant) est supprimé... rien n'y est ajouté.

« Bientôt je vous écrirai plus en détail, maintenant je n'ai pas le temps, j'attends votre réponse, et je vous demande de m'envoyer la suite si vous l'avez.

« N. Nekrassov.

« P.S. — Bien que je devine, cependant je vous prie de m'écrire le nom de l'auteur de la nouvelle; j'ai besoin de le savoir, c'est nécessaire selon la règle de notre censure. »

Digitized by Google

A propos de cette lettre Léon Nikolaievitch écrit dans son journal : « 30 septembre. J'ai reçu la lettre de Nekrassov. Des compliments, mais pas d'argent. » Or, il avait grand besoin d'argent et il attendait les honoraires de sa première œuvre. Il est probable qu'il l'écrivit à Nekrassov, car il reçut de lui une troisième lettre :

« Saint-Pétersbourg, 30 octobre 1852.

« Monsieur,

« Je vous prie de m'excuser d'avoir tardé à répondre à votre dernière lettre; j'ai été très occupé. Quant à la question d'argent, je me suis tu sur ce sujet dans mes lettres précédentes pour la cause suivante : dans nos meilleures revues, depuis longtemps il existe l'habitude de *ne pas payer* pour la *première* nouvelle un auteur qui commence et que la Revue présente pour la première fois au public. A cette habitude se sont soumis jusqu'ici tous ceux qui ont commencé leur carrière littéraire dans le *Sovremennik*, comme : Gontcharov, Droujnine, Avdréiev, et d'autres. A cette même coutume furent soumises en leur temps mes premières œuvres et celles de Panaiev. Je vous propose la même chose sous la condition que, pour vos œuvres futures, je vous donnerai tout de suite le prix supérieur, celui que reçoivent nos auteurs les plus célèbres (très peu nombreux), c'est-à-dire cinquante roubles pour une feuille d'impression.

« J'ai aussi tardé à vous écrire parce que je ne

Digitized by Google

pouvais pas vous faire cette proposition avant de contrôler mon impression par le jugement du public. Ce jugement a été on ne peut plus favorable pour vous, et je suis très heureux de ne m'être pas trompé en jugeant votre première œuvre, et, avec plaisir, je vous propose maintenant les conditions sus-mentionnées.

« Ecrivez-moi à ce sujet. En tout cas, je puis vous garantir que nous tomberons d'accord sur ce point. Puisque votre nouvelle a du succès, il nous serait très agréable d'avoir plus vite votre deuxième œuvre. Faites-nous le plaisir de nous envoyer ce que vous avez de prêt. J'ai voulu vous envoyer le numéro IX du *Sovremennik*, mais, malheureusement, j'ai oublié de donner l'ordre de tirer un exemplaire de plus et, pour cette année, toute la revue est épuisée. Cependant, s'il vous le faut, je puis vous envoyer un ou deux exemplaires des bonnes feuilles de votre nouvelle.

« De nouveau je vous demande instamment de nous envoyer une nouvelle ou quelque chose en genre de nouvelle, roman ou récit. En attendant votre réponse, je reste votre dévoué

« N. Nekrassov. »

« *P. S.* — Nous sommes *obligés* de savoir le nom de l'auteur dont nous insérons les œuvres, c'est pourquoi donnez-nous des renseignements positifs à ce sujet. Si vous le voulez, personne, en dehors de nous, n'en saura rien. »

Digitized by Google

Léon Nikolaievitch, avec sa modestie habituelle, mentionne cet événement dans la lettre à sa tante Tatiana Alexandrovna, du 28 octobre 1852 :

« Arrivé des eaux j'ai passé un mois assez désagréablement à cause de la revue que devait faire le général. Les exercices et le tir du canon ne sont pas très agréables, surtout parce que cela dérange la régularité de ma vie.

« Heureusement cela n'a pas duré longtemps et j'ai de nouveau repris mon genre de vie qui consiste dans la chasse, l'*écriture*, la lecture et les conversations avec Nicolas. J'ai pris du goût à la chasse au fusil et comme il s'est trouvé que je tire passablement, cette occupation me prend deux ou trois heures par jour. On n'a pas l'idée en Russie, combien et quel excellent gibier on trouve ici. A cent pas de chez moi je trouve des faisans et, dans l'espace d'une demi-heure, j'en tue deux, trois, quatre. Excepté le plaisir, cet exercice est excellent pour ma santé qui, malgré les eaux, n'est pas en très bon état. Je ne suis pas malade, mais je souffre très souvent de refroidissements, tantôt des maux de gorge, tantôt des maux de dents qui durent toujours, tantôt de rhumatismes, de sorte qu'au moins deux jours la semaine je garde la chambre. Ne pensez pas que je vous cache quelque chose, je suis, comme j'ai toujours été, d'une complexion forte, mais d'une santé faible. Je compte passer l'été suivant encore aux eaux. Si elles ne m'ont pas

Digitized by Google

rétabli, elles m'ont fait du bien. Il n'y a pas de mal sans bien.

« Quand je suis indisposé, je m'occupe avec moins de distraction à écrire un autre roman que j'ai commencé. Celui que j'ai envoyé à Pétersbourg est imprimé dans le livre du mois de septembre, *Sovremennik* 1852, sous le titre *l'Enfance*. Je l'ai signé L.-N., et personne, excepté Nicolas, n'en connaît l'auteur. Je ne voudrais pas aussi qu'on le sache (1). »

Ainsi, à en juger par la deuxième lettre de Nekrassov, c'est le 6 septembre 1852 qu'eut lieu cet événement mémorable dans l'histoire de la littérature russe : l'apparition de la première œuvre de L.-N. Tolstoï.

Mme Golovatchov-Panaiev raconte dans ses « Souvenirs » des choses très intéressantes sur l'impression produite par cette première œuvre de Tolstoï sur la société des écrivains et sur les lecteurs.

« De tous côtés, on entendait les louanges du nouvel auteur, et tous étaient curieux de connaître son nom. Dans le monde littéraire on était assez indifférent pour le nouvel auteur, seul Panaiev était tellement enthousiasmé de l'*Histoire de mon enfance* qu'il en lisait chaque soir quelques pages chez ses connaissances. Tourgueniev se moquait de Panaiev, jurant que toutes ses connaissances se détournaient de lui sur la Nevsky, ayant peur qu'il

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

ne se mît, même là, à leur dire des extraits de cette œuvre, car Panaiev était arrivé à savoir par cœur l'œuvre du nouvel auteur (1). »

La critique ne s'occupa pas très vite de Tolstoï. Du moins dans le recueil de la littérature critique sur Tolstoï, de Zélinski, composé avec le plus grand soin, le premier article de critique est daté de 1854. Il parut dans les Annales de la Patrie (Otietchestvennia Zapisky) au mois de novembre, c'est-à-dire deux ans après l'apparition de *l'Enfance*. Cet article fut écrit à propos de la publication de *l'Adolescence*, et il y est question des deux nouvelles. Citons ici la caractéristique, brève mais très juste, de la première œuvre de Léon Nikolaievitch.

« L'Enfance, comme une grande chaîne de nos différentes représentations poétiques de ce qui nous entoure, fournit à l'auteur le moyen de jeter un coup d'œil sur la vie à la campagne, sous les mêmes couleurs poétiques. Il a choisi dans cette vie tout ce qui frappe l'imagination et l'esprit de l'enfant, et le talent de l'auteur a été si grand qu'il a présenté cette vie précisément telle que la voit l'enfant. Tout ce qui entoure l'enfant n'entre dans cette nouvelle qu'autant qu'il en est frappé. C'est pourquoi tous les chapitres de la nouvelle, au premier abord distincts, font un tout. Tous nous montrent la vision que l'enfant a du monde. Mais

(1) Mme Golavatchov-Panaïev : *les Ecrivains et les artistes russes*, p. 228.

Digitized by Google

le grand talent de l'auteur se voit encore en ceci : Avec cette façon de peindre la vie réelle sous l'influence des impressions de l'enfant, il semble difficile de donner la place non plus à l'opinion d'un enfant, mais de rendre complètement les caractères. Or, après la lecture de ce récit, votre imagination se représente vivement et la mère, et le père et la vieille bonne et le gouverneur et toute la famille sous des couleurs très poétiques. Cela est admirable (1). »

A mesure que le *Sovremennik* se répandait dans le public, l'intérêt pour le talent qui montait à l'horizon grandissait. Quand Dostoievski reçut en Sibérie les numéros du *Sovremennik* contenant *l'Enfance* et *l'Adolescence*, il fut très impressionné par ces récits. Dans une lettre à un ami, datée de Sémipalatinsk, Dostoievski demande de lui dire absolument quel est ce mystérieux L.-N. T. (2). »

Et ce mystérieux L.-N. T., comme exprès, ne voulait pas se découvrir et observait de côté l'effet qu'il produisait. Il garda même longtemps le secret envers son frère Nicolas et ses camarades.

La comtesse S.-A. Tolstoï écrit dans ses mémoires :

« Il m'a raconté qu'une fois ils ont reçu au Caucase les Annales de la Patrie, et Léon Nikolaievitch

(1) Annales de la Patrie, 1854, n° 11.

(2) La première œuvre de L.-N. Tolstoï, M.M. Niédiele. Octobre 1892.

Digitized by Google

se mit à lire l'article du *Sovremennik*, plein des louanges les plus flatteuses pour l'auteur inconnu de *l'Enfance*. Il me disait : « J'étais couché dans « l'izba, sur la planche, et, à côté de moi, mon « frère et Ogoline. Je lisais et savourais le plaisir « des louanges, même des larmes d'enthousiasme « m'étouffaient et je pensais : personne, pas même « eux, ne sait que c'est moi qu'on loue ainsi. »

En octobre, Léon Nikolaievitch, encore dans la *stanitza* Starogladovskaia, trace le plan du *Roman du propriétaire russe*. Voici quelle en était l'idée principale : Le héros cherche la réalisation de l'idéal et le bonheur dans la vie rurale. Ne le trouvant pas, désenchanté, il veut le chercher dans la vie de famille. Son ami le convainc que le bonheur n'est pas dans l'idéal mais dans un travail perpétuel dont le but est le bonheur des autres. Ce plan ne fut pas réalisé, mais nous trouvons l'expression de ces idées dans plusieurs des œuvres suivantes de Léon Nikolaievitch.

La carrière militaire, malgré la belle situation qu'elle lui offrait, ne souriait pas à Léon Nikolaievitch. Evidemment le service l'ennuyait et il n'attendait que sa promotion d'officier pour donner sa démission. Et cette promotion, comme un fait exprès, n'arrivait pas. En rentrant au service il avait espéré être officier au bout de six mois, mais il y avait près d'une année qu'il était au régiment, vers la mi-octobre, quand il reçut un papier duquel il résultait qu'il lui faudrait attendre encore trois ans.

Digitized by Google

Cette remise tenait à une inexactitude dans ses papiers.

La comtesse S.-A. Tolstoï, dans ses Mémoires, raconte ce qui suit :

« La promotion de Léon Nikolaievitch, comme tout son service, n'alla pas sans beaucoup de difficultés et d'insuccès. Avant son départ au Caucase, il vivait à Iasnaia Poliana avec sa tante Tatiana Alexandrovna. Il voyait souvent son frère Serge qui à cette époque avait la passion des tziganes et de leurs chants.

« Les tziganes venaient chanter à Iasnaia Poliana et rendaient fous les deux frères. Quand Léon Nikolaievitch sentit que cette passion pouvait l'amener à des actes déraisonnables, tout d'un coup, sans rien dire à personne, il partit au Caucase sans se munir des papiers nécessaires. »

Cette négligence, ou plutôt cette haine des documents, plusieurs fois valut des ennuis à Léon Nikolaievitch. A bout de patience il s'en plaignit à sa tante Uchkov et celle-ci, par une lettre à un haut fonctionnaire quelconque, réussit à activer la promotion de Léon Nikolaievitch au grade d'officier.

Le 24 décembre de la même année, Léon Nikolaievitch termina le récit *l'Incursion*, et deux jours après l'envoya à la rédaction du *Sovremennik*.

En janvier 1853, la batterie où servait Tolstoï partit en campagne contre Schamyl.

Dans l'« Histoire de la 20e brigade d'artillerie »

Digitized by Google

on lit dans la description de cette campagne :

« Auprès d'un des canons du détachement principal de la batterie n° 4 se tenait, en qualité de sous-officier, le comte L. Tolstoï, plus tard auteur des œuvres immortelles, *la Coupe en forêt*, *les Cosaques*, *Guerre et Paix* et autres. »

Le détachement se logea dans la forteresse Groznaia, où, selon le journal de Tolstoï, tous s'adonnèrent à l'orgie et aux cartes.

« Le 18 janvier, est-il dit dans l'Histoire de la 20e brigade, le détachement retourna au village, Kourinskoié. Pendant les trois derniers jours, les sept canons de la colonne lancèrent jusqu'à huit cents obus, parmi lesquels près de 500 étaient lancés par la cinquième colonne de la batterie n° 4 de la 20e brigade, commandée par le lieutenant Makalinsky et les sous-lieutenants Soulimovsky et Lodijensky, sous lesquels se trouvait, entre autres, le sous-officier de 4e classe, L.-N. Tolstoï. Le 19, le détachement était envoyé sous son commandement dans la forteresse Guerzel-aoul (1). »

Léon Nikolaievitch prit aussi part à un engagement le 18 février et courut un sérieux danger ; il fut à deux doigts de la mort. Pendant qu'il pointait son canon, une grenade ennemie brisa l'affût et éclata à ses pieds. Léon Nikolaievitch n'eut heureusement aucun mal.

Vers le 1er avril il retourna avec son détachement à Starogladovskaia.

(1) Ianjoul, *Histoire de la 20e brigade d'artillerie.*

Digitized by Google

Dès les premiers pas de son activité littéraire L.-N. Tolstoï eut l'occasion de se heurter à un obstacle cruel et inerte qui depuis près de deux siècles étouffe le développement libre de la pensée russe et qui s'appelle la censure.

Dans sa lettre à son frère Serge, en mai 1853, il écrit :

« Je t'écris à la hâte, aussi excuse-moi si ma lettre est brève et sans suite. *L'Enfance* a été abîmée et *l'Incursion* perdue par la censure. Tout ce qui était bien a été rayé ou déformé. J'ai donné ma démission, et dans quelques jours, c'est-à-dire dans un mois et demi, j'espère aller à Piatigorsk, en homme libre, et de là en Russie. »

Mais ce n'était pas si facile de donner sa démission et en été de cette même année 1853, Léon Nikolaievitch courut de nouveau un grand danger : il évita à grand'peine la captivité.

Nous emprunterons le récit de cette aventure aux *Souvenirs* de Poltoratzki.

« Le 13 juin 1853, je partis pour l'*occasion*(1) à Groznaia, avec les 5e et 6e Compagnies du régiment Kourinskï et une compagnie du bataillon de ligne, avec deux canons. Après le relais, près du mamelon d'Ermolov, quand déjà les colonnes étaient en marche, tout d'un coup, du milieu de la

(1) Au cours des guerres contre les montagnards, il était très dangereux de circuler sans être accompagné de forts convois, aussi profitait-on, pour voyager, des mouvements de convois sous garde renforcée. Les voyages de cette sorte s'appelaient « occasions ». P.-B.

Digitized by Google

colonne qui s'allongeait sur la route, j'aperçus non loin de l'avant-garde, à gauche, entre Khan-Kalé et la tour de Groznaia, un détachement de vingt à vingt-cinq Tchechenzes qui s'avançait en coupant la route à la colonne. En toute hâte je me jetai à l'avant-garde et j'entendis une salve de coups de fusil; mais avant d'arriver à la 5e Compagnie, une centaine de pas avant, j'aperçus le canon déjà ôté de l'avant-train et la mèche levée sur lui. « Arrête! Arrête! C'est les nôtres qui sont là-bas! » criai-je de toutes mes forces, et par bonheur j'eus le temps d'arrêter le coup dirigé dans le tas des cavaliers qui se trouvaient sur la route et parmi lesquels étaient aussi les nôtres.

« A peine le 3e détachement s'était-il, par mes ordres, mis en mouvement, que les Tchetchenzes commençaient à s'enfuir par la steppe vers Argoune, et deux grenades étaient envoyées contre eux. Au même moment, du lieu de la bataille accourait à la colonne le baron Rosen, étourdi, pâle comme un mort et presque derrière lui, un cheval bai, sans selle, que les artilleurs reconnurent pour celui de leur officier. En même temps, des buissons qui bordaient la route, se montra le sous-lieutenant d'artillerie lui même, Stcherbachev, un jeune adolescent de dix-neuf ans, au teint rouge, qui, quelques mois auparavant, avait quitté les bancs de l'école d'artillerie. Lui qui nous étonnait tous par sa santé, sa corpulence extraordinaire et sa force, en ce moment nous frappa. Il marchait à pas lents

Digitized by Google

mais assurés, sans boiter ni gémir, et ce n'est que tout près de nous que nous remarquâmes combien il s'était chèrement défendu des Tchetchenzes. Le sang coulait à flots de blessures à la poitrine. Ses deux jambes et son ventre étaient criblés de balles, par la mitraille ; son cou portait des entailles faites au sabre. Il n'y avait dans la colonne ni docteur ni infirmier et les barbiers de la Compagnie durent s'occuper du blessé. L'un d'eux pansa très habilement le blessé. Rosen, qui s'était enfin remis un peu du premier moment d'effroi, put expliquer que lui et quatre autres s'étant séparés de *l'occasion* partirent en avant, et qu'au moment de l'attaque des montagnards le comte L. Tolstoï, Paul Poltoratzki et le Tatar Sado s'étaient enfuis probablement à Groznaia, tandis que Stcherbachev et lui-même tournaient leurs chevaux à l'encontre de la colonne en marche. « Votre Seigneurie, m'interrompit le soldat d'artillerie qui était juché sur une haute charretée de foin, là-bas sur la route, il y a quelqu'un d'étendu et qui a l'air de remuer. » Je criai au troisième détachement : « En avant ! En avant ! En course ! » et m'élançai moi-même sur la route. A cinq cents pas du canon d'avant-garde gisait le cheval noir que nous connaissions et au-dessous de lui on aperçut le corps mutilé de Paul (1). Il gémissait affreusement et d'une voix désespérée suppliait de le délivrer du cadavre du cheval. Je

(1) Paul Poltoratzki, neveu du narrateur. P. B.

Digitized by Google

sautai de ma monture, remis les brides à un Cosaque, et avec une force extraordinaire, d'un seul mouvement adroit, je renversai de côté le cadavre du cheval et délivrai le malheureux couvert de sang. Toutes ses blessures avaient été faites à l'arme blanche : trois coups sur la tête, quatre aux épaules, les derniers si forts et si cruels que l'épaule droite était littéralement détachée du tronc et qu'on voyait les organes internes... J'envoyai un Cosaque porter l'ordre à la colonne d'avancer jusqu'ici, et sur place on fit le pansement et prépara un brancard.

« Tout ce que je rapporte s'était passé en quelques minutes, qui nous permirent cependant de donner les premiers secours aux blessés, et à la cavalerie de Groznaia d'accourir à l'aide. Le chef de la garnison, après avoir examiné du mamelon la situation normale de la colonne et vu que les Tchetchenzes disparaissaient déjà à l'horizon, avait cru inutile de les poursuivre et avait fait rentrer les troupes dans le fort. Mais quelques cavaliers qui s'étaient séparés d'eux accoururent chez nous dans la colonne qui se trouvait à quatre *verstes* au plus de Groznaia. Parmi ces cavaliers il y avait Pistelkorsk et quelques-uns de ses *kounak*, des Tchetchenzes pacifiés des aouls de Groznaia. Quand nous eûmes fait des brancards où nous installâmes les blessés, nous partîmes en avant. Pistelkorsk nous raconta que le comte L. Tolstoï et le tatar Sado, bien que poursuivis très furieusement par sept Tchetchenzes, grâce

Digitized by Google

à la rapidité de leurs coursiers, en leur abandonnant une selle, étaient arrivés sains et saufs au fort. Tous les cinq ayant voulu arriver au plus vite à Groznaia s'étaient séparés près du mamelon d'Ermolov. Cette manœuvre, hélas ! est trop connue au Caucase. Qui de nous, forcé d'aller au pas sur un excellent cheval, avec *l'occasion* de l'infanterie, n'est pas parti en avant ? C'est une telle tentation que jeunes et vieux, malgré des ordres très sévères et les punitions des chefs, souvent y succombent, et nos cinq braves garçons avaient agi de même. Quand ils eurent laissé la colonne à cent pas derrière eux ils convinrent que deux d'entre eux marcheraient en éclaireurs, sur la hauteur, et que les autres suivraient la route en bas. Aussitôt que Tolstoï et Sado eurent gravi la montagne ils aperçurent une foule de Tchetchenzes à cheval qui, sortant de la forêt Khan-Kalsk, marchaient droit sur eux. N'ayant pas le temps de descendre pour prévenir ses camarades qui étaient en bas, Tolstoï leur cria que l'ennemi approchait et lui-même et Sado s'élancèrent au galop sur la crête de la montagne vers la forteresse. Les autres, en bas, tout d'abord ne crurent point à cet avertissement, et comme ils ne pouvaient voir sur la montagne ils restèrent quelques minutes immobiles. Quand les Tchetchenzes (dont sept se lancèrent à la poursuite de Tolstoï et de Sado) se montrèrent sur les rochers accourant en bas, Rosen, tournant alors sa monture, galopa sur ses pas, vers la colonne, et eut la chance de la rejoindre. Stcherba-

Digitized by Google

chev courut sur ses traces, mais son cheval galopait mal et les Tchetchenzes l'atteignirent, le blessèrent, et le jetèrent à terre, après quoi, à pied, il se traîna jusqu'à la colonne. Le plus infortuné, c'était Paul. En apercevant les Tchetchenzes, instinctivement il se jeta en avant dans la direction de Groznaia. Mais comprenant aussitôt que son cheval jeune, gâté, et trop nourri, ne ferait pas au galop, en pleine chaleur, les cinq verstes qui le séparaient du fort, il tourna bride au moment même où la bande ennemie descendait de la montagne, arrivant sur la route; et, saisissant son épée, la tête, perdue (comme il s'exprimait lui-même), il voulut se frayer un chemin parmi eux. Mais un des montagnards dirigea sûrement son fusil et, attendant l'approche de Paul, tira presque à bout portant dans le front de son cheval noir. L'animal tomba et couvrit son cavalier de son cadavre. Le Tchetchenze se pencha sur Paul, lui arracha des mains l'épée à poignée d'argent et se mit à lui tirer son fourreau; mais à la vue du 3e détachement qui volait à son secours, il lui frappa la tête d'un coup d'épée et s'enfuit. Son exemple était suivi par six autres montagnards qui, en toute hâte, avec force et cruauté, portaient des coups d'épée à la tête et à l'épaule de Paul, qui, immobile sous le fardeau du cheval, resta là, ensanglanté, jusqu'à ma venue (1). »

Des souvenirs de Bers, nous apprenons encore

(1) *Souvenirs de V. A. Poltoratzki.* Istoritscheski Viestnik (Messager historique). Juin 1893, p. 672.

Digitized by Google

un détail qui caractérise Léon Nikolaievitch :

« Le Tchetchenze Sado qui accompagnait Léon Nikolaievitch, était son grand ami ; peu de temps avant cet événement, ils avaient fait un échange de chevaux. Sado avait acheté un jeune cheval et après l'avoir dressé l'avait donné à Tolstoï, et avait accepté le sien qui était moins bon coursier. Quand ils furent poursuivis par les Tchetchenzes Léon Nikolaievitch, qui avait la possibilité de fuir plus vite sur le coursier rapide de son ami, ne l'abandonna pas. Sado, comme tous les montagnards, ne se séparait jamais de son fusil, mais par malheur il n'était pas chargé. Néanmoins il visa les ennemis et leur cria des menaces... A en juger d'après l'attitude des poursuivants ils avaient l'intention de les capturer tous deux, surtout Sado, par vengeance ; c'est pourquoi ils ne tirèrent pas. Cette circonstance les sauva. Ils eurent le temps de s'approcher de Groznaia, où la sentinelle, remarquant la poursuite, donna l'alarme. Les Cosaques qui sortirent à leur rencontre obligèrent les Tchetchenzes à cesser leur poursuite (1). »

Cet épisode a servi à Léon Nikolaievitch pour son récit : *le Prisonnier du Caucase.*

Ni les dangers de la vie militaire, ni les accès d'orgie et de jeu qui, comme des ouragans, troublaient la vie paisible de Léon Nikolaievitch, n'arrêtaient son développement intérieur, et peu après

(1) S.-A. Bers : *Souvenirs sur le Comte L.-N. Tolstoï*, page 9.

Digitized by Google

les faits que nous avons décrits, il note dans son journal des pensées telles que celles-ci :

« Sois droit, même rude, et sincère avec tout le monde, mais pas d'une franchise naïve, sans nécessité. »

« Garde-toi du vin et des femmes. »

« Le plaisir est si minime et les regrets si grands ! »

« Donne-toi tout entier à chaque chose que tu entreprends. »

« A toute sensation forte retiens-toi du mouvement, mais une fois réflexion faite, même erronée, agis résolument. »

A la mi-juillet 1853, Léon Nikolaievitch partit à Piatigorsk et y resta jusqu'en octobre, après quoi il revint à Starogladovskaia. Le service monotone commençait évidemment à l'ennuyer fortement, et il attendait avec impatience un changement dans sa vie.

Ainsi, entre autres, il écrit à son frère, de Piatigorsk, le 21 juillet 1853 :

« Il me semble que je t'ai déjà écrit que j'ai donné ma démission. Dieu sait si on l'acceptera et quand, surtout maintenant, à cause de la guerre contre la Turquie. Cela m'ennuie beaucoup, parce que, maintenant, je suis déjà si habitué à l'agréable pensée de m'installer bientôt à la campagne, qu'il m'est très désagréable de retourner de nouveau à Starogladovskaia et d'attendre une éternité comme j'attends tout ce qui touche mon service. »

Digitized by Google

La même humeur se retrouve dans sa lettre de Starogladovskaia, de décembre 1853.

« Je t'en prie, écris plus vite sur mes papiers. C'est nécessaire. Quand viendrai-je? Dieu seul le sait, parce que voilà déjà bientôt une année que je ne pense qu'à mettre mon épée au fourreau et ne le puis pas. Mais puisque je suis forcé de guerroyer n'importe où, je trouve plus agréable de le faire en Turquie qu'ici, ce que j'ai déjà demandé au prince Serge Dmitriévitch qui m'a répondu qu'il a déjà écrit à son frère, mais qu'il ne sait pas ce qu'il en résultera.

« En tout cas, j'attends pour le nouvel an un changement dans mon existence, qui, je te l'avoue, m'assomme beaucoup. Des officiers sots, des conversations sottes, rien de plus. Un seul homme au moins à qui l'on puisse parler à cœur ouvert ! On devient soi-même sensiblement bête. Bien que Nicolas ait amené avec lui, Dieu sait pourquoi, des chiens à courre (ce pourquoi moi et Epichka l'appelons souvent cochon), des journées entières, du matin au soir, je chasse seul. Ce n'est pas un plaisir, c'est un moyen de s'étourdir. On se fatigue et on s'endort comme un mort, et la journée est passée. Si tu as une occasion, ou si tu vas toi-même à Moscou, achète-moi un Dickens (David Copperfield), en anglais, et envoie-moi le dictionnaire anglais de Saddler qui se trouve dans mes livres. »

Pendant ce temps, Léon Nikolaievitch écrit *l'Adolescence* et termine un récit : *le Journal d'un mar-*

Digitized by Google

queur, qu'il envoie à la rédaction du *Sovremennik*, mécontent de soi à cause de la hâte du travail.

Une de ses occupations de ce temps était la lecture de la biographie de Schiller. Au retour d'une courte expédition dans l'aoul Khasaf-Iourt, Léon Nikolaievitch écrit dans son journal :

« Je remplace toutes les prières que j'ai inventées par le Pater noster. Toutes les demandes que je puis adresser à Dieu sont exprimées avec plus de dignité, plus de hauteur morale, par ces paroles : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Nous avons déjà dit quels désagréments avait causés à L.-N. Tolstoï l'irrégularité de ses papiers. Nous citerons encore un contre-temps qu'il éprouva au Caucase, par la même cause. Voici ce qu'il écrit à ce propos à sa tante Tatiana Alexandrovna, de Piatigorsk, en juin 1852 :

« Je ne vous parlais pas de cela dans mon avant-dernière lettre pour ne pas répéter une chose également désagréable à vous et à moi : c'est que j'ai un guignon constant dans tout ce que j'entreprends. Pendant cette expédition j'ai eu l'occasion d'être deux fois présenté à la croix de Saint-Georges et je n'ai pas pu la recevoir à cause du retard de quelques jours de ce maudit papier. J'ai été présenté pour la journée de 17 février (ma fête), mais on a été obligé de refuser à cause du manque de ce papier.

« La liste des présentations partit le 19 ; le 20 le papier était arrivé. Je vous avoue franchement que

Digitized by Google

de tous les honneurs militaires, c'est cette seule petite croix que j'ai eu la vanité d'ambitionner et ce contre-temps m'a causé un violent dépit, d'autant plus qu'il n'y a qu'une époque pour la recevoir et qu'à présent, pour moi, elle est passée (1). »

Tolstoï eut encore deux autres occasions de recevoir la croix de Saint-Georges, mais il les manqua toutes deux. Voici ce qu'il m'a écrit récemment à ce propos, en réponse à la question que je lui avais adressée :

« La deuxième occasion se présenta après le mouvement du 18 février, quand on envoya deux croix à notre batterie. Je me souviens avec plaisir que, non spontanément mais après une allusion de ce charmant Alexéiev, je refusai la croix en faveur du vieil et brave soldat Andréev.

« La troisième occasion tomba juste quand le commandant de notre brigade, Lévine, me mit aux arrêts pour n'avoir pas rempli mon service de garde ; il refusa à Alexéiev de me donner la croix. J'en étais très attristé. »

Voilà comment L.-N. Tolstoï ne fut jamais décoré.

Pour terminer notre description de la vie de Léon Nikolaievitch au Caucase, citons une page des *Souvenirs d'un militaire* de Mikhail Alexéievitch Ianjoul, qui servit dans la *stanitza* Starogladovskaia, au cours des années 70, et qui trouva là-bas des souvenirs encore vivants du séjour de Tolstoï :

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

« En 1871, je fus promu officier dans la 20e brigade d'artillerie, dans la même batterie et à la même *stanitza* Starogladovskaia où dix-sept ans auparavant servait le comte L.-N. Tolstoï. Cette *stanitza* Starogladovskaia, avec ses jolies femmes, ses braves Cosaques et « la maison du commandant entourée de hauts et vieux peupliers » décrits par le comte Tolstoï dans sa nouvelle célèbre *les Cosaques*, je l'ai connue pendant plus de vingt ans. De mon temps, vivait encore le souvenir de Léon Nikolaievitch (tous là-bas l'appelaient ainsi), et on montrait une vieille Marinka (l'héroïne de la nouvelle) et quelques vieux Cosaques, des chasseurs, qui avaient connu personnellement L.-N. Tolstoï et avaient chassé avec lui le faisan et le sanglier. On sait que l'un d'eux, dans les années 1880, alla à cheval de la *stanitza* à Iasnaia Pollana, pour voir Tolstoï. Dans la batterie, je trouvai le capitaine Frolov (maintenant décédé) qui avait connu Tolstoï quand il était sous-officier et qui racontait, entre autres, que, déjà à cette époque, le comte avait un extraordinaire talent de conteur et captivait tout le monde par sa conversation (1). »

Dans le même récit, Ianjoul donne une brève caractéristique du chef direct de Léon Nikolaievitch, le commandant de la batterie. « Nikita Petrovitch Alexeiev était aimé et respecté de tous par sa bonhomie. Il avait la réputation d'un savant artilleur.

(1) *Pour la Biographie de L.-N. Tolstoï.* A. Ianjoul. Roussskaia Starina (l'Antiquité russe), février 1900, p. 335.

Digitized by Google

Il était très religieux, aimait particulièrement à aller à l'église où, des heures entières, il se tenait agenouillé, baisant le sol. A cela, il faut ajouter encore qu'il lui manquait une oreille qu'un jour un cheval lui avait arrachée. Entre autres étrangetés de Nikita Pétrovitch, il ne pouvait se tenir en paix quand les officiers buvaient de l'eau-de-vie et surtout quand c'était les jeunes. Selon la coutume de ce bon vieux temps, tous les officiers, chaque jour, dînaient chez le commandant de la batterie et là Léon Nikolaievitch le taquinait souvent, en faisant semblant de vouloir prendre de l'eau-de-vie. Alors Nikita Pétrovitch, de l'air le plus sérieux, se mettait à l'exhorter à ne pas boire et, selon son habitude, proposait des bonbons au lieu d'eau-de-vie (1). »

La description de la vie de Léon Nikolaievitch au Caucase ne serait pas complète si nous ne mentionnions ses deux camarades : Boulka et Milton, deux chiens dont il a raconté lui-même les exploits dans ses *Récits pour les enfants* (2), dans une série de charmants tableaux idylliques de la vie du Caucase, récits que connaît chaque écolier russe.

L'ordre de la promotion attendue depuis si longtemps par Léon Nikolaievitch arriva enfin.

Le 13 janvier 1854 il passa à la *stanitza* l'examen d'officier, qui n'était alors qu'une simple formalité, et il se mit à se préparer pour le départ.

(1) *Pour la Biographie de L.-N. Tolstoï.* M. A. Ianjoul, Rousskaia Starina (l'Antiquité russe).

(2) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï : P.-V. Stock, éditeur, tome XIV.

Digitized by Google

Le 19 janvier il partit en Russie. Le 2 février, il était à Iasnaia Poliana. Au cours de ce voyage, qui durait alors près de deux semaines, il éprouva une tourmente de neige qui, selon toute probabilité, lui a donné le sujet de son récit qui porte le titre : *Une tourmente de neige* (1).

Le peu de temps qu'il demeura en Russie, il le passa entre ses frères, sa tante et son ami Perfilev. Une nomination dans l'armée du Danube l'attendait déjà. Il partit et arriva à Bukarest le 14 mars 1854.

En terminant la description de la vie de Léon Nikolaievitch au Caucase, nous croyons nécessaire de citer son opinion actuelle sur cette vie. Il se rappelle ce temps avec joie et le regarde comme l'une des meilleures périodes de sa vie, malgré tous les écarts de l'idéal alors vaguement entrevu par lui. Quant à son service militaire postérieur et surtout son activité littéraire, L.-N. Tolstoï les tient pour une chute morale graduelle, et ce n'est qu'à la campagne, en s'adonnant tout entier aux occupations avec les enfants des paysans, qu'il sentit la complète résurrection et le relèvement moral.

(1) Œuvres complètes du comte L.-N. Tolstoï. P.-V. Stock, éditeur, *Une tourmente de neige*, tome V.

Digitized by Google

CHAPITRE II

LE DANUBE. — SÉBASTOPOL

Avant de commencer la description de cette période de la vie de Léon Nikolaievitch, je crois utile de dire quelques mots des événements politiques qui eurent quelque influence sur elle.

C'était les dernières années du règne de Nicolas. Le despotisme du pouvoir avait atteint son plus haut degré et provoquait enfin les protestations du peuple et des classes supérieures. Comme il arrive toujours, le gouvernement, sentant instinctivement le danger qui le menaçait, se jeta demi-consciemment dans les événements extérieurs, afin d'y décharger l'énergie violente accumulée dans le peuple par le massacre sanglant du troupeau docile des soldats, dont toute l'éducation consiste à faire d'eux le soutien du pouvoir dans les moments difficiles de son existence criminelle.

Le peuple et la société se jettent aussi demi-consciemment en de pareilles mêlées, de même que l'homme malheureux cherche dans toute la bestia-

Digitized by Google

lité de l'ivresse l'apaisement de l'angoisse qui l'étreint.

Et la Russie, ruinée et dépravée par la tyrannie de Nicolas Ier, le 4 novembre 1853 déclara la guerre à la Turquie. Les débuts de l'action furent heureux pour les troupes russes. Elles pénétrèrent en Turquie, occupèrent la Moldavie, et la flotte de la mer Noire, sous le commandement du célèbre Nakhimov, détruisit la flotte turque devant Sinope.

C'est alors que les puissances européennes, l'Angleterre et la France, interviennent dans cette guerre et que commence la célèbre campagne de Crimée, qui se termina par la défense héroïque de Sébastopol. Et, comme toujours, en pareils cas, à côté des manifestations bruyantes de la vie extérieure, s'accomplit le travail intérieur, au fond de l'âme des hommes les meilleurs du peuple et des classes supérieures, et ce travail se manifesta dans le nouvel idéal élaboré, qui s'exprima, bien que faiblement, dans les réformes libérales de la société. Et ces deux phénomènes : la dépense de l'énergie populaire dans les actes héroïques militaires et l'élévation de l'esprit du peuple dans la découverte d'idéals nouveaux, ont mis leur empreinte sur l'activité créatrice de Tolstoï, contemporain de ces événements.

Mais comme ces deux phénomènes entrèrent bientôt en conflit, alors cette activité créatrice reçut la forme d'une poésie tragique qui caractérise ses récits de Sébastopol.

Digitized by Google

Léon Nikolaievitch, comme il a été dit plus haut, après avoir vu ses parents, partit d'abord à l'armée du Danube.

En arrivant à Bukarest, il écrit à sa tante Tatiana Alexandrovna une lettre sous forme de journal, où il décrit brièvement le voyage et ses premières impressions à l'arrivée.

« 13 mars. — de Koursk j'ai fait près de 2000 verstes au lieu de 1000 que je croyais et suis allé par Poltava, Balta, Kichineff et non par Kieff, ce qui aurait été un détour. Jusqu'au gouvernement de Cherson j'ai eu un excellent traînage, mais là j'ai été obligé de jeter mon traînage, et de faire 1000 verstes en changeant les chevaux, par un chemin affreux jusqu'à la frontière, et de la frontière jusqu'à Bukarest; — c'est un chemin impossible à décrire, il faut en avoir goûté pour comprendre le plaisir de faire 1000 verstes en chariot plus petit et plus mauvais que ceux dans lesquels on transporte le fumier chez nous. Ne comprenant pas un mot du moldavan et ne trouvant personne qui comprenne le russe, et avec cela payant pour 8 chevaux au lieu de 2, quoique mon voyage n'ait duré que neuf jours j'ai dépensé plus de deux cents roubles, et je suis arrivé presque malade de fatigue.

« 17 mars. — Le prince n'était pas ici. Hier il vient d'arriver et je viens de chez lui. Il m'a reçu mieux que je ne croyais, en vrai parent. Il m'a embrassé, il m'a engagé de venir dîner tous les jours chez lui,

Digitized by Google

et il veut me garder auprès de lui, mais ce n'est pas encore décidé.

« Pardon, chère tante, que je vous écris si peu, je n'ai pas encore la tête à moi : cette grande et belle ville, toutes ces présentations, l'opéra italien, le théâtre français, les deux jeunes Gortchakof qui sont de très braves garçons... de sorte que je ne suis pas resté deux heures chez moi et je n'ai pas pensé à mes occupations.

« 22 mars. — Hier, j'ai appris que je ne reste pas auprès du prince, mais je vais, à Oltenitza, rejoindre ma batterie (1). »

Deux jours après il écrit de nouveau, déjà sous une autre impression :

« Tandis que vous me croyez exposé à tous les dangers de la guerre, je n'ai pas encore senti la poudre turque, et je suis très tranquillement à Bukarest à me promener, à faire de la musique et à manger des glaces. En effet, tout ce temps, excepté deux semaines que j'ai passées à Oltenitza, où j'ai été attaché à une batterie et une semaine que j'ai passée en courses par la Moldavie, la Valachie et la Bessarabie, par ordre du général Serjpoutovsky auprès duquel je suis à présent attaché comme ordonnance, je suis resté à Bukarest et à vous avouer franchement ce genre de vie un peu dissipé, tout à fait oisif et très coûteux que je mène ici me déplaît infiniment. Auparavant, c'était le service qui m'y rete-

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

nait, mais à présent j'y suis resté pendant près de trois semaines à cause d'une fièvre que j'ai attrapée pendant mon voyage, mais dont, Dieu merci, je suis pour le moment assez rétabli pour rejoindre dans deux ou trois jours mon général qui est au camp près de Silistrie. A propos de mon général, il a l'air d'être un très brave homme et paraît, quoique nous nous connaissions fort peu, être bien disdiposé à mon égard. Ce qui est encore agréable est que son état major est composé pour la plupart de gens comme il faut ; les deux fils du prince Serge, que j'ai trouvés ici, sont de braves garçons, surtout le cadet, qui, quoique n'ayant pas à lui seul inventé la poudre, a beaucoup de noblesse dans le caractère et un très bon cœur. Je l'aime beaucoup (1). »

Citons encore la lettre qui, bien qu'écrite de Sébastopol, se rapporte aux événements du Danube. Comme le verra le lecteur, cette lettre, commencée pour la tante Tatiana Alexandrovna, s'adresse, à la fin, au frère Nicolas. Selon nous cette lettre est une page de l'histoire de la Russie :

« Je vais vous parler donc du passé, de mes souvenirs de Silistria, j'y ai vu tant de choses intéressantes, poétiques et touchantes que le temps que j'y ai passé ne s'effacera jamais de ma mémoire. Notre camp était disposé de l'autre côté du Danube, c'est-à-dire, sur la rive droite, sur un terrain très élevé au milieu de superbes jardins, appartenant à

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

Mustafa Pacha, le gouverneur de Silistrie. La vue de cet endroit est non seulement magnifique, mais pour nous tous de plus grand intérêt. Sans parler du Danube, de ses îles et de ses rivages, les uns occupés par nous, les autres par les Turcs, on voyait la ville, la forteresse, les petits forts de Silistria comme sur la main. On entendait les coups de canon, de fusils, qui ne cessaient ni jour ni nuit et avec une lunette d'approche on pouvait distinguer les soldats turcs. Il est vrai que c'est un drôle de plaisir que de voir des gens s'entretuer. Tous les soirs et matins je me mettais sur une charrette et je restais des heures entières à regarder et ce n'était pas moi seul qui le faisais; le spectacle était vraiment beau, surtout la nuit. Les nuits, ordinairement, mes soldats se mettent aux travaux des tranchées, et les Turcs se jettent sur eux pour les en empêcher, alors il fallait voir et entendre cette fusillade. La première nuit que j'ai passée au camp, ce bruit terrible m'a réveillé et effrayé, je croyais qu'on était allé à l'assaut et j'ai bien vite fait seller mon cheval; mais ceux qui avaient déjà passé quelque temps au camp me dirent que je n'avais qu'à me tenir tranquille; que cette canonnade et fusillade était une chose ordinaire et qu'on appela en plaisantant « Allah ». Alors je me suis recouché, mais, ne pouvant m'endormir, je me suis amusé, une montre à la main, à compter les coups de canon que j'entendais, et j'ai compté 110 explosions dans l'espace d'une minute. Et cependant tout ceci n'a pas de

Digitized by Google

près l'air aussi effrayant que cela le paraît. La nuit, quand on n'y voyait rien, c'était à qui brûlerait le plus de poudre, et avec ces milliers de coups de canons on tuait tout au plus une trentaine d'hommes de part et d'autre. Vous me permettez, chère tante, de m'adresser dans cette lettre à Nicolas, car une fois que je me suis mis à donner des détails de la guerre, je voudrais continuer et m'adresser à un homme qui me comprenne, et vous puisse donner des explications sur ce qui vous paraît obscur. Ceci est donc un spectacle ordinaire que nous avions tous les jours et dans lequel, quand on m'envoyait avec des ordres dans les tranchées, je prenais aussi ma part; mais nous avions aussi des spectacles extraordinaires, comme celui de la veille de l'assaut, quand on a fait sauter une mine de 240 *pouds* (1) de poudre sous l'un des bastions de l'ennemi. Le matin de cette journée, le prince avait été aux tranchées avec tout son état-major (comme le général auprès duquel j'étais en fait partie, j'y ai aussi été) pour faire les dispositions définitives, et pour l'assaut du lendemain. Le plan, trop long pour que je puisse l'expliquer ici, était bien fait, tout était si bien prévu que personne ne doutait de la réussite. A propos de cela il faut que je vous dise encore que je commence à avoir de l'admiration pour le prince (au reste il faut en entendre parler parmi les officiers et les soldats,

(1) Un poud correspond à environ 16 kilogr.

Digitized by Google

non seulement je n'ai jamais entendu dire du mal de lui, mais il est généralement adoré). Je l'ai vu au feu pour la première fois pendant cette matinée.

« Il faut voir cette figure un peu ridicule avec sa grande taille, ses mains derrière le dos, sa casquette en arrière, ses lunettes et sa manière de parler comme un dindon. On voit qu'il était tellement occupé de la marche générale des affaires que les balles et les boulets n'existaient pas pour lui, il s'expose au danger avec tant de simplicité qu'on dirait qu'il n'en a pas l'idée et qu'involontairement on a plus peur pour lui que pour soi-même; et puis donnant ses ordres avec tant de clarté et de précision et avec cela toujours affable avec chacun. C'est un grand, c'est-à-dire un homme capable et honnête, comme je comprends ce mot, un homme qui s'est voué toute sa vie au service de sa patrie et pas par l'ambition, mais par le devoir. Je vais vous raconter un trait de lui qui se lie à l'histoire de cet assaut que j'ai commencé à raconter. L'après-dîner du même jour, on a fait sauter la mine et près de 600 pièces d'artillerie ont fait feu sur le fort qu'on voulait prendre, et on continuait ce feu pendant toute la nuit; c'était un de ces coups d'accueil et une de ces émotions qu'on n'oublie jamais. Le soir, de nouveau, le prince avec tout le tremblement est allé coucher aux tranchées pour diriger soi-même l'assaut qui devait commencer à trois heures de la nuit même. Nous étions tous là et comme toujours à la veille d'une bataille nous faisions tous

Digitized by Google

semblant de pas plus penser à la journée de demain qu'à une journée ordinaire et tous, j'en suis sûr, au fond du cœur ressentaient un petit serrement de cœur et pas même un petit, mais un grand, à l'idée de l'assaut. Comme tu sais, Nikolas, que le temps qui précède une affaire est le temps le plus désagréable, c'est le seul où on a le temps d'avoir peur et la peur est un sentiment des plus désagréables. Vers le matin, plus le moment approchait, plus le sentiment diminuait et vers trois heures, quand nous nous attendions tous à voir partir le bouquet de fusées qui était le signal de l'attaque — j'étais si bien disposé que si l'on était venu me dire que l'assaut n'aurait pas lieu, cela m'aurait fait beaucoup de peine. Et voilà que juste une heure avant le moment de l'assaut arrive un aide de camp du maréchal avec l'ordre d'ôter le siège de Silistrie. Je puis dire sans craindre de me tromper que cette nouvelle a été reçue par tous, — soldats, officiers et généraux — comme un vrai malheur, d'autant plus qu'on savait par les espions qui nous venaient très souvent de Silistrie, et avec lesquels j'avais très souvent l'occasion de causer moi-même, on savait que ce fort pris, chose dont personne ne doutait — Silistrie ne pouvait tenir plus de deux ou trois jours. N'est-ce pas que si cette nouvelle devait faire de la peine à quelqu'un ce devait être au prince, qui, pendant toute cette campagne, ayant fait toute chose pour le mieux, au beau milieu de l'action vit venir le maréchal sur son dos pour gâter les affaires et puis,

Digitized by Google

ayant la seule chance de réparer nos revers par cet assaut, il reçoit le contre ordre du maréchal au moment de le commencer. Eh bien, le prince n'a pas eu un moment de mauvaise humeur, lui qui est si impressionnable; au contraire, il a été content de pouvoir éviter cette boucherie dont il devait porter la responsabilité et tout le temps de la retraite qu'il a dirigée lui-même, ne voulant passer qu'avec le dernier des soldats, qui s'est faite avec un ordre et une exactitude remarquables, il a été plus gai qu'il n'a jamais été. Ce qui contribuait beaucoup à sa bonne humeur c'était l'émigration de près de 7000 familles bulgares que nous prenons avec nous pour le souvenir de la férocité des Turcs, férocité à laquelle, malgré mon incrédulité, j'ai été obligé de croire. Dès que nous avons quitté les différents villages bulgares que nous occupions, les Turcs y sont revenus et, excepté les femmes assez jeunes pour un harem, ils ont fait main basse sur tout ce qu'il y avait. Il y a un village dans lequel je suis allé du camp pour y prendre du lait et des fruits qui a été exterminé de la sorte. Alors, dès que le prince avait fait savoir aux Bulgares que ceux qui voulaient pouvaient avec l'armée passer le Danube et devenir sujets russes, tout le pays se soulève et tous, avec leurs femmes, enfants, chevaux, bétail, arrivent au pont; mais comme il était impossible de les prendre tous, le prince a été obligé de refuser à ceux qui sont venus les derniers et il fallait voir comme cela le chagrinait. Il recevait toutes les députations qui

Digitized by Google

venaient de ces pauvres gens, il causait avec chacun d'eux, tâchait de leur expliquer l'impossibilité de la chose, leur proposant de passer sans leurs chariots et leur bétail et en se chargeant de leurs moyens de subsistance jusqu'à ce qu'ils arrivassent en Russie, payant de sa propre bourse des vaisseaux particuliers pour les transporter, en un mot faisant tout son possible pour faire du bien à ces gens.

« Oui, chère tante, je voudrais bien que votre prophétie se réalise, la chose que j'ambitionne le plus, c'est être l'aide de camp d'un homme comme lui, que j'aime et que j'estime du plus profond de mon cœur. Adieu, chère et bonne tante, je baise vos mains (1). »

Au milieu de toutes ces impressions fortes et nouvelles, Tolstoï inscrit dans son journal les notes suivantes dans lesquelles se manifeste son travail intérieur.

« 7 Juillet, je manque de modestie. Voilà mon grand défaut! Que suis-je ? Un des quatre fils d'un lieutenant-colonel en retraite, resté orphelin à sept ans sous la tutelle de femmes et d'étrangers, qui a reçu une éducation ni mondaine ni scientifique et s'est trouvé absolument libre à dix-sept ans, sans grande fortune, sans aucune position sociale et, particulièrement, sans principes, un homme qui a dérangé ses affaires jusqu'à l'extrême, qui a passé

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

sans but ni plaisir les meilleures années de sa vie, qui enfin s'exile au Caucase pour fuir ses créanciers et ses habitudes et qui de là, en invoquant des liens quelconques qui existèrent jadis entre son père et le généralissime, va passer dans l'armée du Danube, lieutenant à vingt-six ans, presque sans ressources sauf ses appointements (car il doit employer ce qu'il possède à payer les dettes restantes), sans protecteurs, sans règle de conduite, sans aptitudes au service, sans capacité pratique, mais avec un immense amour-propre. Oui, telle est ma situation sociale ! Voyons maintenant ce qu'estma personne :

« Je suis laid, gauche, malpropre et sans éducation mondaine. Je suis irritable, désagréable pour les autres, prétentieux, intolérant et timide comme un enfant. Je suis presque ignorant. Ce que je sais, je l'ai appris par ci par là, sans suite et encore si peu. Je suis indécis, inconstant, extraordinairement ambitieux et violent comme tous les hommes sans caractère. Je ne suis pas courageux : je suis inexact et si paresseux que l'oisiveté est presque devenue pour moi une habitude invincible.

« Je suis intelligent, mais mon esprit n'a encore jamais été bien éprouvé en rien. Je n'ai ni l'esprit pratique, ni l'esprit mondain, ni l'esprit d'affaires.

« Je suis honnête. C'est-à-dire que j'aime le bien ; j'ai pris l'habitude de l'aimer et quand je m'en écarte je suis mécontent de moi et je retourne au bien avec plaisir. Mais il y a des choses que j'aime plus que le bien, c'est la gloire; je suis si ambitieux

Digitized by Google

et ce sentiment a été si peu satisfait que, s'il me fallait choisir entre la gloire et la vertu, je crois bien que je choisirais la première.

« Oui, je ne suis pas modeste. C'est pourquoi je suis fier en mon for intérieur, et timide et gêné dans le monde. »

Parfois l'impression poétique le saisissait et il dessinait des tableaux artistiques.

Pendant son service, il s'arrêta une fois dans une petite ville roumaine et là-bas, le soir, il éprouva une impression remarquable qu'il traduisit sous la forme suivante :

« Après le dîner je me suis accoudé sur le balcon et j'ai regardé ma lanterne favorite qui brillait si joliment à travers les arbres. Des quelques nuages d'orage qui sont passés aujourd'hui, et ont mouillé la terre, un seul, un grand, est resté, et a recouvert toute la partie sud du ciel, et une certaine légèreté agréable, humide, se sentait dans l'air.

« La jolie fille du maître du logis était comme moi accoudée à sa fenêtre. Quelqu'un est passé dans la rue avec un orgue de barbarie et quand le son d'une jolie et vieille valse, s'adoucissant peu à peu, eut disparu tout à fait, la fillette soupira très profondément, se releva et s'éloigna rapidement de la fenêtre. Un sentiment d'une douce mélancolie remplissait mon âme; malgré moi je souris et regardai longuement ma lanterne dont la lumière parfois était cachée par les branches tremblantes des arbres. Je regardais l'arbre, la haie, le ciel

Digitized by Google

et tout cela me semblait encore plus beau qu'auparavant. »

La campagne malheureuse du Danube, la retraite de l'armée, la vie ennuyeuse à l'état-major, tout cela ne satisfaisait point Léon Nikolaievitch. Il cherchait une activité plus grande, des sensations plus fortes, et il résolut de passer dans l'armée de Crimée.

Le 20 juillet, après la retraite de Silistrie, il part en Crimée. Il traverse les villes Tekoutchi, Berladd, Iassé, Kherson, Odessa, Sébastopol, où il arrive le 7 novembre 1854. En route, il était tombé malade et avait dû rester à l'hôpital, c'est ce qui explique la longue durée de son voyage. Aussitôt à Sébastopol il est attaché à la troisième batterie légère de la 14e brigade d'artillerie.

Là, tant d'impressions nouvelles l'assaillent qu'il ne peut se ressaisir de suite; enfin, deux semaines après, le 20 novembre, il écrit à son frère, Serge : « Cher ami Serge ! Dieu sait combien je suis coupable envers vous tous depuis mon départ, et je ne sais pas moi-même pourquoi tout cela est arrivé : tantôt la vie distraite, tantôt une situation ennuyeuse, tantôt la guerre, tantôt un empêchement quelconque, etc., etc. Mais la cause principale, c'est la vie distraite, riche en impressions. J'ai tant appris, tant senti, et tant éprouvé durant cette année que je ne sais absolument pas par quoi en commencer la description ni si je serai capable d'écrire ce que je voudrais. J'ai écrit à notre tante sur

Digitized by Google

la Silistrie, mais à toi et à Nicolas je n'écrirai pas ainsi. Je voudrais vous écrire pour que vous me compreniez comme je le désire. La Silistrie, maintenant, c'est une vieille chanson ; maintenant c'est Sébastopol où j'étais il y a quatre jours, et dont vous lisez, je pense, les nouvelles avec un battement de cœur. Comment te raconter tout ce que j'ai vu là-bas, ce que j'y ai fait, ce que disaient les Français et les Anglais blessés et prisonniers, s'ils souffrirent beaucoup, quels héros sont nos ennemis, les Anglais surtout. Nous causerons de tout cela après, à Iasnaia ou à Pirogovo, et il y a beaucoup de choses de moi que tu apprendras, mais par la presse. Comment cela? Je te le raconterai après, pour le moment je te donnerai à comprendre dans quelle situation sont nos affaires à Sébastopol. La ville est assiégée d'un seul côté, au sud — où nous n'avions aucune fortification quand l'ennemi approcha. Maintenant nous avons de ce côté plus de cinq cents canons de gros calibre et quelques rangées de fortifications terrestres absolument inaccessibles. J'ai passé une semaine au fort et jusqu'au dernier jour j'ai erré dans les dédales de la batterie comme dans une forêt. Il y a déjà trois semaines, l'ennemi, à un certain endroit, s'est approché à une distance de 80 sagènes et ne bouge pas. Au moindre mouvement en avant, on le comble d'une pluie d'obus.

« L'esprit de l'armée est au-dessus de tout ce qu'on peut dire. Au temps de la Grèce antique il n'y avait pas tant d'héroïsme. Kornilov, en parcourant

Digitized by Google

Tolstoï en 1855

Digitized by Google

Digitized by Google

les troupes, au lieu de « Bonjour, mes enfants! » a dit : « Il faut savoir mourir, mes enfants! Saurez-vous mourir? » Et les soldats ont crié : « Nous saurons mourir, Votre Excellence! Hourra! » Et ce n'était pas de la pose : on voyait sur le visage de chacun que c'était *vrai*, et vingt-deux mille ont déjà tenu leur serment. Un soldat blessé, presque mourant, m'a raconté comment ils ont pris, le 24 du mois dernier, une batterie française, sans qu'on leur eût envoyé des renforts. Il sanglotait. Une compagnie de marins faillit se révolter parce qu'on voulait les remplacer à la batterie où ils étaient depuis trente jours sous les bombes. Des femmes apportent de l'eau aux bastions pour les soldats; plusieurs ont été tuées ou blessées. Les prêtres viennent aux bastions avec la croix et, sous le feu, récitent des prières. Dans une brigade, le 24, cent soixante soldats blessés n'ont pas quitté les rangs. Epoque sublime! Toutefois, maintenant, depuis le 24, nous sommes plus calmes et à Sébastopol tout va bien. L'ennemi tire peu. Tous sont convaincus qu'ils ne prendront pas la ville, et, en effet, c'est impossible. Trois hypothèses sont possibles : ou l'ennemi marche à l'assaut, ou il nous déroute par de faux travaux, ou il se fortifie pour passer l'hiver. La première est la moins probable, la deuxième est la plus vraisemblable. Je n'ai pas eu la chance d'être à une seule affaire, mais je remercie Dieu d'avoir vu ces choses et de vivre en ce valeureux temps. Le bombardement du 5 restera le fait le plus glorieux, le plus

Digitized by Google

brillant, non seulement de l'histoire russe, mais de l'histoire universelle. Plus de quinze cents canons, deux jours durant, ont tiré sur la ville et non seulement ils ne l'ont pas forcée de se rendre, mais ils n'ont pas même fait taire un deux centième de nos batteries. Si, comme il me semble, en Russie, on regarde cette campagne d'un œil malveillant, la postérité la placera au-dessus de toutes. N'oublie pas qu'avec des forces égales et même moindres, avec la baïonnette seule et les plus mauvaises troupes de l'armée russe (le 6e corps), nous combattons contre un ennemi numériquement supérieur, qui a une flotte, avec trois mille canons, qui est merveilleusement armé et met en ligne ses meilleures troupes. Et je ne parle pas de la supériorité de ses généraux.

« Il n'y a que notre armée capable de rester sans broncher et de vaincre (nous vaincrons, j'en suis sûr) dans de telles conditions. Il faut voir les prisonniers français et anglais (surtout ces derniers), ce sont des hommes de choix, moralement et physiquement; un peuple brave. Les Cosaques disent que c'est même pitié de les sabrer. Et à côté d'eux, il faut voir un de nos fantassins quelconques, petit, pouilleux, ratatiné...

« Maintenant je te raconterai comment tu sauras de moi, par la presse, les exploits de ces héros pouilleux et ratatinés. Dans notre état-major d'artillerie, qui est composé, comme je crois te l'avoir écrit, d'hommes très distingués et honnêtes, est parue l'idée d'éditer une revue militaire desti-

Digitized by Google

née à soutenir la bravoure de nos troupes, une revue à bon marché (trois roubles) et populaire, afin que les soldats la lisent. Nous avons écrit le projet de la revue et l'avons présenté au prince. Cette idée lui a plu beaucoup et il a soumis à l'autorisation de l'Empereur notre projet avec une feuille d'essai, que nous avons composée. C'est moi et Stolipine qui avançons l'argent de l'édition. C'est moi qui suis le rédacteur en chef avec un certain Constantinov, qui a déjà édité *le Caucase* et qui a l'expérience de ces choses. Dans la revue, nous donnerons la description des combats, mais pas si sèche et si inexacte que dans d'autres feuilles; les actes de bravoure, les biographies et les nécrologies des héros et principalement des humbles; des récits militaires, des chansons de soldats, des articles populaires sur l'art de la guerre, l'artillerie, etc... Cette affaire me plaît beaucoup : 1° j'aime ce genre d'occupations; et, 2° j'espère que la revue sera utile et pas tout à fait mauvaise. Tout cela ce n'est que des projets, tant que nous n'aurons pas la réponse de l'Empereur, et moi, j'avoue que je redoute cette réponse. Dans la feuille d'essai envoyée à Pétersbourg nous avons imprudemment placé deux articles pas tout à fait *orthodoxes :* l'un de moi, l'autre de Rostovtzev.

« Pour cette entreprise il me faut 1.500 roubles qui sont à la banque et que j'ai demandés à Valérien de m'envoyer. Puisque j'ai déjà trahi le secret, alors dis-le-lui.

Digitized by Google

« Dieu merci, je vais bien. Ma vie est gaie et agréable depuis mon retour de l'étranger. En général, tout mon séjour dans l'armée se divise en deux périodes; à l'étranger, mauvais, j'étais mal, pauvre, seul; et dans la patrie, agréable; je suis bien portant, j'ai de bons amis, mais toutefois je suis pauvre; l'argent file.

« Je n'écris rien, mais je sens comment tante me taquine. Une seule chose m'inquiète, c'est la quatrième année que je vis hors de la société des femmes. Je puis devenir tout à fait grossier, et n'être plus apte à la vie de famille que j'aime tant. Au revoir, Dieu sait quand nous nous verrons si vous et Nicolas ne pensez pas faire un tour de Tambov au quartier général, pendant la chasse. »

J'ai cité entièrement cette remarquable lettre qui montre combien à cette époque Léon Nikolaievitch avait l'âme jeune, combien il était capable de s'enthousiasmer, et comment cet enthousiasme lui obscurcissait la représentation de tout ce qui se passait autour de lui. Avec une vigueur d'autant plus grande apparaissent sur ce fond la conscience claire et l'inspiration prophétique.

Il est évident que, malgré leur force, ses impressions extérieures ne remplissaient pas toute l'âme de Léon Nikolaievitch, et dans l'isolement des blindages du 4e bastion, quand il écrivait son journal, il restait le même chercheur d'idéal qu'il fut toujours. Son état d'âme d'alors est exprimé dans ces quelques vers :

Digitized by Google

« Quand cesserai-je enfin
« De couler des jours tristes et sans passion,
« Et de sentir dans mon cœur la blessure profonde,
« Sans jamais savoir comment la guérir ?
« D'où vient cette blessure, Dieu seul le sait.
« Mais depuis ma naissance me tourmentent
« Cette preuve du néant futur,
« La tristesse accablante et le doute. »

Le 23 novembre, il va à Simféropol.

Le 6 janvier 1855, il écrit à sa tante T. A. la lettre rassurante suivante :

« Je n'ai pas pris part aux deux sanglantes batailles qui ont eu lieu en Crimée, mais j'ai été à Sébastopol tout de suite après celle du 24 et j'y ai passé un mois. On ne se bat plus en rase campagne à cause de l'hiver qui est extraordinairement rigoureux, surtout à présent, mais le siège dure toujours. Quelle sera l'issue de cette campagne, Dieu seul le sait ; mais dans tous les cas la campagne de Crimée, de manière ou d'autre, doit finir dans trois ou quatre mois. Mais, hélas ! la fin de la campagne de Crimée ne veut pas dire la fin de la guerre, il paraît au contraire qu'elle durera bien longtemps. J'avais parlé dans mes lettres à Serge et à Valérien, je crois, d'une occupation que j'avais en vue et qui me souriait beaucoup ; à présent que la chose est décidée, je puis le dire, j'avais l'idée de fonder un journal militaire. Ce projet auquel j'ai travaillé avec le concours de beaucoup de gens très distingués fut

Digitized by Google

approuvé par le prince et envoyé à la décision de Sa Majesté, mais comme chez nous on intrigue contre tout, il s'est trouvé des gens qui craignaient la concurrence de ce journal et puis peut-être que l'idée de ce journal n'était pas dans les vues du gouvernement; l'empereur a refusé.

« Cette déconfiture, je vous l'avoue, m'a fait une peine infinie et a beaucoup changé mes plans. Si Dieu veut que la campagne de Crimée finisse bien et si je ne reçois pas une place dont je suis content et qu'il n'y ait pas de guerre en Russie, je quitterai l'armée pour aller à Pétersbourg, à l'Académie militaire. Ce plan m'est venu : 1° parce que je voudrais ne pas abandonner la littérature, dont il m'est impossible de m'occuper dans cette vie de camps, et 2° parce qu'il me paraît que je commence à devenir ambitieux, pas ambitieux, mais je voudrais faire du bien et pour le faire il faut être plus qu'un sous-lieutenant; 3° parce que je vous verrais tous et tous mes amis. Nicolas m'écrit que Tourguenieff a fait la connaissance de Marie; je suis enchanté de cela, si vous le voyez chez eux, dites à Varenka que je le charge de l'embrasser de ma part et de lui dire que, quoique je ne le connaisse que par écrit, j'aurais eu une quantité de choses à lui dire (1). »

Sa vie postérieure est très bien racontée dans une lettre qu'il écrit à son frère au mois de mai 1855, et où il donne la nomenclature chronologique des

(1) Lettre en français dans l'original.

Digitized by Google

faits de sa vie militaire pendant le dernier hiver 1854-1855.

« Bien que tu saches probablement par les nôtres où je suis et ce que je fais, je te redirai mes aventures depuis Kichinev, d'autant plus qu'il sera peut-être intéressant pour toi de savoir la manière dont je les raconte; tu sauras par là dans quelle phase je me trouve, puisqu'il est convenu qu'on se trouve toujours dans une phase quelconque. De Kichinev, le 1er novembre, j'ai demandé à partir en Crimée, d'une part pour voir cette guerre, de l'autre pour m'arracher à l'état-major de Serjpoutovskoï qui me déplaisait, et surtout par patriotisme qui, en ce moment, je te l'avoue, m'a saisi fortement. J'ai laissé aux autorités de disposer de mon sort. En Crimée, on m'a nommé dans la batterie à Sébastopol même, où j'ai passé un mois très agréable parmi des camarades simples et bons, qui sont surtout bons pendant la guerre et le danger. En décembre, on a envoyé notre batterie à Simféropol et là-bas j'ai vécu un mois et demi dans une maison de campagne très confortable. J'allais à Simféropol danser et jouer du piano avec des demoiselles et chasser les biches sauvages dans les forêts de Tchatirdag. En janvier, nouvelle permutation d'officiers : je fus nommé dans la batterie qui campait à dix verstes de Sébastopol, sur le Belbek. Là j'ai passé le temps très péniblement. C'est le cercle le plus vilain des officiers de la batterie. Le commandant, bien que brave homme, est très grossier. Aucun confort dans

Digitized by Google

les masures. Il fait très froid. Pas un seul livre, pas un seul homme à qui causer. Et c'est ici que je reçus quinze cents roubles pour éditer la revue qui était déjà interdite, et c'est ici que j'ai perdu 2500 roubles et prouvé par cela, à tout le monde, que je suis vraiment un garçon de rien. Bien que les circonstances précédentes puissent être tenues pour atténuantes, c'est toujours abominable. Au mois de mars le temps est devenu plus chaud, et il est arrivé à la batterie, Brenevskï, un charmant et excellent garçon. J'ai commencé à me reprendre et le 1er avril, la batterie, pendant le bombardement, est allée à Sébastopol même, et je me suis ressaisi tout à fait. Là, jusqu'au 15 mai, bien que sérieusement en danger, c'est-à-dire quatre jours sur huit de service à la batterie du 4e bastion, mais le temps et le printemps sont admirables. Il y a une foule d'impressions et une foule de connaissances; toutes les commodités de la vie et même un cercle agréable d'hommes distingués, de sorte que ce mois et demi restera parmi mes souvenirs les plus agréables. Le 15 mai, à Gortchakov, ou au chef de l'artillerie est venue l'idée de me confier la formation et le commandement d'une division de batterie de montagne à Belbek, à 10 verstes de Sébastopol : ce qui jusqu'à ce jour me fait grand plaisir sous beaucoup de rapports (1).

(1) Cette mission que reçut Tolstoï était due aux soins de l'empereur Alexandre II, qui, ayant lu, en épreuves, son premier récit de Sébastopol (Sébastopol en décembre 1854), en fut si impressionné

Digitized by Google

Voici le tableau général. Dans ma prochaine lettre, je t'écrirai plus en détail sur le présent. »

A cette description brève nous pouvons ajouter que le ton plaisant de la lettre ne correspondait pas du tout aux pensées et aux sentiments sérieux qui en ce moment troublaient Léon Nikolaievitch. Dans son journal, à la date du 5 mars 1855, il note la prophétie suivante sur lui-même :

« La conversation sur la divinité et la foi m'a amené à une grande idée, pour la réalisation de laquelle je me sens capable de consacrer toute ma vie. Cette idée c'est la fondation d'une nouvelle religion, correspondant au niveau du développement de l'humanité, la religion du Christ, mais purifiée du dogme et des mystères, une religion pratique ne promettant pas la béatitude de la vie future, mais donnant le bonheur sur la terre. Je comprends que ce ne sont que des générations entières, travaillant consciemment dans ce but qui puissent réaliser cette idée. Une génération léguera cette idée à la suivante, et un jour, le fanatisme ou la raison l'accompliront. Agir consciemment afin d'unir les hommes par la religion — voilà la base de l'idée qui, je l'espère, me guidera. »

L'homme qui, il y a cinquante ans, écrivit ces lignes et qui, par suite, avec tant d'énergie et de fermeté, a posé les bases de la réalisation de cette idée, cet homme n'avait évidemment pas sa place dans l'ar-

qu'il donna l'ordre d'écarter du danger le jeune officier qui promettait un avenir si remarquable.

Digitized by Google

mée. Il le sentait vaguement, et dans son journal, de temps en temps, se glisse la conscience qu'il est créé non pour la carrière militaire, mais pour la carrière littéraire.

Et tout ce temps il ne néglige pas ses travaux littéraires. Durant le voyage, de Roumanie à Sébastopol il termine *la Coupe en forêt*. Ensuite, à Sébastopol, il commence à écrire *la Jeunesse* et *les Récits de Sébastopol*.

Du 11 au 14 avril il est au 4e bastion. La conscience du danger provoque en lui l'élévation de l'esprit et il adresse à Dieu la prière suivante : « Seigneur, je te remercie de la protection que tu m'accordes sans cesse. Avec quelle sollicitude me conduis-tu au bien, et quelle créature misérable je serais si tu m'abandonnais. Seigneur, ne m'abandonne pas, garde-moi, et non pour satisfaire mes désirs misérables, mais pour atteindre le but éternel et glorieux de l'existence inconnu encore, mais déjà conscient en moi. » Le 4 août 1855, Léon Nikolaievitch prit part, mais indirectement, à la bataille de la Tchornaia, et, pressé de rassurer les siens, le 7 août il écrit entre autres à son frère :

« Je t'écris quelques lignes pour te rassurer à cause de la bataille du 4, où je suis resté sauf. D'ailleurs, je n'ai rien fait parce que l'artillerie de montagne n'a pas eu l'occasion de tirer. »

En même temps, comme on le voit par la correspondance de Léon Nikolaievitch avec Nekrassov, il suivait la littérature russe et soutenait active-

Digitized by Google

ment la rédaction du *Sovremennik* en réunissant à Sébastopol un cercle de collaborateurs.

Voici ce qu'il écrit à Nékrassov :

« Cher monsieur Nicolas Alexéievitch,

« Vous devez avoir déjà reçu mon article *Sébastopol, au mois de décembre*, avec la promesse de l'article de Stolipine. Voici cet article malgré l'orthographe barbare du manuscrit que vous-même donnerez. l'ordre de corriger, s'il est inséré sans coupures de la censure, ce que l'auteur veut éviter à toute force. Vous conviendrez, j'espère, que, chez nous, malheureusement, on insère peu ou point les articles pareils de militaires. Par le même courrier peut-être recevrez-vous l'article de Saken, dont je ne vous dis rien, mais que, j'espère, vous n'insérerez pas. Les corrections (dans l'article de Stolipine) sont faites à l'encre noire par Krouliev, de la main gauche, car il est blessé à la main droite. Stolipine demande de les mettre en notes. Si possible, je vous prie de faire passer mon article, ainsi que celui de Stolipine, dans le numéro de Juin. Maintenant nous sommes réunis. La société littéraire de notre revue commence à s'organiser et, comme je vous l'ai écrit, je vous enverrai chaque mois deux, trois, quatre articles, traitant des affaires militaires actuelles. Les deux meilleurs collaborateurs, Bakounine et Rostovtzev, n'ont pas encore pu terminer leurs articles. Ayez la bonté de me répondre et, en général, écrivez avec le courrier (l'aide de camp de Gortchatov) et avec les courriers sui-

Digitized by Google

vants, qui sans cesse font le service de vous ici et inversement (1). »

Le 15 juin, il reçoit la lettre de Panaiev et le numéro du *Sovremennik* contenant le récit : *Sébastopol en décembre*. La lettre lui apprend que son récit a été lu par l'empereur Alexandre II. Ce récit avait évidemment produit sur l'empereur une impression très forte, car il ordonna de le traduire en français. Au mois de juillet, Tolstoï termina *la Coupe en forêt* et l'envoya au *Sovremennik*, et ce même mois il acheva un nouveau récit : *Sébastopol en mai* et l'envoya à la rédaction.

Ce qu'il advint de ce récit, on le voit par la lettre de Panaiev à Tolstoï, du 28 août 1828.

« Dans ma lettre que je vous ai envoyée par Stolipine je vous écrivais que votre article était autorisé par la censure avec quelques petites modifications et je vous demandais de ne pas être fâché contre moi parce qu'il m'avait fallu ajouter à la fin quelques mots pour adoucir les expressions. L'article *Une nuit à Sébastopol* (2) était déjà tiré en 3.000 exemplaires quand, tout à coup, la censure le fit chercher à la typographie et arrêta l'apparition du numéro de la revue (c'est pourquoi le numéro d'août n'est paru que le 18 à Pétersbourg) et cela en mon absence de Pétersbourg (j'étais parti pour quelques jours à Moscou), et on le soumit à la lecture du président du comité de la censure, Pouschkine, que vous

(1) Souvenirs littéraires de Panaiev, p. 414.
(2) Titre primitif du récit, *Sébastopol en mai 1855*.

Digitized by Google

connaissez, de Kazan. Si vous connaissez Pouschkine vous pouvez vous imaginer ce qui s'en suivit. Il devint furieux contre les censeurs et contre moi, d'avoir présenté à la censure de pareils articles et il le modifia personnellement. Sur ces entrefaites je rentre à Pétersbourg, et en voyant les transformations, j'ai été terrifié et j'ai voulu ne pas publier du tout l'article. Mais Pouschkine, dans une explication avec moi, m'a dit que j'étais *obligé* de le publier sous cette forme. Il n'y avait rien à faire et votre article défiguré paraîtra dans le numéro de septembre, mais sans la signature L.-N. T., que je ne pouvais plus voir après cela au bas de cet article. Mais l'article était si bien que, malgré sa complète déformation par la censure, je l'ai donné à lire à Milutine, à Krasnokoutzkï et aux autres, il plaît beaucoup à tous. Milutine m'a écrit que ce serait un péché de priver le public de cet article et de ne le pas publier même sous cette forme. En tout cas ne m'en veuillez pas si votre article paraît sous tel aspect. J'y ai été forcé. Si Dieu permet que nous nous voyions (ce que je désire vivement), je vous expliquerai cette histoire plus amplement. Maintenant deux mots de l'impression qu'a produite votre récit (*Une nuit*), sous sa forme primitive, sur nous et tous ceux à qui je l'ai lu... Il n'y a pas parler ici de la censure. Tous trouvent ce récit beaucoup plus fort que le premier par l'analyse délicate et profonde des mouvements intérieurs et des sensations chez ces hommes que

Digitized by Google

la mort menace sans cesse, par cette vérité avec laquelle sont saisis les types des officiers de l'infanterie, leur animosité contre les aristocrates de l'armée et leurs rapports mutuels entre eux. En un mot tout est admirable, tout est peint de main de maître, mais jusqu'à tel point plein d'amertume, tout est décrit si impitoyablement, si tristement, qu'en ce moment où le lieu du récit est presque un lieu sacré, c'est pénible pour ceux qui sont loin, et votre récit pourrait même produire une impression désagréable.

« *La Coupe en forêt*, avec la dédicace à Tourgueniev, paraîtra aussi en septembre. (Tourgueniev nous a demandé de vous remercier beaucoup pour votre souvenir et votre attention)... Dans ce récit qui a passé également par trois censures : celle du Caucase (le censeur, sous-secrétaire Boutkov), la censure militaire (le général Steffen), et la censure civile, *le nôtre* (Pouschkine), on a aussi estompé quelques types d'officiers et, malheureusement, supprimé quelques passages. »

En automne de cette même année, Nekrassov écrit à Tolstoï :

« Cher Monsieur Léon Nikolaievitch,

« Je suis arrivé à Pétersbourg au milieu d'août, dans les circonstances les plus tristes pour le *Sovremennik*. Les manipulations révoltantes qu'a subies votre article ont fini de me gâter le sang. Jusqu'ici je n'y puis penser sans ennui et sans colère. Sans

Digitized by Google

doute votre travail ne sera pas perdu... il témoignera toujours de la force qui a pu conserver une vérité profonde et réelle dans des circonstances où peu la conserveraient. Je ne dirai pas combien je place haut tout cet article et, en général, la direction de votre talent, et en quoi il est fort et neuf. C'est précisément ce qu'il faut maintenant à la société russe : la vérité, la vérité dont, après la mort de Gogol, il est resté si peu dans la littérature russe.

Vous avez raison en appréciant le plus ce côté de votre talent. Cette vérité que vous apportez dans notre littérature, c'est quelque chose de tout à fait nouveau chez nous. Je ne connais pas actuellement d'écrivain qui force tant l'affection et la sympathie que celui auquel j'écris, et je n'ai peur que d'une chose : que le temps et la lâcheté de la réalité, la surdité et le mutisme de tout ce qui nous entoure ne fassent avec vous ce qu'ils ont fait avec la plupart d'entre nous, qu'ils ne tuent en vous l'énergie sans laquelle il n'y a pas d'écrivain, tout au moins de ceux qui sont maintenant nécessaires à la Russie. Vous êtes jeune, il se produit maintenant des changements qui, espérons-le, finiront bien, et peut-être, devant vous, y a-t-il un large champ d'action. Vous commencez de telle façon que vous forcez les hommes, même les plus prudents, à espérer beaucoup en vous. Cependant, je me suis écarté du but de ma lettre. Je ne vous consolerai pas en vous disant que beaucoup trouvent magnifiques même les extraits de votre article qui sont

Digitized by Google

insérés, mais pour ceux qui connaissent l'article tout entier, ce n'est plus qu'une série de mots dénués de sens et de signification. Mais il n'y a rien à faire. Je ne vous dirai qu'une chose : que l'article n'eût pas été inséré si ce n'eût été nécessaire, mais votre signature ne figure pas.

« *La Coupe en forêt* est passée assez bien quoique quelques traits précieux aient été rayés. Voici mon opinion sur cette nouvelle. Par la forme elle rappelle, en effet, Tourgueniev, mais là s'arrête la ressemblance; tout le reste vous appartient et ne pourrait être écrit par personne, sauf vous. Dans ce récit, il y a beaucoup de petites notes admirablement justes, et tout y est nouveau, intéressant et utile. Ne négligez pas des récits pareils à celui-là. Sur le soldat notre littérature n'a rien dit jusqu'ici, sauf des banalités. Vous commencez seulement, et, quelle que soit la forme sous laquelle vous direz ce que vous savez sur ce sujet, tout sera au plus haut degré intéressant et utile. Panaiev m'a transmis votre lettre où vous nous promettez d'envoyer bientôt *la Jeunesse*. Je vous prie de l'envoyer. Indépendamment de la revue, je m'intéresse personnellement à la continuation de votre première œuvre. Nous préparerons pour *la Jeunesse* une place dans les nos 10 ou 11, selon la date de la réception.

« L'argent vous sera envoyé ces jours-ci.

« Je me suis installé pour l'hiver à Pétersbourg et je serais très heureux si, à l'occasion, vous m'écriviez quelques lignes.

Digitized by Google

« Veuillez agréer l'assurance de mes salutations sincères.

« N. Nékrassov. »

Mais les occupations littéraires n'absorbaient pas tout le temps de Tolstoï. Il menait la vie habituelle des officiers, était bon camarade, ce qu'attestent ses contemporains et ses amis. Dans les *Souvenirs de Nazariev* est cité le récit d'un ancien compagnon de Tolstoï à Sébastopol, qui se souvient de lui avec plaisir et du temps passé avec lui, dans la même batterie. Il s'est même reconnu dans un des héros des récits de Sébastopol.

« Je dirai, raconte avec un sourire heureux le vieillard, que Tolstoï, avec ses récits et ses couplets improvisés, animait tous et chacun dans les moments difficiles de la vie militaire. Il était l'âme de la batterie. Tolstoï est avec nous, et nous ne nous apercevons pas de la fuite du temps, c'est une gaîté générale sans fin... Le comte n'est plus là, il est parti à Simféropol, et tous sont tristes. Il disparaît pour un jour, pour deux, pour trois... Enfin, il est de retour... tout à fait comme l'enfant prodigue, sombre, maigre, mécontent de soi... Il me prend à l'écart et commence à se confesser. Il raconte tout : comment il a fait la noce, joué, où il a passé le jour et la nuit, et avec cela, croyez-vous, il se tourmente comme un vrai criminel... c'est même pénible à voir... Voilà quel homme c'était. En un mot un homme étrange, et, à vrai dire, il

Digitized by Google

m'était difficile de le comprendre. D'un autre côté c'était un excellent camarade, le cœur le plus honnête, et il est absolument impossible de l'oublier (1). »

La bravoure militaire de Léon Nikolaievitch et ses hautes relations pouvaient lui assurer une belle carrière, en outre la publication de ses *Récits de Sébastopol* qui avaient attiré sur lui l'attention d'Alexandre II et de l'impératrice Alexandra Feodorovna, qui, dit-on, pleura à la lecture du premier récit, pouvait l'y aider aussi. Mais ce même don littéraire mit fin à ces succès. L'obstacle à un avancement rapide fut la chanson de Sébastopol que voici :

Chanson de Sébastopol.

A la date du quatre
Le diable nous poussa
A reprendre les montagnes. (*bis*)
Le général, baron Vrevsky,
Houspillait Gortchakov,
Quand il se grisait ! (*bis*)
« Prince, prends cette montagne,
« Ne te querelle pas avec moi,
« Autrement je dénoncerai ! » (*bis*)
Toutes les grandes épaulettes
Se réunirent au conseil,
Même Platz-Bekok. (*bis*)
Le chef de police Platz-Bekok,
N'a jamais pu trouver
Ce qu'il fallait dire. (*bis*)
Longtemps on réfléchit et discuta ;
Les topographes écrivaient sans cesse
Sur une grande feuille. (*bis*)

(1) V. N. Nazariev : *la Vie et les hommes des temps passé*, Istoritcheskï Viestnik (Messager historique), novembre 1900.

Digitized by Google

Sur le papier c'était très bien,
Mais on oublia les ravins
Et il fallait les traverser. (*bis*)
Les princes et les comtes sont partis,
Et derrière eux les topographes,
Sur une grande redoute... (*bis*)
Le prince dit : « Va, Liprandi ! »
Et Liprandi : « Non, attendez,
« Ma foi je n'irai pas ! (*bis*)
« Là-bas il ne faut pas d'homme d'esprit
« Envoie donc là-bas Read,
« Et moi je regarderai ! » (*bis*)
On l'envoie. Read tout simplement
Nous conduit tout droit vers le pont.
« Eh bien ! Hourra ! » (*bis*)
Martenaü le suppliait
D'attendre la réserve :
« Non, qu'ils marchent ! » (*bis*)
Hourra ! Nous le criâmes,
Mais les réserves n'arrivèrent pas à temps.
« Quelqu'un prit fausse route ! (*bis*)
Le général Belevtzov
Brandissait fortement le drapeau
Mais sans utilité ! (*bis*)
Sur les hauteurs de Fédukhine
Trois compagnies seulement arrivèrent,
Et c'étaient des régiments mis en marche. (*bis*)
Notre armée n'était pas grande
Les Français étaient trois fois plus nombreux,
Avec d'énormes renforts. (*bis*)
On espérait qu'à notre secours
Une colonne quitterait la garnison.
On a donné le signal ! (*bis*)
Et là-bas le général Saken
Lisait sans répit les Acathistes
A Notre-Dame. (*bis*)
Et nous dûmes reculer
. . . . . (1)

(1) Ici une expression ordurière, populaire, omise même dans l'édition d'Herzen.

Digitized by Google

Ceux qui nous avaient amenés-là !

Cette variante de la chanson de Sébastopol fut publiée dans la revue *Rousskaia Starina* (l'Antiquité russe) (en outre nous en avons corrigé le texte d'après la copie que nous a fournie Léon Nikolaievitch) par le savant écrivain M. J. Venukov qui l'accompagne de la note suivante :

« ... En ce qui concerne l'auteur de cette spirituelle plaisanterie, Anossov m'écrivait que l'opinion générale, au régiment, l'attribuait à notre talentueux écrivain comte L.-N. Tolstoï. Mais, tu comprends, ajoutait Anossov, qu'il est impossible de l'affirmer avec certitude, pour ne pas nuire à Tolstoï dans le cas où il en serait effectivement l'auteur. »

Dans cette même revue, cette chanson parut de nouveau, en février 1884. Elle était signée : « Un des auteurs de la chanson de Sébastopol. »

Voici comment il racontait l'origine de cette chanson : « Le comte L.-N. Tolstoï est, en effet, l'un des auteurs de cette chanson, mais pas l'auteur de tous les couplets. Aussi n'est-il pas tout à fait exact de lui attribuer la composition de toute cette spirituelle chanson. C'est pour la vérité historique qu'en ma qualité de témoin oculaire je vous communique l'histoire de son origine.

« Pendant la guerre de Crimée, presque chaque soir nous nous réunissions chez le chef de l'état-major d'artillerie, général Krijanovsky. Là se trouvaient tous les officiers de l'état-major et quelques

Digitized by Google

Allegretto.

p

f

Digitized by Google

Digitized by Google

autres, dont ci-dessous les noms. Ordinairement le lieutenant-colonel Baluzeck se mettait au piano, les autres faisaient le cercle. Ensemble nous composâmes ces couplets. Chacun apportait son idée et mettait son mot. Le comte L.-N. Tolstoï a donné aussi des idées, mais il n'a pas fait tout. C'est pourquoi l'on peut dire que cette improvisation était une œuvre commune exprimant l'impression du milieu militaire.

« Voici les noms des officiers qui prirent part à la composition de la *Chanson de Sébastopol :* le lieutenant-colonel Baluzeck, plus tard gouverneur de la province de Tourgaïsk, décédé; le capitaine A.-I. Frédé, aujourd'hui chef de l'artillerie du Caucase; le capitaine en second comte L.-N. Tolstoï ; le lieutenant V. Louguinine; le lieutenant Schoubine; le capitaine en second Serjpoutovskoï; le lieutenant Chklarskï; l'officier des uhlans N. F. Kozlianinov, et l'officier des hussards N. S. Moussine-Pouschkine. »

On nous a fourni encore un texte d'une chanson analogue composée probablement dans les mêmes circonstances, bien qu'un peu plus tard. Nous en donnons aussi le texte, écrit de mémoire par Serge Lvovitch Tolstoï.

Dans cette chanson il y a quelques expressions grossières qu'il est impossible d'insérer; nous les avons atténuées partout où nous avons pu le faire sans changer le sens; ailleurs nous les avons remplacées par des points :

Digitized by Google

Chanson de Sébastopol, pour le 8 septembre 1855.

Quand, le huit septembre,
Pour sauver la religion et le tzar,
Nous nous enfuîmes des Français, (*bis*)
L'amiral, prince Alexandre,
Noyait ses navires
Dans le gouffre de la mer. (*bis*)
« Je vous souhaite bonne chance » ! dit-il
Et lui-même partit à Baktchisaraï
Ah ! vous tous.... (*bis*)
Saint-Arnaud ayant tardé,
Il était très poli,
Il nous contourna par derrière ! (*bis*)
Et si le mardi,
Le saint n'était pas venu à notre aide,
Il nous prenait tous ! (*bis*)
Et le général Liprandi
S'empara de beaucoup de tranchées,
Mais ce fut en vain ! (*bis*)
De la ville Kichinev
On attendait une grande armée.
L'armée est arrivée. (*bis*)
Elle fut confiée à Danenberg
Qu'on pria instamment
De ne pas épargner les troupes. (*bis*)
Pavlov, Saïmonov s'en sont allés.
Ils ont contourné les montagnes
Mais ne se sont pas rencontrés ! (*bis*)
Et, bien que Liprandi vit
Comment les Français nous battaient,
Il ne tendit pas la main ! (*bis*)
Les grands-ducs vinrent eux aussi,
Mais les Français n'ont pas eu peur
Et continuèrent de tirer des mortiers ! (*bis*)
On laissa là-bas dix mille,
Et sans mériter auprès du tzar
De grandes faveurs ! (*bis*)
Le prince se fâcha,
Notre soldat ne vaut rien,

Digitized by Google

Et il a montré le dos. (*bis*)
Et pendant la grande bataille
Il n'y avait que deux héros :
Leurs altesses ! (*bis*)
Ils ont reçu la croix de Saint-Georges,
On les a fait revenir de la mer
Pour les montrer à Pétersbourg ! (*bis*)
Tout le clergé a prié
Afin que pour noyer les Français
Dieu envoyât la tempête ! (*bis*)
Il y eut une grande tempête
Mais les Français sans s'émouvoir
Restèrent sur la mer. (*bis*)
L'hiver on fit des sorties,
On fit tuer beaucoup de soldats
Et tout cela à cause des sacs de sable. (*bis*)
Au moins qu'on nous envoie Khroulev
Chasser les Turcs de Kaslov
Nous n'avons pas vaincu ! (*bis*)
Le prince Menchikov demanda des renforts.
Le tzar pour le consoler
Lui envoya Saken. (*bis*)
Menchikov, en amiral intelligent
Ecrivit tout droit au tzar :
« Petit père notre tzar ! (*bis*)
« Ton Erophéïtch (1) n'est pas très fort
« Et de tes petits enfants
« On n'obtient rien de bon ! » (*bis*)
Le tzar se fâche contre Menchikov,
Mais en ce moment il tombe malade
Pendant une revue. (*bis*)
Et il est allé au ciel,
Où probablement on avait besoin de lui
Et il en était temps ! (*bis*)
Au moment de sa mort
Il a dit à son fils :
« Maintenant, fais attention ! » (*bis*)
Et le fils a écrit à Menchikov :

(1) Nom patronymique de Saken.

Digitized by Google

« Mon cher amiral
« Je t'envoie au diable ! (*bis*)
« J'en nomme un autre,
« Le prince Gortchakov
« Qui alla chez les Turcs. (*bis*)
« Il ne lui faut pas beaucoup de troupes
« Et il aura pour récompense
« Un pantalon rouge ! (*bis*)

Ces chansons furent rapidement attrapées par les soldats. Si l'on songe dans quelles circonstances elles furent composées, si l'on se rappelle les horreurs de la mort, les gémissements des blessés, le sang, l'incendie, les meurtres, qui emplissaient l'amosphère de Sébastopol, malgré soi on reste étonné de cette force d'esprit qui laissait place à la plaisanterie en dépit des dangers incessants, des souffrances et de la mort.

Cependant, dans le cercle des littérateurs de Saint-Pétersbourg, Tolstoï acquérait une célébrité chaque jour croissante. Un des premiers qu'il conquit fut Tourgueniev. Le lecteur se rappelle par le récit de Mme Golovatchov-Panaiev, cité dans le chapitre précédent, comment Tourgueniev raillait Panaiev pour son enthousiasme. En 1854, de Spasskoié il écrit entre autres à E. Kolbasine, un des rédacteurs du *Sovremennik* : « Je suis très content du succès de *l'Adolescence*. Que Dieu donne seulement longue vie à Tolstoï et je crois qu'il nous étonnera tous. C'est un talent de premier ordre. J'ai fait ici la connaissance de sa sœur (elle est aussi mariée à un comte Tolstoï) ; c'est une femme charmante et très sympathique... »

Digitized by Google

Quand parurent *les Récits de Sébastopol*, Tourgueniev, déjà enthousiasmé, s'exprime ainsi dans une lettre à Panaiev :

« L'article de Tolstoï sur Sébastopol, est merveilleux ! J'ai pleuré en le lisant et crié hourra ! Je suis très flatté de son intention de me dédier son nouveau récit. J'ai lu l'annonce du *Sovremennik* dans les *Moskovskia Viedomosti*. Dieu fasse que vous puissiez tenir vos promesses, c'est-à-dire que les articles passent, qu'on ne tue pas Tolstoï, etc. Cela vous fera beaucoup de bien. L'article de Tolstoï a soulevé ici un enthousiasme général. »

En général, après la publication des *Récits de Sébastopol*, Léon Nikolaievitch est classé parmi les grands écrivains. A.-F. Coni, dans la biographie de Gorbounov, cite une opinion très intéressante de Pisemsky sur ces récits. « En ce temps, Pisemsky, qui avait écrit déjà une œuvre aussi remarquable que *Mille âmes*, a dit d'un air sombre à Gorbounov, à propos de Tolstoï, qui alors débutait, en causant des *Récits de Sébastopol* dont il venait d'entendre quelques passages : « Ce petit officier nous effacera tous. Nous pouvons passer la plume (1). »

Après la reddition de Sébastopol, Tolstoï fut envoyé comme courrier à Pétersbourg. Avant de quitter Sébastopol, il eut l'occasion d'exercer son talent littéraire en composant le compte-rendu de la dernière bataille.

(1) Biographie de Gorbounov, par A.-F. Coni. Préface aux œuvres complètes de Gorbounov, page 115.

Digitized by Google

Voici ce que Léon Nikolaievitch dit lui-même de ce compte-rendu dans son article « Quelques mots à propos du roman *Guerre et Paix* »(1) : « Après la prise de Sébastopol, le chef de l'artillerie, Krijanovsky, m'envoya les rapports des officiers d'artillerie de tous les bastions et me demanda de faire de ces vingt rapports un seul. Je regrette de n'en pas avoir pris la copie. C'était le meilleur spécimen de ce mensonge naïf, nécessaire, avec lequel se composent les descriptions. Je pense que plusieurs de mes camarades qui ont fait alors ces rapports, s'ils lisent ces lignes, riront en se souvenant comment, par ordre des chefs, ils ont écrit des choses qu'ils ne pouvaient savoir. »

Pendant le service militaire, Tolstoï avait parfois des chocs avec ses chefs et ses camarades. La cause en était son amour de la justice. Selon les coutumes d'alors, les commandants des diverses sections de l'armée, et de ce nombre les commandants de batterie, recevaient l'argent du trésor pour l'entretien de la batterie, et pouvaient garder pour eux tout ce qu'ils économisaient. Pour la plupart des commandants, c'était une source de jolis revenus, et sans doute y avait-il beaucoup d'abus.

Tolstoï, ayant constaté, après avoir fait ses comptes, un excédent d'argent du trésor, l'inscrivit en recettes, c'est-à-dire ne se l'appropria point. Cet acte provoqua sans doute le mécontentement

(1) Œuvres complètes du comte L. Tolstoï, L.-V. Stock, éditeur, vol. XVI, p. 457.

Digitized by Google

des autres commandants. Le général Krijanovsky fit mander Tolstoï et lui fit une observation à ce sujet.

Nous trouvons un témoignage de ce fait dans les Souvenirs de M.-A. Krilov, nommé en 1856 dans la 14e batterie, que venait de quitter Tolstoï, après sa démission.

« Il avait laissé dans la brigade le souvenir d'un bon cavalier, d'un plaisant et d'un hercule. Ainsi il se couchait par terre, sur ses bras on plaçait un homme pesant quatre-vingts kilos, et, en tendant le bras, il le soulevait. Il a laissé beaucoup d'anecdotes très spirituelles, qu'il contait merveilleusement. On accusait le comte de prêcher aux officiers de rendre au trésor même l'excédent de l'argent du fourrage (1). »

A Pétersbourg, une tout autre vie attendait Léon Nikolaievitch, et il s'y adonna avec toute sa jeune énergie, sa franchise et sa passion.

(1) *Rousskia Viedomosti*, 1900, n° 136.

FIN DU PREMIER VOLUME

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

—

Introduction de P. Birukov..... 5
Préface de L.-N. Tolstoï a ses souvenirs..... 17

PREMIÈRE PARTIE

LES ORIGINES DE L.-N. TOLSTOÏ

Chapitre I. — Les ancêtres paternels de L.-N. Tolstoï. — Le premier comte Tolstoï. — Souvenirs de L.-N. Tolstoï sur ses grands parents. — Tableau généalogique. — Les principaux représentants de la famille Tolstoï..... 27
Chapitre II. — Les ancêtres maternels de L.-N. Tolstoï. Les princes Volkonski. — Souvenirs de L.-N. Tolstoï sur son grand'père Volkonski. — Les principaux représentants de la famille Volkonski..... 38
Chapitre III. — Les parents de L.-N. Tolstoï. Souvenirs de L.-N. Tolstoï sur sa mère, et sur son père. — Renseignements sur les parents de Tolstoï pris à différentes sources..... 48

DEUXIÈME PARTIE

L'ENFANCE, L'ADOLESCENCE, LA JEUNESSE (1828-1850)

Chapitre I. — L'enfance.—Iasnaïa-Poliana.—Les premiers souvenirs de L.-N. Tolstoï. — Tatiana Alexandrovna Ergolski. — Les différentes personnes qui en-

Digitized by Google

tourèrent l'enfance de L.-N. Tolstoï. — Les serviteurs, les frères..... 69
CHAPITRE II. — L'adolescence. — L'installation à Moscou. — Mort du père. — La tutrice, comtesse A.-I. Osten-Saken. — La deuxième tutrice Mme P.-I. Uchkov. — Le développement spirituel de L.-N. Tolstoï, dans l'adolescence. — Divers épisodes de sa vie d'adolescent..... 109
CHAPITRE III. — La jeunesse. — L'université de Kazan. — Les études et les plaisirs mondains. — Insuccès universitaires. — Sortie de l'université. — Souvenirs de L.-N. Tolstoï sur son frère Dmitri. — Le développement spirituel de L.-N. Tolstoï durant cette période. — Le départ à la campagne. — Voyage à Pétersbourg. — Période orageuse de la vie. — La vie à Moscou.. 147

TROISIÈME PARTIE

LE SERVICE MILITAIRE (1851-1857)

CHAPITRE I. — Le Caucase. — Le voyage. — La stanitza Starogladovskaia. — L'aoul Staré-Iourt. — Les premières impressions. — Les pensées. — L'amour. — Tiflis. — L'entrée au service. — Le retour à la Stanitza. — Piatigorsk. — La première œuvre littéraire. — L'Opinion du monde littéraire. — La campagne. — Le danger de la captivité. — Autres événements de la vie au Caucase. — Le départ en Russie.
CHAPITRE II. — Le Danube et Sébastopol. — Les événements politiques. — Le départ à l'armée du Danube. — En Silistrie. — Impressions de voyage. — L'arrivée à Sébastopol. — Le patriotisme. — Le 4e bastion. — La correspondance avec le *Sovremennik*. — Les chansons de Sébastopol. — Les nouvelles œuvres littéraires. — Le succès dans le monde des lettres. — La reddition de Sébastopol. — Le départ à Pétersbourg..... 205 278

Digitized by Google

TABLE DES GRAVURES

—

Face à la page :

L'aïeul de Tolstoï, le premier comte Tolstoï..... 28
Le grand-père paternel de Tolstoï, comte Ilia Andréievitch Tolstoï..... 36
Le grand-père maternel de Tolstoï, prince Nicolas Sergueievitch Tolstoï..... 46
Silhouettes de la mère de Tolstoï et de la sœur de sa mère..... 52
Le père de Tolstoï, comte Nicolas Ilitch Tolstoï..... 62
Le village d'Iasnaïa Poliana..... 70
La maison natale de Tolstoï..... 76
Dans le parc d'Iasnaïa Poliana..... 84
Ruines des vieilles tours à l'entrée du parc d'Iasnaïa Poliana..... 90
L'allée du parc d'Iasnaïa Poliana conduisant à la maison. 94
Le parc d'Iasnaïa Poliana..... 100
Tolstoï causant avec son frère Serge..... 108
Wladimir Ivanovitch Uchkov, dans la famille duquel Tolstoï passa ses premières années d'étudiant..... 120
L'université de Kazan du temps de Tolstoï..... 148
Tolstoï en 1848..... 172
La propriété des Uchkov Panovo, où Tolstoï venait souvent..... 208
Tolstoï en 1851..... 216

Digitized by Google

Les quatre frères Tolstoï : Serge, Dmitri, Nicolas, Léon..... 240
Tolstoï en 1855..... 292
La Chanson de Sébastopol..... 312

Poitiers. — Impr. Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les quatre frères Tolstoï : Serge, Dmitri, Nicolas, Léon..... 240
Tolstoï en 1855..... 292
La Chanson de Sébastopol..... 312

Poitiers. — Impr. Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France; elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité): Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Marce Collière, Edmond Barthèlemy.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Science sociale : Henri Mazel.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Sciences : Dr Albert Prieur.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry.-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Demetrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Zrinyi Jànos.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un numéro	1.25	Un numéro	1.50
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY,
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

26Aug'64DY

OCT 1 1

Winter

REC'D LD
AUG 28 '64-4 PM

INTERLIBRARY LOAN
DEC 8 1975
UNIV. OF CALIF., BERK

OCT 18 1928

12Jan'61AE

Rec'd from Dept

24May'64C

REC'D LD
JUL 6 '64-2 PM

50m-7,'27

Digitized by Google

YB 57

U. C. BERKELEY LIBRARIES

C045541918

331403

Birukov

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

TECHERT & Co
RED HAFNER)
W YORK

Digitized by Google

Digitized by Google